

Université de Montréal

**COMMENT LES ARMÉES INNOVENT EN TEMPS DE GUERRE : LES
ÉTATS-UNIS EN IRAK, 2003-2007**

par

Louis Messier

Département de science politique

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Sciences (M.Sc.)
en science politique

Juillet 2011

© Louis Messier, 2011

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**COMMENT LES ARMÉES INNOVENT EN TEMPS DE GUERRE : LES
ÉTATS-UNIS EN IRAK, 2003-2007**

présenté par

Louis Messier

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Frédéric Mérand

président-rapporteur

Michel Fortmann

directeur de recherche

Pierre Martin

membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur la question de l'innovation militaire en temps de guerre et plus particulièrement sur la transition de la guerre conventionnelle vers la contre-insurrection des forces armées américaines au cours de la guerre d'Irak. Cette transition est un cas d'innovation militaire intéressant puisqu'il s'agit d'un changement radical dans les pratiques militaires de l'Armée américaine et du Corps des marines particulièrement parce qu'ils ont régulièrement tenté d'éviter les missions de contre-insurrection au cours de leur histoire. Cette recherche tentera d'expliquer comment les forces américaines ont innové au cours de la guerre d'Irak

Nous considérons que le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection des forces américaines est le résultat d'un processus d'innovation militaire en temps de guerre qui se produit simultanément à partir de la base et du sommet de l'organisation militaire américaine. Tout d'abord, à la base, nous estimons que les unités américaines de l'Armée et des marines ont développé de nouvelles capacités de contre-insurrection à la suite d'un processus d'exploration de nouvelles tactiques et de nouvelles techniques sur le champ de bataille. Ensuite, à partir du sommet, nous croyons que la contre-insurrection est le résultat d'un changement stratégique au niveau des opérations des forces américaines.

Ce mémoire est divisé en quatre chapitres. Le premier est consacré aux modèles théoriques d'innovation militaire. Le deuxième présente un aperçu de la guerre d'Irak de 2003 à 2007. Les chapitres 3 et 4 analysent respectivement la contre-insurrection comme un processus d'innovation militaire par la base et par le sommet.

Mots-clés : Innovation militaire, contre-insurrection, États-Unis, guerre d'Irak, *Surge*

ABSTRACT

This master is about wartime military innovation and more precisely about the transition of the US armed forces from conventional warfare to counterinsurgency during the Iraq war. This case of military innovation is interesting because it marks a radical change in the practices of the US Army and the US Marine Corps all the more so as they both have been frequently trying to avoid counterinsurgency missions in their history. This research will try to explain how the US armed forces have innovated in the Iraq war.

We consider that the transition from conventional warfare to counterinsurgency is the result of a process of innovation produced simultaneously at the bottom and at the top of the US military. First of all, from the bottom-up, we think that units from the Army and the marines have developed new counterinsurgency capacities following an exploration process of new tactics and techniques on the battlefield. Then, from the top-down, we believe that counterinsurgency is the consequence of a strategic change in the operations of the Army and the marines.

This research will be divided in four chapters. The first chapter is devoted to the military innovation models. The second chapter will present a brief narrative of the Iraq war from 2003 to 2007. Chapters 3 and 4 will offer an analysis of the counterinsurgency innovation process respectively from the bottom-up and the top-down.

Key-words : Military innovation, Counterinsurgency, United States of America, Iraq War, Surge

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iii
ABSTRACT	v
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	x
INTRODUCTION.....	1
1. L'importance de l'innovation militaire	2
2. Qu'est-ce qu'une innovation militaire?.....	4
2.1 <i>Comment se produit l'innovation militaire?</i>	5
2.2 <i>D'où provient l'innovation militaire?</i>	7
2.3 <i>Les contraintes de l'innovation militaire</i>	8
3. La contre-insurrection comme un processus d'innovation militaire en temps de guerre.....	10
4. L'organisation de notre mémoire	11
CHAPITRE 1 : LES MODÈLES THÉORIQUES DE L'INNOVATION MILITAIRE	13
1. L'innovation militaire vue sous un angle historique	13
1.1 <i>Les révolutions militaires</i>	14
1.2 <i>Les révolutions militaro-techniques (révolutions dans les affaires militaires)</i>	15
2. Les modèles d'innovation militaire en temps de paix	17
2.1 <i>Le modèle civil-militaire</i>	17
2.2 <i>Le modèle interservice</i>	19
2.3 <i>Le modèle intraservice</i>	20
2.4 <i>Le modèle culturel</i>	21
3. Les modèles d'innovation militaire en temps de guerre	25
3.1 <i>Le changement en temps de guerre par essais et erreurs</i>	26
3.2 <i>La théorie de l'innovation militaire en temps de guerre de Stephen Peter Rosen</i>	27
4. La provenance du changement : par la base ou par le sommet?	29
4.1 <i>L'innovation par le sommet</i>	29
4.2 <i>L'innovation par la base</i>	29
5. La contre-insurrection américaine en Irak	31

<i>5.1 La transformation des forces américaines après la Guerre froide</i>	32
<i>5.2 L'échec de la transformation en Irak</i>	33
<i>5.3 La contre-insurrection américaine en Irak : un processus d'innovation militaire par la base et par le sommet</i>	34

CHAPITRE 2 : LA GUERRE EN IRAK, 2003-2007 : DE L'OPÉRATION *IRAQI FREEDOM* AU *SURGE*

1. Les préparatifs de l'invasion	37
2. L'invasion	39
3. Les débuts de l'occupation.....	40
4. La vraie guerre commence... ..	41
5. L'échec des forces américaines à mater l'insurrection	44
6. Quelques succès américains de contre-insurrection.....	45
7. Le <i>Surge</i>	47

CHAPITRE 3 : L'INNOVATION MILITAIRE PAR LA BASE : L'ADAPTATION À LA CONTRE-INSURRECTION DE L'ARMÉE ET DES MARINES EN IRAK

1. Les obstacles à la contre-insurrection	52
<i>1.1 Le syndrome de la contre-insurrection</i>	52
<i>1.2 La culture militaire conventionnelle américaine</i>	53
2. Les campagnes de contre-insurrection américaines en Irak, 2003-2006	56
<i>2.1 La 101^e division aéroportée à Mosul, 2003-2004</i>	57
<i>2.2 Le 3^e régiment de cavalerie blindée à Tall Afar, 2005</i>	59
<i>2.3 Les marines à Al-Qaim, 2005-2006</i>	60
<i>2.4 La 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie et de la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée à Ramadi, 2005-2006</i>	63
<i>2.5 La phase de reconstruction</i>	66
<i>2.6 Comment ces unités se sont adaptées à la contre-insurrection?</i>	67
3. La formation d'une communauté d'experts et d'officiers spécialisés dans la contre-insurrection.....	70
<i>3.1 La diffusion du savoir lié à la contre-insurrection</i>	71
<i>3.2 La rédaction et la publication du nouveau manuel de contre-insurrection FM 3-24</i>	72
4. L'uniformisation du processus d'innovation militaire de la contre-insurrection lors du <i>Surge</i>	75

4.1 <i>Les opérations de contre-insurrection des forces américaines pendant le Surge</i>	76
4.2 <i>La validation du nouveau manuel de contre-insurrection</i>	78
5. Conclusion	79
CHAPITRE 4 : L'INNOVATION MILITAIRE PAR LE SOMMET : LE CHANGEMENT STRATÉGIQUE AMÉRICAIN DE 2006	81
1. Les fausses promesses de la transformation	82
1.1 <i>La transformation</i>	82
1.2 <i>L'American Way of War</i>	84
1.3 <i>Le changement de régime</i>	85
1.4 <i>L'après-guerre</i>	86
2. Les réponses américaines à l'insurrection irakienne, 2003-2006	87
2.1 <i>Les premières réponses américaines</i>	87
2.2 <i>L'approche indirecte du général Casey</i>	89
3. Les obstacles aux changements stratégiques dans l'administration Bush	91
3.1 <i>Le syndrome de la pensée de groupe</i>	91
3.2 <i>Le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld</i>	94
4. 2006 : le changement de cap stratégique de l'administration Bush	96
4.1 <i>L'échec des mesures d'efficacité stratégique de l'approche indirecte</i>	97
4.2 <i>Les initiatives de changement stratégique américaines</i>	98
4.3 <i>L'initiative du général Keane et de l'AEI</i>	99
4.4 <i>Le remplacement de Rumsfeld par Robert Gates au poste de secrétaire à la défense</i>	101
5. La nouvelle stratégie de contre-insurrection américaine : le Surge	102
5.1 <i>Les objectifs politiques du Surge</i>	102
5.2 <i>Les objectifs militaires du Surge</i>	104
5.3 <i>Le plan de sécurité de Bagdad</i>	105
5.4 <i>Les nouvelles mesures d'efficacité stratégique du Surge</i>	106
6. Conclusion	107
CONCLUSION	109
1. Quelques éclaircissements de la part des autres modèles théoriques	111
2. Nos conclusions à propos de l'innovation militaire en temps de guerre	113
3. Quelques nouvelles pistes de recherche	116

BIBLIOGRAPHIE 121

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AEI : American Enterprise Institute
CAC : Combined Arms Center
CENTCOM : Central Command
CERP : Commander's Emergency Response Program
CIA : Central Intelligence Agency
CPA : Coalition Provisional Authority
EBO : Effects-Based Operations
FIAS : Force internationale d'assistance à la sécurité
IRBM : Intermediate Range Ballistic Missiles
NCW: Network-Centric Warfare
PGM : Precision guided munition
PPCLI : Princess Patricia's Canadian Light Infantry
OHRA : Office of Reconstruction and Humanitarian Assistance
ONU : Organisation des Nations Unies
OTAN : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord
RCB : Régiment de cavalerie blindée
RMA : Revolution in Military Affairs (Révolution dans les affaires militaires)
TRADOC : Training and Doctrine Command

COMMENT LES ARMÉES INNOVENT EN TEMPS DE GUERRE : LES ÉTATS-UNIS EN IRAK, 2003-2007

À la fin de la Guerre froide, les prouesses des forces américaines lors de l'opération *Desert Storm*, soutenues par les nouvelles munitions de précision, convainquent les États-Unis que la guerre est entrée dans une nouvelle ère dominée par la technologie. On spéculait alors sur une Révolution dans les affaires militaires (RMA). Les dirigeants civils et militaires américains sont persuadés que les nouvelles technologies de l'information seront déterminantes dans le futur pour remporter la guerre. Ils estiment que les États-Unis doivent les exploiter pour maintenir la supériorité militaire conventionnelle américaine. La RMA deviendra la « transformation » à l'arrivée de l'administration Bush au pouvoir en 2001.

Paradoxalement, l'environnement stratégique du monde post-Guerre froide est loin d'être celui que les Américains s'imaginaient. Il est marqué par une diminution des guerres conventionnelles au profit des guerres irrégulières comme en Somalie et dans les Balkans dans les années 1990. Les militaires américains préfèrent ignorer ces dernières pour se concentrer sur la guerre conventionnelle.

Les États-Unis seront frappés par la réalité de la guerre irrégulière à la suite de leur invasion victorieuse de l'Irak au printemps de 2003. Peu de temps après la fin des combats, des loyalistes du président déchu Saddam Hussein et des combattants du groupe terroriste Al-Qaïda prennent les armes contre les forces armées américaines et fomentent une insurrection à travers tout le pays. À cette époque, l'Armée américaine et le Corps des marines ne sont pas préparés à entreprendre une campagne de contre-insurrection. Les forces américaines ne seront pas en mesure de maîtriser les hausses de

violence sectaire. La situation se dégrade à un tel point qu'on craint que l'Irak entre en guerre civile en 2006.

Devant la perspective de perdre la guerre, l'administration Bush entreprend une révision en profondeur de la stratégie américaine en Irak à la fin de 2006. Cette dernière se traduira par le *Surge*, un déploiement de cinq brigades de combat supplémentaires pour sécuriser Bagdad et ses environs dans le cadre d'une campagne de contre-insurrection commandée par le lieutenant-général David H. Petraeus en janvier 2007.

La campagne de contre-insurrection entreprise pour pacifier l'Irak marque un changement dans les opérations de l'Armée américaine et des marines. Cependant, le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection ne s'est pas produit instantanément. Depuis les débuts de l'opération *Iraqi Freedom*, différentes unités de l'Armée et des marines ont progressivement adopté des techniques et des méthodes de combat associées à la contre-insurrection pour s'adapter à leur nouvel environnement de combat. Dans le cadre de ce mémoire, nous tenterons d'expliquer comment les armées innovent en temps de guerre en analysant la transition des forces terrestres américaines de la guerre conventionnelle à la guerre de contre-insurrection.

1. L'importance de l'innovation militaire

Les changements que connaissent l'Armée de terre américaine et le Corps des marines au cours de la guerre d'Irak sont importants parce qu'ils sont radicaux pour ces deux armées. En effet, celles-ci ont régulièrement tenté d'éviter les guerres de contre-

insurrection au cours de leur histoire et elles y ont peu prêté d'attention. Par contre, en Irak, elles n'ont pas le choix de s'y adapter.

Le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection par les États-Unis en Irak nous ramène à la question de l'innovation dans les organisations militaires. Celle-ci est particulièrement intéressante dans la mesure où la guerre n'est pas un phénomène statique. Elle est en constante mutation et l'art de la guerre doit s'y adapter autant au plan organisationnel qu'au plan technique et tactique pour améliorer l'efficacité des organisations militaires sur le terrain. Ainsi, les méthodes qui avaient leurs preuves dans le passé peuvent ne pas être adéquates devant la réalité du champ de bataille contemporain. Les États-Unis l'ont appris durement en Irak, mais sont parvenus à maîtriser la guerre de contre-insurrection.

Au 21^e siècle, l'innovation militaire est importante parce que l'environnement stratégique contemporain est différent de celui que l'on connaissait lors de la Guerre froide. Les armées des grandes puissances sont entraînées et équipées pour la guerre conventionnelle que l'on retrouve de moins en moins depuis 1991. En revanche, elles sont généralement déficientes par rapport aux menaces irrégulières. Pour affronter ce nouvel environnement stratégique, elles devront adapter leurs pratiques à la guerre irrégulière comme l'ont fait les États-Unis en Irak.

L'innovation militaire a également plusieurs répercussions sur les organisations militaires. Innover constitue généralement un remplacement de technologies, de pratiques ou de capacités désuètes par d'autres nouvelles. Ces changements entraînent automatiquement des modifications au niveau de l'équipement, de l'entraînement et de

la doctrine des organisations militaires. Enfin, leur budget doit s'ajuster en fonction de ces derniers.

2. Qu'est-ce qu'une innovation militaire?

La fin de la Guerre froide a donné lieu à une éclosion de recherches liées à la question du changement dans les organisations militaires, mais il n'existe aucune définition consensuelle sur ce qui le constitue. Comme dans toutes les disciplines, la définition de l'innovation militaire varie selon les auteurs. Theo Farrell et Terry Terriff le définissent comme étant « le changement dans les objectifs, les stratégies, et/ou les structures d'une organisation militaire » (Farrell et Terriff 2002, 5). De son côté, Stephen Peter Rosen affirme qu'une innovation majeure correspond à un changement dans la manière de combattre d'une des armes (*combat arms*), définie comme étant l'arme prédominante employée par une unité au combat¹, d'une armée (Rosen 1991, 7). L'innovation modifie les concepts opérationnels qui gouvernent la manière dont les forces sont utilisées au sein d'une arme (Rosen 1991, 7).

Dans le cadre de ce mémoire, nous utiliserons la définition d'Adam Grissom. En recensant les écrits du champ d'études de l'innovation militaire, Adam Grissom observe que les cas d'innovation étudiés partagent majoritairement trois caractéristiques. Premièrement, une innovation change la manière dont une organisation militaire fonctionne sur le terrain (Grissom 2006, 907). Elle est importante par sa portée et par son impact (Grissom 2006, 907). Enfin, elle procure généralement une plus grande efficacité aux formations militaires (Grissom 2006, 907). Pour notre cas d'étude, nous

¹ Par exemple, les armes de l'armée de terre sont l'infanterie, l'artillerie, les blindés et le génie.

rajouterons que l'innovation implique le développement de nouvelles capacités de contre-insurrection qui n'étaient pas présentes au début du déploiement des unités que nous étudierons (Russell 2011, 8).

2.1 Comment se produit l'innovation militaire?

Nous pouvons ensuite nous pencher sur la manière dont l'innovation se produit dans les organisations militaires. Les historiens militaires sont parmi les premiers à avoir abordé la question en observant des changements radicaux à certaines périodes de l'histoire. Ces dernières que l'on nomme révolutions militaires modifient radicalement la façon de faire la guerre en entraînant des changements systématiques au niveau politique, social et culturel qui transforment la nature des États, des sociétés et des organisations militaires (Murray 1997, 70-71). Également, les historiens ont observé des changements moins radicaux que les révolutions militaires, mais qui sont considérables pour les organisations militaires. Ce sont les révolutions dans les affaires militaires ou les révolutions militaro-techniques qui sont des changements tactiques, sociaux, politiques, organisationnels et technologiques qui se combinent dans une nouvelle conceptualisation de la guerre (Murray 1997, 73).

Par la suite, certains auteurs estiment que le changement dans les organisations militaires se produit avant tout en période de paix. Les théories qu'ils ont développées peuvent être classées selon quatre modèles. Le premier est celui du modèle d'innovation civil-militaire. Dans celui-ci, le changement survient lorsque les hommes politiques interviennent dans le développement doctrinal d'une armée avec l'aide d'officiers favorables à l'innovation que l'on qualifie de *mavericks* (Posen 1984). Le modèle interservice avance quant à lui que la rareté de ressources à l'intérieur d'une organisation

militaire pousse ses différentes armées à se faire compétition et à innover pour obtenir les ressources destinées à une nouvelle mission (Sapolsky 2000, 38). Dans son modèle intraservice, Stephen Peter Rosen propose que l'innovation se produise lorsqu'une nouvelle théorie sur la manière de gagner la guerre est promue par les officiers supérieurs qui détiennent le pouvoir au sein d'une organisation militaire (Rosen 1991, 20-21). Finalement, la culture joue un rôle important dans l'innovation militaire puisqu'elle façonne la manière dont une organisation militaire réagit aux opportunités stratégiques et technologiques pour créer un changement innovateur (Farrell et Terriff 2002, 7).

Les modèles que nous venons d'énumérer concernent des innovations qui se réalisent en temps de paix. Or, le cas qui nous intéresse, le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection des États-Unis en Irak, est survenu en période de guerre. Certains auteurs soutiennent que l'innovation militaire en temps de guerre est difficile parce qu'elle est une distraction en termes de temps et de ressources (O'Hanlon 1998). Néanmoins, quelques auteurs considèrent qu'innover en temps de guerre est faisable. C'est notamment le cas de Michel Goya qui avance qu'une évolution des tactiques d'une organisation militaire est possible par la circulation des idées entre ses différents échelons et à l'intérieur de ceux-ci (Goya 2004, 13). De son côté, Stephen Peter Rosen soutient que l'innovation en temps de guerre survient lorsqu'une organisation militaire modifie sa stratégie et réorganise ses opérations militaires en fonction de cette dernière (Rosen 1991, 35). Theo Farrell, quant à lui, propose un modèle d'adaptation militaire où une organisation militaire innove en explorant de nouvelles capacités sur le champ de bataille (Farrell 2010).

2.2 D'où provient l'innovation militaire?

Par la suite, la majorité des auteurs qui se sont penchés sur la question de l'innovation militaire s'entendent pour affirmer que ce sont les organisations militaires qui sont les principaux agents de changement (Farrell et Terriff 2002, 6). C'est donc à l'intérieur de celles-ci qu'il faut regarder pour cibler les responsables de l'innovation.

Dans la majorité des études sur l'innovation militaire, le processus d'innovation s'opère du haut vers le bas. Ce processus signifie que ceux qui se retrouvent au sommet de la hiérarchie de l'organisation militaire, les décideurs civils et les officiers supérieurs, sont considérés comme les initiateurs du changement. Ils détiennent le pouvoir nécessaire pour mettre en branle un processus d'innovation. Il faut donc regarder au sommet de la hiérarchie d'une organisation militaire pour identifier les agents innovateurs.

Par contre, il est difficile de considérer uniquement le processus d'innovation comme partant du haut vers le bas comme la majorité des auteurs le prétendent. Il existe plusieurs exemples de changement majeur provenant de la base d'une organisation militaire. Le cas que nous analyserons, les États-Unis en Irak, en représente un. Les officiers subalternes et les soldats peuvent aussi être des agents de changements. Souvent, ils sont les premiers à pouvoir réagir aux problèmes rencontrés sur le champ de bataille. De cette manière, le processus d'innovation militaire peut s'opérer aussi bien du haut vers le bas que par du bas vers le haut.

2.3 Les contraintes de l'innovation militaire

L'innovation militaire peut faire face à plusieurs contraintes. D'abord, les organisations militaires sont des bureaucraties conçues pour résister aux changements, donc pour ne pas innover (Rosen 1991, 2). Cette résistance s'explique par la rigidité de la hiérarchie d'une organisation militaire qui demande obéissance et discipline de la part de ses membres. En effet, la guerre est une activité dangereuse où la moindre erreur ou la moindre hésitation peuvent être fatales. C'est pourquoi les soldats d'une armée n'ont pas de latitude pour remettre en question leurs pratiques. Ils doivent donc se plier aux règles routinières de leur organisation militaire. Celles-ci sont codifiées à l'intérieur d'une doctrine. Ces règles indiquent aux soldats comment réagir quant aux situations susceptibles d'être rencontrées. Par exemple, le Département de la défense américaine définit la doctrine comme les « [f]undamental principles by which the military forces or elements thereof guide their actions in support of national objectives. It is authoritative but requires judgment in application » (United States, Dept. Of Defense 2010, 114).

Le conservatisme des organisations militaires représente une autre contrainte à l'innovation militaire. La complexité du champ de bataille nécessite d'identifier et de maîtriser les pratiques susceptibles de fonctionner (Arquilla 2008, 9-10). Ainsi, les organisations militaires vont se rabattre sur celles qui ont déjà fait ses preuves dans le passé. Elles seront transmises par la suite d'une génération de soldats à l'autre, formant ainsi la tradition des organisations militaires. Ces dernières vouent un profond respect à leur tradition parce qu'elle leur rappelle les réussites de leur histoire et qu'elle contribue au sentiment d'appartenance de ses membres. Cet attachement au passé explique

pourquoi la cavalerie s'est retrouvée sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale en dépit de sa désuétude relative aux armements modernes des belligérants.

Les contraintes s'expliquent également par l'opposition de ceux qui ont à perdre du changement. En effet, une innovation est toujours adoptée aux dépens de quelque chose d'autre (Sapolsky, R. Green et Friedman 2009, 6). Ce peut être des technologies désuètes remplacées par des technologies de pointe ou des armes d'une armée qui perdent de leur importance au profit d'armes innovatrices. Ainsi, les technologies ou les armes visées par l'innovation vont souvent lutter contre celle-ci pour conserver leur position.

Finalement, en temps de guerre, les organisations militaires font face à un horizon temporel beaucoup plus court qu'en temps de paix (Rosen 1991, 22). L'innovation ne se produit pas instantanément et est souvent le résultat d'un long processus d'essais et d'erreurs. Par contre, pour être utile en temps de guerre, il faut qu'elle donne des résultats immédiats. L'innovation militaire en temps de guerre peut aussi être contrainte par l'allocation des ressources. Il est difficile pour les dirigeants civils et militaires d'allouer des ressources en hommes, en argent et en armes quand celles-ci ne sont pas utilisées directement contre l'ennemi. Ils se retrouvent devant le dilemme d'investir massivement ou non pour une innovation qui ne servira peut-être pas avant que la guerre soit terminée. Le char d'assaut inventé en 1915 par les Britanniques en est un exemple. C'est la marine anglaise et non l'armée de terre qui a développé les premiers blindés parce qu'elle disposait de plus de ressources que cette dernière.

3. La contre-insurrection comme un processus d'innovation militaire en temps de guerre

Le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection par l'Armée américaine et les marines en Irak représente un nouveau cas d'innovation militaire. Notre mémoire aura comme objectif d'expliquer comment ces deux armées ont innové durant la guerre d'Irak.

Nous écarterons d'entrée de jeu les thèses historiques les plus ambitieuses sur l'innovation militaire. La contre-insurrection est un changement qui n'a pas l'impact d'une révolution militaire ou d'une révolution militaro-technique. Nous étudions comment deux armées s'adaptent à un type de guerre auquel elles ne sont pas habituées. Par conséquent, notre horizon temporel est restreint à une dizaine d'années. Également, les modèles d'innovation en temps de paix seront de peu d'utilité puisque la transition vers la contre-insurrection s'est faite en temps de guerre. Nous nous tournerons alors vers les modèles théoriques d'innovation militaire en temps de guerre et nous utiliserons les modèles de Rosen et de Farrell.

Nous aborderons donc la contre-insurrection comme un processus d'innovation militaire en temps de guerre. Nous l'étudierons sous deux angles différents. D'abord, nous l'analyserons comme un processus provenant de la base de l'organisation militaire des États-Unis où certaines unités de l'Armée et des marines exploreront et développeront de nouvelles capacités de contre-insurrection en nous appuyant sur le modèle par la base de Theo Farrell.

Nous poursuivrons en étudiant la contre-insurrection comme un processus d'innovation par le sommet en utilisant le modèle en temps de guerre de Stephen Rosen. Nous estimons qu'elle est le résultat d'un changement stratégique qui entraîne une réorganisation des opérations militaires en fonction de celle-ci.

Pour le processus en provenance de la base des forces armées américaines, nous avons ciblé certaines unités de l'Armée et des marines qui ont fait preuve d'innovation au cours de la guerre d'Irak. Nous observerons comment elles se sont adaptées à la guerre de contre-insurrection pour la période allant de 2003 à 2006. Ces unités sont la 101^e division aéroportée, le 3^e régiment de cavalerie blindée (RCB), le 3^e bataillon du 6^e régiment de marine, le 1^{er} bataillon du 7^e régiment de marine, la 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie et la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée.

En ce qui a trait au processus provenant du sommet de l'organisation militaire américaine, nous analyserons l'évolution de la stratégie de l'administration Bush pour l'Irak des préparatifs de l'opération *Iraqi Freedom* jusqu'en 2007. Nous ferons aussi mention de la stratégie du haut commandement américain sur le terrain en Irak.

4. L'organisation de notre mémoire

Pour notre étude de cas sur la transition de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection de l'Armée américaine et du Corps des marines en Irak, nous commencerons par aborder les différents modèles théoriques d'innovation militaire dans le premier chapitre. Nous y présenterons aussi notre cadre théorique de même que nos hypothèses.

Ensuite, dans le chapitre 2, nous offrirons une vue d'ensemble de la guerre d'Irak de l'opération *Iraqi Freedom* en 2003 jusqu'au *Surge* en 2007 afin de fournir le contexte historique de notre argument.

Pour les chapitres 3 et 4, nous procéderons à l'analyse du cas d'innovation que constitue la contre-insurrection. Le chapitre 3 traitera du processus d'innovation par la base des unités de l'Armée et des marines. Le chapitre 4, quant à lui, s'attardera au processus d'innovation par le sommet des forces armées américaines en Irak.

En terminant, la conclusion évaluera la validité des hypothèses que nous avons soumises et offrira de nouvelles pistes de recherche au sujet de l'innovation militaire.

CHAPITRE 1 : LES MODÈLES THÉORIQUES DE L'INNOVATION MILITAIRE

L'innovation militaire a donné lieu à plusieurs études qui ont abordé le changement dans les organisations militaires. Selon nous, elles peuvent être classées en trois catégories. La première est les études historiques qui traitent des changements profonds qui ont marqué la guerre et les armées sur de longues périodes à travers l'histoire. Les deux dernières catégories envisagent l'innovation militaire selon les conditions dans lesquelles les organisations militaires se retrouvent, soit en temps de paix ou en temps de guerre. Nous présenterons les principales études sur l'innovation militaire dans ces trois catégories. Nous nous pencherons ensuite sur l'origine du processus d'innovation militaire, soit de la base ou du sommet d'une organisation militaire. Enfin, nous présenterons notre cas à l'étude, la contre-insurrection américaine en Irak de même que nos hypothèses pour l'analyser.

1. L'innovation militaire vue sous un angle historique

Le champ d'études de l'innovation militaire est relativement récent en études stratégiques. Ce sont les historiens qui sont les premiers à avoir étudié la question, notamment Michael Roberts durant les années 50. Ils se sont penchés sur des changements qui ont transformé radicalement la manière dont les armées occidentales faisaient la guerre à travers différentes périodes historiques et ont analysé leurs impacts sur les sociétés.

1.1 Les révolutions militaires

Ces changements radicaux dans l'histoire de la guerre sont appelés des révolutions militaires. Il y en aurait eu quatre : la création de l'État moderne au 17^e siècle, la Révolution française, la révolution industrielle et l'âge de la guerre totale amorcée par la Première Guerre mondiale. Elles ont tous en commun d'être incontrôlables, imprévues et imprévisibles et d'avoir produit des changements systématiques aux niveaux politique, social et culturel qui ont modifiés la nature des États, des sociétés et des organisations militaires (Murray 1997, 71). Ainsi, elles ont permis aux États de développer de nouvelles capacités pour projeter de la puissance et pour tuer et détruire plus facilement leurs ennemis (Murray 1997, 71).

La Révolution française de 1789 constitue un exemple de révolution militaire qui a entraîné des répercussions majeures sur les sociétés européennes du début du 19^e siècle. En effet, elle annonce la fin des armées de mercenaires professionnelles pour les armées de masse. Également, elle ajoute la dimension idéologique qu'est le nationalisme au phénomène guerre et elle signale l'avènement de l'État-nation en Europe de l'Ouest. Finalement, la Révolution de 1789 représente les débuts de la guerre totale où les ressources humaines, économiques et scientifiques d'une société sont mobilisées pour faire la guerre.

Certains auteurs estiment que nous assistons en ce moment aux premières manifestations d'une nouvelle révolution militaire basée sur les technologies de l'information (Boot 2006). Cette nouvelle révolution annoncerait la fin des armées de masse de l'Âge Industriel pour favoriser celles de l'Âge de l'Information où la qualité des plateformes de combat primerait leur quantité (Boot 2006, 430). Cependant, il est

encore trop tôt pour saisir l'importance et la profondeur des changements qu'elle apporterait parce que ces derniers sont limités et sont encore à leurs balbutiements (Boot 2006, 428).

1.2 Les révolutions militaro-techniques (révolutions dans les affaires militaires)²

Par contre, il existerait des changements moins englobants que les révolutions militaires qui affecteraient principalement les organisations militaires. Ce sont les révolutions militaro-techniques. Celles-ci mèneraient les armées à combiner des changements tactiques, sociaux, politiques, organisationnels et technologiques dans une nouvelle conceptualisation de la guerre en réponse à un contexte politique, social et militaire en mutation (Murray 1997, 71). Le résultat d'une révolution dans les affaires militaires produirait à chaque fois une nouvelle manière de détruire son ennemi (Knox et Murray 2001, 12).

Un des meilleurs exemples de révolution militaro-technique est la guerre éclair (*blitzkrieg*) pratiquée par les forces allemandes au début de la Deuxième Guerre mondiale. La création des divisions *Panzer*, qui combinaient les blindés à des unités d'infanterie mécanisée et à des unités du génie, a permis de maximiser la puissance du char d'assaut et de remporter d'impressionnants succès contre la France et la Grande-Bretagne. La guerre éclair représente donc une révolution dans l'art de faire la guerre, mais elle n'est pas un changement qui a entraîné de profondes modifications dans les sociétés européennes des années 1930 et 1940 au même titre que la Révolution française.

² Ces deux termes représentent le même phénomène, mais nous emploierons le terme révolution militaro-technique pour le différencier de la Révolution dans les affaires militaires américaine (RMA).

Nous sommes en plein débat à savoir si nous sommes en présence d'une nouvelle révolution militaro-technique. Celle-ci serait basée sur l'application des nouvelles technologies de l'information à l'action militaire (Tertrais 1998, 615-616), à l'instar de la nouvelle révolution militaire. Elle serait développée principalement par les États-Unis où elle est connue sous le terme de la Révolution dans les affaires militaires (*Revolution in Military Affairs* [RMA]). Il n'y a toujours pas de définition officielle sur ce qui la constitue, mais Eliot A. Cohen fournit ses caractéristiques les plus consensuelles :

the advent of superior information technology (IT) and weapons of precision has vastly enhanced the power of advanced military forces; [...] it is possible to conduct operations that do not follow classic patterns of advancing along fronts with discernible lines and rear areas; [...] the new technologies make numbers and platforms less important than networks and communications; [...] military operations now aim at defined effects rather than attrition of enemy forces or occupation of ground (Cohen 2004, 395).

En d'autres termes, la RMA permet aux forces américaines de frapper avec une plus grande précision, et ce, peu importe la distance; de pénétrer les défenses ennemies à l'aide de la furtivité; de faire circuler l'information plus rapidement sur le champ de bataille et d'exploiter les effets d'une intégration plus poussée de toutes les armées des États-Unis (Adamsky 2010, 2). Par contre, certains auteurs comme Michael O'Hanlon soulignent que les changements apportés par la nouvelle RMA constituent une évolution constante de la façon de faire la guerre plutôt qu'une révolution (O'Hanlon 1998). En plus, Sapolsky, Rittenhouse Green et Friedman sont sceptiques quant à l'idée que la RMA ait eu un impact important sur les différentes armées américaines depuis la fin de la Guerre froide (2009, 12).

2. Les modèles d'innovation militaire en temps de paix

La fin de la Guerre froide a entraîné une vague de recherches en études de sécurité sur la question de l'innovation dans les organisations militaires. En effet, ces recherches surviennent à un moment où les armées doivent composer avec un nouvel environnement stratégique débarrassé de la menace soviétique et avec des compressions budgétaires les atteignant directement (Farrell et Terriff 2002, 3). La plupart des chercheurs se sont intéressés aux facteurs qui expliquaient comment les organisations militaires innovaient en temps de paix. Adam Grissom classe la majorité de ces études en quatre modèles d'innovation militaire : le modèle civil-militaire, le modèle interservice, le modèle intraservice et le modèle culturel.

2.1 Le modèle civil-militaire

Le modèle civil-militaire affirme que ce sont les dynamiques entre les civils et les militaires qui produisent un changement innovateur (Grissom 2006, 908). Ce modèle a été principalement développé par Barry Posen. Dans son livre *The Sources of Military Doctrine*, Posen cherche à expliquer les différentes variations dans les doctrines militaires des grandes puissances. Il conclut que l'innovation doctrinale provient de l'intervention des hommes politiques civils, inquiets de l'équilibre des puissances, dans le développement doctrinal de certaines armées (*armed services*) pour les forcer à innover afin d'équilibrer un adversaire potentiel (Posen 1984, 226-235). Pour y parvenir, les hommes politiques ont besoin de l'aide d'officiers qualifiés de *mavericks* qui se trouvent généralement hors des cercles de l'établissement militaire et qui sont généralement plus ouverts à l'innovation (Grissom 2006, 909).

D'autres études sur les changements dans les organisations militaires peuvent se classer dans le modèle civil-militaire. Parmi celles-ci, nous retrouvons l'étude de Kimberly Marten Zisk au sujet des réactions soviétiques aux élaborations doctrinales américaines durant la Guerre froide. Dans son livre *Engaging the enemy : organization theory and Soviet military innovation, 1955-1991*, elle étudie trois cas de réactions doctrinales des Soviétiques par rapport à la *Flexible Response Doctrine*, la *Schlesinger Doctrine* et aux doctrines *Air-Land Battle* et *Follow-On Forces Attack* des États-Unis. Zisk conclut que les interventions des civils dans les affaires militaires peuvent favoriser et encourager l'innovation lorsque les décideurs préconisent une stratégie politique qui implique d'élargir le nombre de participants dans une communauté politique de défense (Zisk 1993, 4). En incluant plus d'experts civils, qui ont généralement des points de vue différents sur l'élaboration de doctrines militaires, les décideurs politiques peuvent forcer les militaires à les écouter et à interagir avec ceux-ci (Zisk 1993, 4).

Une autre étude que nous pouvons inclure dans le modèle civil-militaire est celle de Deborah Avant sur les campagnes de contre-insurrection des États-Unis au Vietnam et de la Grande-Bretagne lors de la guerre des Boers et en Malaisie contre les communistes. Avant affirme que les militaires répondent aux objectifs désirés par les dirigeants civils lorsqu'ils s'attendent à être récompensés pour avoir agi conformément à leur volonté (1994, 2). La réponse des officiers dépend avant tout des mécanismes de contrôle des organisations militaires qui sont instaurés par les civils pour les surveiller (Avant 1994, 2).

Avant souligne que l'Armée britannique a été la plus réceptive aux demandes des civils pour la contre-insurrection. En raison des mesures personnelles de contrôle

utilisées par les dirigeants britanniques, ces derniers pouvaient congédier plus facilement les officiers qui ne répondaient pas à leurs demandes pour les remplacer par ceux qui se montraient plus réceptifs (Avant 1994, 133). En revanche, l'Armée américaine est moins ouverte aux demandes répétées de la présidence et du Congrès pour la contre-insurrection. Le mécanisme de contrôle qui la régit est celui des contrôles budgétaires du Congrès. Elle a avant tout une définition étroite de sa mission qui est conventionnelle et dirigée contre la menace soviétique sur le front européen. Elle se concentre donc sur celle-ci pour conserver sa part de ressources dans sa lutte avec les autres armées américaines (Avant 1994, 135).

2.2 Le modèle interservice

Le modèle interservice est le deuxième modèle d'innovation recensé par Grissom. Il a été développé par Harvey M. Sapolsky. Dans ce modèle, l'innovation est le produit d'une compétition entre les différentes armées d'une organisation militaire. Dans un contexte où les ressources sont rares, les armées se font compétition lors d'une nouvelle mission où de nouvelles ressources seront attribuées à celle qui présentera l'innovation la plus prometteuse (Grissom 2006, 910). Ainsi, aux yeux des décideurs, les armées innovantes disposent d'un avantage sur les autres armées résistantes aux changements (Sapolsky 2000, 38). La peur de perdre de son importance brise l'idéologie dominante d'une armée et permet la promotion agressive de nouvelles idées innovatrices et de nouveau leadership chez ses officiers supérieurs (Sapolsky 2000, 38).

L'étude de Harvey M. Sapolsky sur le système de missiles balistiques lancés par sous-marin Polaris est l'une des premières à avoir employé le modèle interservice. Sapolsky note que le développement des missiles nucléaires lancés par sous-marin est le

résultat d'une compétition féroce entre la Marine américaine avec le système Polaris et l'Armée de l'air américaine avec ses missiles *Minuteman* (Sapolsky 1972). La rivalité entre les deux armées a fait en sorte que la Marine a éliminé les obstacles bureaucratiques et a assemblé les ressources nécessaires pour produire la troisième branche de la triade stratégique (Grissom 2006, 911).

Michael Armacost a lui aussi utilisé le modèle des rivalités interservices dans son étude sur les missiles nucléaires Thor et Jupiter. Il note qu'au cours des années 1950, les armées américaines procèdent à des manœuvres agressives afin de maximiser leurs parts dans la distribution des budgets alloués par la défense américaine pour des rôles et des missions particuliers ainsi que pour la recherche et le développement (Armacost 1969, 12). Les systèmes Jupiter et Thor sont le fruit d'une compétition entre l'Armée de terre et l'Armée de l'air pour accaparer la mission associée aux *Intermediate Range Ballistic Missiles* (IRBM) qui n'appartiennent encore à aucune armée spécifique à l'époque.

2.3 Le modèle intraservice

Le troisième modèle d'innovation militaire, le modèle intraservice, provient de Stephen Peter Rosen. Son modèle repose sur les luttes idéologiques entre les différentes branches d'une même armée. Ces différentes idéologies, promues par des groupes d'officiers supérieurs, correspondent à des visions de ce que sera la prochaine guerre et de la façon dont cette dernière devra être combattue pour être remportée (Rosen 1991, 20). Pour qu'une de ces visions soit adoptée comme étant la « nouvelle théorie » de la guerre, le groupe d'officiers supérieurs qui la défend doit détenir le pouvoir au sein de l'armée (Rosen 1991, 20). Celui-ci s'obtient en contrôlant le processus de promotion au poste d'officier supérieur (Rosen 1991, 20). Ainsi, il s'agit d'offrir des opportunités

d'avancement aux jeunes officiers qui sont initiés à la nouvelle théorie de la guerre et qui monteront en grade (Rosen 1991, 20). Avec ce changement générationnel, les officiers supérieurs pourront implanter fermement leur innovation au sein de leur armée.

Dans son livre *Winning the Next War*, Rosen donne comme exemples d'innovations du modèle intraservice les cas suivants : le développement d'une capacité de combat amphibie pour le Corps des marines; le développement pour la Marine américaine d'une capacité aéronavale durant l'entre-deux-guerres et le développement de capacités aéroportées par hélicoptères par l'Armée américaine avant la guerre du Vietnam. Ces trois cas sont le résultat d'efforts d'officiers supérieurs américains respectés qui ont créé de nouvelles tâches opérationnelles liées à de nouvelles capacités militaires de même que de nouveaux processus de promotion pour de jeunes officiers (Rosen 1991, 58).

2.4 Le modèle culturel

Le dernier modèle identifié par Grissom est le modèle culturel avancé par Theo Farrell et Terry Terriff. Ces derniers basent leur modèle sur les normes culturelles qui rendent les actions importantes d'une organisation militaire possibles en indiquant aux acteurs militaires ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent accomplir selon certaines situations (Farrell et Terriff 2002, 7). De cette façon, elles définissent les objectifs et les possibilités de changement militaire parce qu'elles façonnent la manière dont les organisations militaires répondent aux opportunités stratégiques, politiques et technologiques qui s'offrent à elles (Farrell et Terriff 2002, 7).

Farrell et Terriff estiment qu'il existe trois processus de changement culturel. Le premier est celui du changement planifié où des idées et des intérêts sont mobilisés sous de nouvelles croyances de ce que devrait être l'identité et les comportements d'une organisation militaire (Farrell et Terriff 2002, 8). Il s'agit pour les élites militaires et politiques d'instrumentaliser la culture pour produire un changement. Le deuxième processus de changement associé à la culture est des chocs externes dirigés contre le système culturel local d'un État ou d'une organisation militaire. Ces chocs sont tellement puissants qu'ils parviennent à miner la légitimité des normes culturelles existantes, ce qui pousse les organisations à entrer en processus de changement culturel (Farrell et Terriff 2002, 8-9). Enfin, l'émulation militaire, c'est-à-dire l'adoption des pratiques militaires d'un État par l'organisation militaire d'un autre État, constitue le dernier changement culturel. Elle est façonnée par des normes culturelles transnationales partagées par plusieurs organisations militaires (Farrell et Terriff 2001, 9).

Les études culturelles sur les changements dans les organisations militaires ont connu un engouement marqué dans les années 1990 à un moment où la théorie néoréaliste, principal cadre théorique employé pour analyser les questions de sécurité et de défense, se retrouve discréditée. La majorité des études qui suivent rejettent l'idée que les pressions de la structure produisent des changements innovateurs et font plutôt appel à la culture pour expliquer ces derniers.

Emily O. Goldman et Theo Farrell ont produit tous deux des études sur l'émulation de certaines organisations militaires. Goldman a analysé l'émulation du système militaire occidental par le Japon au 19^e siècle. Elle soutient que l'émulation japonaise des pratiques et de l'organisation des armées occidentales s'explique par le

désir du Japon de devenir une grande puissance à l'instar des puissances occidentales. Elle base cette explication sur les principes néo-institutionnalistes qui avancent que les États vont émuler le modèle militaire d'un autre État pour obtenir la légitimité et le prestige qui lui sont associés dans un système social (Goldman 2002, 43-44). Goldman compare ensuite la situation japonaise à celle de l'Empire ottoman à la même époque. Même s'ils font face à plusieurs menaces provenant des États occidentaux, l'émulation des pratiques militaires occidentales par les Ottomans a été faible et sélective en raison de la perception selon laquelle elles étaient peu légitimes et qu'elles risquaient de miner les fondations de l'État ottoman (Goldman 2002, 52; 2006, 81).

Theo Farrell, de son côté, a remarqué que la majorité des forces armées des États du système international partagent toutes le même système militaire professionnel occidental (Farrell 2002, 69). Il s'intéresse au cas de l'Irlande qui a adopté le modèle militaire britannique en 1921, et ce, même si elle ne disposait pas des moyens pour le faire à l'époque. Il estime que ce sont les pressions institutionnelles des normes professionnelles militaires transnationales qui ont poussé les officiers irlandais à abandonner leurs pratiques de la guérilla pour le modèle d'armée britannique (Farrell 2002, 86). Ces derniers jugent que les normes professionnelles qui lui sont associées sont les plus appropriées et que la guérilla n'est pas une mission digne d'une force armée professionnelle (Farrell 2002, 86).

L'étude d'Elizabeth Kier sur l'adoption d'une doctrine défensive par l'Armée française durant l'entre-deux-guerres est un autre exemple associé au modèle culturel d'innovation militaire. Kier soutient que l'adoption d'une doctrine par une organisation militaire est le résultat de deux conditions. La première est les croyances

qu'entretennent les dirigeants civils à propos de la nature et du rôle de l'armée dans une société qui deviennent alors des contraintes pour les organisations militaires (Kier 1995, 66). La deuxième condition est la culture organisationnelle d'une armée qui détermine comment cette dernière réagit aux contraintes des dirigeants civils (Kier 1995, 66). Dans le cas de la France entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale, la gauche au pouvoir craint une armée professionnelle qui pourrait avoir des tendances réactionnaires. Elle préfère une armée de conscrits qui, à son avis, pourrait garantir la survie de la République (Kier 1995, 71). En 1928, elle réduit la durée de la conscription à une seule année. Rien n'oblige alors les officiers supérieurs français à adopter une doctrine défensive, mais ceux-ci sont convaincus qu'une armée de conscrits ne peut être bonne que pour des opérations défensives (Kier 1995, 72). De cette façon, la culture organisationnelle de l'Armée française a orienté le choix vers une doctrine défensive dans l'entre-deux-guerres.

La dernière étude que nous classons dans le modèle culturel d'innovation militaire est celle de Dima Adamsky sur les réactions américaines, russo-soviétiques et israéliennes relativement à la RMA. Dans *The Culture of Military Innovation*, il démontre comment la même technologie produit une innovation militaire différente chez des États qui y ont tous accès (Adamsky 2010, 5). En effet, les Américains ont développé la technologie de la RMA sans jamais penser à ses implications révolutionnaires au niveau de la structure organisationnelle et des concepts opérationnels de leurs forces armées, contrairement aux Soviétiques. Quant aux Israéliens, ils furent les premiers à utiliser la RMA au combat, mais n'ont jamais perçu de discontinuités dans les affaires militaires à l'instar des Américains.

Cette variation dans le développement de la RMA entre ces trois États s'explique selon Adamsky par l'influence de la culture stratégique, et en particulier, par le style cognitif de chacun de ces pays (2010, 9). Ce dernier peut être représenté par la manière dont les experts d'une organisation militaire raisonnent et pensent à propos de l'innovation militaire (Adamsky 2010, 15). Ainsi, Adamsky remarque que le style cognitif des Soviétiques était plus réceptif que celui des Américains et des Israéliens à observer les changements révolutionnaires produits par les technologies de la RMA (Adamsky 2010, 54). De leurs côtés, les États-Unis et Israël considèrent encore ces dernières comme de simples évolutions technologiques des systèmes d'armement existants.

3. Les modèles d'innovation militaire en temps de guerre

Les modèles que nous venons de présenter proposent des explications pour des innovations en temps de paix. Par contre, la question de l'innovation en temps de guerre a été peu étudiée par les auteurs s'intéressant aux changements dans les organisations militaires. D'une part, plusieurs d'entre eux soutiennent qu'innover en période de guerre est une distraction sur le plan du temps et des ressources (O'Hanlon 1998). D'autre part, nous croyons que l'absence de guerres majeures et de guerres de longue durée depuis la fin de la Guerre froide expliquerait le peu d'attention accordée aux innovations en temps de guerre. Néanmoins, quelques auteurs affirment qu'il est possible d'innover au combat. C'est le cas notamment de Michel Goya et de Stephen Peter Rosen.

3.1 *Le changement en temps de guerre par essais et erreurs*

Une explication courante du changement en période de guerre a longtemps été que le processus d'innovation militaire s'effectuait par essais et erreurs. Autrement dit, les armées tentaient des expériences et adoptaient les manières de combattre qui se révélaient les plus efficaces sur le champ de bataille. Cette explication est proposée par Michel Goya dans son livre *La chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*. Il analyse l'évolution tactique de l'armée de terre française durant la Première Guerre mondiale. Pour l'armée française, cette évolution a été rendue possible par la circulation des idées entre les différents échelons de l'organisation ainsi qu'à l'intérieur de ceux-ci (Goya 2004, 13).

Pour expliquer ce processus, il compare l'armée à une équipe de football qui se prépare pour un match avec certaines tactiques (Goya 2004, 12). Durant la partie, certaines seront mal exécutées, certaines seront inefficaces et d'autres devront être inventées. À la fin du match, l'entraîneur analyse la performance de son équipe et cible les changements tactiques à apporter pour le prochain match qui seront ensuite mis à l'entraînement dans les semaines qui suivent. Cependant, l'entraîneur n'est pas l'unique responsable de l'amélioration tactique. Les capitaines et les joueurs sont aussi appelés à donner leur avis sur les tactiques employées par l'équipe et peuvent également en proposer de nouvelles. Ainsi, le processus de circulation des idées permet d'identifier celles qui fonctionnent au détriment de celles qui sont désuètes ou inappropriées. De cette façon, il permet à l'équipe ou à l'armée d'innover et d'apprendre de sa propre expérience.

3.2 La théorie de l'innovation militaire en temps de guerre de Stephen Peter Rosen

L'explication de Stephen Peter Rosen sur le changement durant la guerre diffère de celle de Goya parce qu'il est d'avis qu'il y a plusieurs exemples qui démontrent que certaines organisations militaires ont été incapables de tirer des leçons de leur propre expérience au combat (1991, 24). Il admet cependant qu'il est possible pour une armée d'apprendre et de s'améliorer en temps de guerre, mais uniquement dans le cadre de ses missions préalablement établies (Rosen 1991, 25). En effet, chaque organisation militaire dispose de mécanismes pour récolter de l'information sur l'ennemi et sur les performances des missions qu'elle entreprend (Rosen 1991, 29). Rosen soutient que ces mécanismes permettront de réformer les missions d'une organisation militaire (1991, 30). Ces réformes sont des changements mineurs qui peuvent réajuster les performances d'une armée à son niveau souhaité, mais elles ne peuvent pas créer d'innovation (Rosen 1991, 30).

Pour expliquer son processus d'innovation, Rosen rappelle que chaque organisation militaire entre en guerre en poursuivant des buts stratégiques dans l'optique de la gagner et que les opérations militaires qu'elle entreprend sont directement liées à ceux-ci (1991, 34). La relation entre les buts stratégiques et les opérations militaires permet de définir des mesures qui indiquent à une armée si ses opérations fonctionnent comme elles le devraient (Rosen 1991, 34). Ces trois composantes combinées, les buts stratégiques, les opérations militaires et les indicateurs, forment selon Rosen une mesure d'efficacité stratégique (1991, 35).

Une innovation militaire surviendra en temps de guerre lorsqu'une mauvaise stratégie est poursuivie ou lorsque la relation entre les objectifs stratégiques et les

opérations militaires est inadéquate (Rosen 1991, 35). Une organisation militaire devra alors choisir de nouveaux buts stratégiques et établir une nouvelle relation avec les opérations militaires (Rosen 1991, 35). Ce n'est que par une redéfinition de sa stratégie et de ses opérations qu'une armée pourra développer une nouvelle mesure d'efficacité stratégique. Ainsi, elle pourra récolter les informations pertinentes pour comparer ses anciennes méthodes de combat aux nouvelles pour choisir celles qui sont les plus appropriées (Rosen 1991, 35).

Pour appuyer sa thèse de l'innovation militaire en temps de guerre, Rosen étudie trois cas d'innovations qui sont tous le fruit d'une redéfinition des mesures d'efficacité stratégique. Le premier cas est celui du char d'assaut britannique durant la Première Guerre mondiale. Les difficultés qu'a connues le commandement britannique avec le tank ne s'expliquent pas par une résistance au changement technologique qu'il représente, mais plutôt par un problème d'apprentissage pour l'utiliser efficacement (Rosen 1991, 110). Ce n'est qu'en 1918 que la mesure d'efficacité stratégique appropriée pour le tank, soit son utilisation pour tuer et éliminer le plus de soldats allemands plutôt que pour percer la ligne de front, sera employée par la Grande-Bretagne (Rosen 1991, 110). Ensuite, Rosen recense deux cas d'innovation durant la Deuxième Guerre mondiale par les États-Unis : la création de concepts opérationnels visant la destruction de la flotte marchande japonaise par la flotte sous-marine américaine et l'escorte des bombardiers américains par des chasseurs lors de missions au-dessus de l'Allemagne.

4. La provenance du changement : par la base ou par le sommet?

Les études que nous venons d'énumérer illustrent comment les forces armées s'organisent pour innover, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre. Il nous reste à observer d'où provient le changement.

4.1 L'innovation par le sommet

Pour Adam Grissom, les mécanismes d'innovation militaire proposés par les principaux modèles d'innovation sont tous le résultat de l'action des officiers supérieurs ou des civils qui agissent en tant qu'agents d'innovation (Grissom 2006, 920). Comme les organisations militaires sont considérées comme des bureaucraties inflexibles et réfractaires au changement, elles doivent être contraintes à innover (Grissom 2006, 919). C'est donc les officiers supérieurs et les politiciens au sommet de la hiérarchie organisationnelle qui disposent du pouvoir pour intervenir et faire changer les organisations. En somme, la majorité des modèles d'innovation militaire suppose que le changement provient du haut et se transmet jusqu'à la base de la hiérarchie militaire.

4.2 L'innovation par la base

Il est toutefois possible que l'innovation provienne de la base d'une organisation militaire. En effet, Eliot A. Cohen avance que dans l'histoire militaire, l'innovation par la base s'est souvent produite en temps de guerre chez les soldats en réaction spontanée aux problèmes tactiques rencontrés sur le champ de bataille (Cohen 2004, 401). Grissom soutient que nous pouvons retrouver plusieurs cas d'innovation par la base. Il donne en

exemple le cas du canon antiaérien de 88mm Flak 18/36 qui sera transformé et utilisé en canon antichar par les troupes allemandes durant la Deuxième Guerre mondiale³.

Comment se produit alors le changement à la base d'une organisation militaire? Dans son article datant de 2006, Adam Grissom soutenait qu'il n'existait pas de modèles d'innovation par la base qui établissent les conditions nécessaires au changement (Grissom 2006, 925). Par contre, ce vide semble comblé puisque Theo Farrell propose un nouveau modèle d'adaptation militaire en temps de guerre. Un peu comme Rosen, il soutient que les organisations militaires s'adaptent aux conditions sur le terrain en réagissant aux mauvaises performances de leurs opérations (Farrell 2010, 570). Deux options s'offrent généralement à elles : exploiter leurs capacités de base en raffinant et en modifiant leurs tactiques et leurs techniques existantes ou explorer de nouvelles capacités en développant de nouvelles tactiques et de nouvelles techniques sur le champ de bataille (Farrell 2010, 570). La perspective d'une défaite militaire deviendra l'élément déclencheur du changement au sein des opérations d'une organisation militaire. Ainsi, la crainte de perdre fait en sorte que les unités sur le terrain abandonnent leurs capacités de base pour en explorer de nouvelles (Farrell 2010, 571).

Pour innover par la base et favoriser l'exploration, il faut qu'une organisation encourage l'expérimentation et qu'elle ne punisse pas les tentatives d'innovation infructueuses (Cohen 2004, 401). De cette manière, les unités pourront essayer les solutions qu'elles jugent optimales et pourront apprendre de leurs échecs. Généralement, les organisations qui le permettent sont décentralisées et offrent beaucoup de latitude

³ La conversion du canon antiaérien Flak 18/36 en arme antichar est le résultat de l'improvisation d'un commandant d'une batterie antiaérienne allemande au cours de la guerre civile espagnole. Ses succès pour repousser une contre-attaque blindée en feront une arme de choix pour les unités antichars de la *Wehrmacht* lors de la Seconde Guerre mondiale (Grissom 2006, 921-922).

aux unités sur le terrain (Farrell 2010, 572-573). Farrell estime qu'elles sont aussi plus sensibles aux changements dans leur environnement opérationnel (Farrell 2010, 573).

Enfin, le processus d'innovation militaire par la base se terminera lorsque les nouvelles capacités développées se transmettront à tous les niveaux d'une organisation militaire. En effet, James Russell avance que les expériences tactiques d'unités engagées sur le terrain qui fonctionnent peuvent s'accumuler pour produire une innovation qui montera à partir de la base pour se répandre à tous les niveaux d'une organisation militaire (Russell 2011, 44). Ces dernières se transformeront en innovation une fois qu'elles seront institutionnalisées dans une nouvelle doctrine ou dans les changements structurels d'une organisation militaire (Farrell 2010, 570).

5. La contre-insurrection américaine en Irak

Le développement de nouvelles capacités de contre-insurrection par les unités de l'Armée américaine et des marines lors de la guerre d'Irak depuis 2003 constitue un nouveau cas d'innovation militaire. Parmi les études qui se penchent sur le changement dans les organisations militaires, lesquelles sont les plus pertinentes pour analyser le cas américain en Irak? Nous écartons d'entrée de jeu les modèles historiques de révolution militaire et de révolution dans les affaires militaires qui visent avant tout les changements radicaux et majeurs sur de longues périodes de temps. Il serait plus intéressant de s'attarder aux modèles d'innovation en temps de paix et en temps de guerre.

5.1 La transformation des forces américaines après la Guerre froide

Le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection par les États-Unis en Irak s'est fait en temps de guerre et non en temps de paix. C'est plutôt la « transformation » des forces américaines qui cadrent le mieux avec les modèles d'innovation militaire en temps de paix. En effet, cette vision des forces américaines transformées par les technologies de l'information en combinaison avec les nouveaux concepts de la *network-centric warfare* (NCW) et des *effects-based operations* (EBO) est vigoureusement défendue par l'administration républicaine de George W. Bush au début des années 2000 (Farrell et Terriff 2010, 1). Le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld est le principal artisan de la transformation. Pour lui, les États-Unis doivent s'éloigner de la conception traditionnelle américaine basée sur l'attrition de l'adversaire par la puissance de feu écrasante américaine pour la remplacer par une conception qui fait appel à des forces plus intégrées, plus légères, plus mobiles, plus agiles et plus létales (Fasinga 2010, 17).

Cette vision pour le futur des forces américaines défendue par Rumsfeld cadre bien avec le modèle civil-militaire de Barry Posen. En effet, Rumsfeld réagit aux changements dans le système international depuis la fin de la Guerre froide et intervient pour transformer les forces américaines marquées par quarante-cinq années de confrontations avec les Soviétiques. Également, les arguments de Deborah Avant et de Stephen Rosen sur l'innovation peuvent être retenus. Avec la transformation, Rumsfeld est en mesure de contrôler le processus de promotion des différentes armées américaines pour favoriser les officiers qui épousent ses idées à propos de ce que sera la guerre moderne (Russell 2011, 39). Par contre, selon Harvey Sapolsky, Brendan Rittenhouse

Green et Benjamin Friedman, le modèle interservice ne s'applique pas. Ils avancent que l'intégration plus poussée des armées américaines par la transformation a fait diminuer la compétition entre ces dernières et qu'il n'y a pas eu réellement de changements innovateurs durant cette époque (Sapolsky, R. Green et Friedman 2009, 191).

5.2 *L'échec de la transformation en Irak*

La transformation connaîtra ses plus grands succès en 2001 et en 2003 avec le renversement des régimes des talibans et de Saddam Hussein. Malheureusement, la configuration des forces américaines selon le modèle léger de la transformation s'avère inefficace pour occuper l'Irak. Il manque de soldats pour sécuriser le pays à la fin des combats et pour s'attaquer à l'insurrection naissante. De plus, les unités américaines engagées sur le terrain n'ont pas les capacités liées à la contre-insurrection puisqu'elles ont été négligées par la transformation.

À partir de 2004, la situation sur le terrain s'est détériorée à un point où les forces américaines ne sont pas en mesure de mettre fin aux attaques d'insurgés. En 2006, les flambées de violences sectaires entre les sunnites et les chiïtes laissent présager une défaite militaire et politique pour les États-Unis. À la fin de cette année, l'administration Bush procède à une redéfinition de ses buts stratégiques pour l'Irak. Elle adopte pour la première fois une stratégie officielle de contre-insurrection avec le *Surge* de 20 000 soldats supplémentaires envoyés à Bagdad au début de l'année 2007. La nouvelle campagne de contre-insurrection coïncide avec la publication du manuel de l'Armée et des marines de contre-insurrection *Field Manual 3-24*. Les forces américaines redéfinissent leurs opérations et abandonnent l'élimination des insurgés pour se

concentrer sur la protection des civils irakiens. Le changement est majeur : les forces américaines abandonnent la guerre conventionnelle pour la contre-insurrection.

5.3 La contre-insurrection américaine en Irak : un processus d'innovation militaire par la base et par le sommet

À la lumière de la situation dans laquelle se trouvent les États-Unis en 2007, nous croyons que le cas de la contre-insurrection américaine en Irak peut être considéré comme un processus d'innovation provenant à la fois de la base et du sommet de l'organisation militaire américaine. Nous allons l'étudier à la fois comme un processus par la base et comme un processus par le sommet.

Tout d'abord, nous pensons que la contre-insurrection est un processus d'innovation provenant des actions des unités américaines engagées sur le champ de bataille en Irak. Il existe plusieurs cas de ces unités qui ont connu du succès en s'adaptant aux conditions irrégulières sur le terrain dans certaines villes irakiennes, et ce, avant la publication du nouveau manuel de contre-insurrection en décembre 2006 et avant le *Surge* en 2007.

Nous croyons à la manière de Theo Farrell que les forces américaines se sont adaptées à la contre-insurrection en explorant de nouvelles tactiques et de nouvelles techniques développées sur le terrain au contact de l'ennemi. Ces expérimentations ont été possibles parce que l'Armée américaine et les marines permettent l'apprentissage. Par la suite, nous estimons, comme James Russell et Theo Farrell, que les nouvelles capacités de contre-insurrection développées en Irak se répandront à travers toute

l'Armée américaine et les marines et seront institutionnalisées dans une nouvelle doctrine.

Ensuite, la contre-insurrection américaine en Irak est également le résultat d'un processus d'innovation par le sommet. Nous nous baserons principalement sur le modèle théorique d'innovation militaire en temps de guerre de Stephen Rosen. Nous soutenons que l'adoption de la contre-insurrection par les États-Unis est le fruit d'une redéfinition des objectifs stratégiques américains en Irak de même que d'une réorganisation de leurs opérations militaires en fonction de la contre-insurrection. Cette innovation se traduira par le *Surge*. Enfin, comme celui-ci est le résultat d'une décision de l'administration Bush, il s'agit d'un cas d'innovation par le sommet.

Pour vérifier nos hypothèses sur le processus d'innovation provenant de la base de l'organisation militaire américaine, nous étudierons d'abord dans le chapitre 3 les efforts d'adaptation à la contre-insurrection des unités engagées de l'Armée et des marines sur le terrain en Irak. Nous commencerons par expliquer ce qui constitue l'obstacle principal à la contre-insurrection, soit le syndrome de la contre-insurrection qui conditionne la culture militaire américaine à se concentrer uniquement sur la guerre conventionnelle. Nous identifierons ensuite les unités qui ont connu des succès liés à la contre-insurrection. Nous tenterons de cibler les facteurs qui expliquent leur réussite. Après, nous aborderons la formation d'une communauté épistémique de défense qui regroupe des officiers et des experts de la contre-insurrection. Enfin, nous analyserons l'impact de l'uniformisation de l'effort de guerre des États-Unis en Irak sur la conduite des unités américaines pendant le *Surge* en 2007.

Nous terminerons en analysant le processus d'innovation militaire de la contre-insurrection en Irak à partir du sommet de la hiérarchie militaire américaine dans le chapitre 4. Nous commencerons par étudier l'évolution de la stratégie américaine pour l'Irak de la transformation jusqu'au *Surge*. Également, nous nous pencherons sur les obstacles qui se dressent devant l'administration Bush pour modifier son approche pour remporter la guerre en Irak. Enfin, nous accorderons beaucoup d'importance au processus de révision stratégique entrepris par le président et son administration au cours de l'année 2006.

CHAPITRE 2 : LA GUERRE EN IRAK, 2003-2007 : DE L'OPÉRATION *IRAQI FREEDOM* AU *SURGE*

Pour comprendre la manière dont les États-Unis ont innové durant la guerre d'Irak, il est nécessaire de brosser un portrait de la situation dans laquelle ils se sont retrouvés. Tout d'abord, nous nous attarderons aux préparatifs de l'invasion. Nous étudierons ensuite le déroulement de la phase conventionnelle des combats pour nous pencher par la suite sur les débuts de l'occupation américaine et de l'insurrection irakienne. Également, nous décrirons les échecs et les succès de la réaction américaine par rapport à cette dernière. Enfin, nous terminerons en présentant la hausse de troupes américaines envoyées à Bagdad dans le cadre du *Surge* au printemps 2007.

1. Les préparatifs de l'invasion

Après avoir décidé de renverser Saddam Hussein, les États-Unis se sont préparés militairement et politiquement à l'invasion de l'Irak. Dans un premier temps, le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld et le général Tommy Franks, commandant de l'invasion, choisissent l'armée la plus légère et la plus rapide possible, une force de combat d'environ 150 000 soldats (Metz 2008, 109). Ils prennent cette décision malgré les avertissements du chef d'état-major de l'Armée Eric Shinseki qui recommande que la force d'invasion soit beaucoup plus grande pour occuper le pays après la phase de combats (Ricks 2007, 96-100; Metz 2008, 120). Rumsfeld et Franks pensaient qu'il serait relativement facile de décapiter le régime de Saddam Hussein, en manque d'appuis populaires, parce qu'il était possible de présenter l'invasion aux Irakiens

comme une guerre de libération où les troupes américaines quitteraient rapidement le pays une fois les opérations terminées (Metz 2008, 110).

Avant l'invasion, l'Armée américaine se prépare à une reprise de l'opération *Desert Storm* améliorée par la RMA (Metz 2008, 62). En effet, dans les années 1990, elle conserve une vision de la guerre future qui sera conventionnelle et qui sera dominée par la technologie et par des engagements à haute intensité (Ucko 2009, 51). De cette manière, elle continue de pratiquer une forme de guerre de manœuvre avancée appuyée par la haute technologie (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 32). Par contre, elle accorde peu d'importance aux types de conflits qu'elle est le plus susceptible de rencontrer dans la guerre contre le terrorisme, soient les guerres irrégulières ainsi qu'aux capacités de stabilisation et de contre-insurrection nécessaires pour les affronter (Metz 2008, 98). Le désintérêt pour ces dernières par l'armée américaine explique pourquoi elles ont été négligées durant les années 1990 et au début des années 2000 (Ucko 2009, 47).

Du côté politique, la quatrième phase des combats reçoit peu d'attention par le Pentagone et par le *Central Command* (CENTCOM) (Metz 200, 130). Selon l'historien officiel de l'Armée américaine pour l'invasion de l'Irak, le major Isaiah Wilson, il n'existait pas de plans pour l'occupation de l'Irak (Ricks 2007, 110). En plus de l'absence de directives de la part de Rumsfeld et de Franks, Daniel Byman soutient qu'il n'y avait pas d'intégration des diverses mesures envisagées par le Département d'État, le Pentagone, la CIA, l'Armée et les marines pour l'occupation en une seule politique gouvernementale officielle (Byman 2008, 620). De plus, l'organisme chargé de la phase post-combats, l'ORHA (*Office of Reconstruction and Humanitarian Assistance*) est

inadapté à la tâche d'occuper et de reconstruire l'Irak parce qu'elle manque de ressources, d'expertises et de cohérence dans ses politiques (Ucko 2009, 60).

2. L'invasion

L'opération *Iraqi Freedom* débute le 20 mars 2003 par une attaque aérienne pour éliminer Saddam Hussein lorsque la CIA obtient des informations selon lesquelles il se cacherait avec ses fils dans les zones agricoles de Doura au sud de Bagdad (Boot 2006, 390). Contrairement à 1991, l'invasion commence avec une courte campagne de bombardements aériens qui ne durera seulement que quinze heures avant le début des opérations au sol.

Le 21 mars, les forces de la 3^e division d'infanterie et de la 1^{ère} division des marines se lancent à l'assaut de l'Irak dans un mouvement de pince classique à partir du Koweït (Boot 2006, 390). Deux jours plus tard, les forces américaines se retrouvent à mi-chemin de Bagdad et pénètrent dans les zones défendues par les divisions de la Garde républicaine irakienne au sud de la capitale le lendemain (Metz 2008, 140). Ce ne sont pas les soldats irakiens qui offrent la résistance la plus acharnée aux forces américaines. Ce sont les *fedayins*, les combattants irréguliers de Saddam Hussein, qui harcèlent et qui menacent les lignes de ravitaillements américaines (Boot 2006, 393; Metz 2008, 141). L'offensive s'arrêtera le 27 mars en raison d'une tempête de sable.

Le 3 avril, la 3^e division d'infanterie s'empare de l'aéroport international de Bagdad et lance des raids blindés (*thunder runs*) à travers la capitale pour tester la résistance du régime (Ricks 2007, 126-134; Metz 2008, 143). Ce dernier s'écroule peu

de temps après la chute de la statue de Saddam Hussein le 9 avril à Bagdad. Le 1^{er} mai, le président Bush annonce la fin des opérations majeures de combat. En terminant, John Arquilla note que l'Armée américaine a tout renversé sur son passage grâce à sa supériorité technologique et militaire, mais également par la disparition de l'Armée irakienne qui refuse d'être annihilée par la puissance de feu américaine (Arquilla 2008, 42).

3. Les débuts de l'occupation

Après la fin des combats, la chute du régime de Saddam Hussein crée une atmosphère d'absence de loi et d'ordre (Boot 2006, 401). Au même moment, une vague de vandalisme sévit où les Irakiens pillent et s'en prennent à l'ancien régime (Ricks 2007, 135). Les Américains feront très peu d'efforts pour tenter d'enrayer la criminalité dans les rues de la capitale irakienne (Boot 2006, 401). Les unités américaines comme la 3^e division d'infanterie ne reçoivent pas d'ordres pour agir contre les vandales. Les Irakiens ont alors l'impression que les Américains ont peu de considérations pour eux et pour leur sécurité (Ricks 2007, 136, 150).

Le 14 mai 2003, Paul Bremer est envoyé à la tête de la *Coalition Provisional Authority* (CPA), qui remplacera l'ORHA comme source d'autorité en Irak. Les premières actions de Bremer sont de procéder à la dé-Baathification de la société irakienne par le biais du *CPA Order Number 1* (Woodward 2006, 196) et à la dissolution des forces de sécurité irakiennes avec le *CPA Order Number 2*, qui comptent 385 000 hommes dans les forces armées irakiennes, 285 000 au Ministère de l'Intérieur et 50 000

pour les forces de sécurité présidentielles (Ricks 2007, 162). Cet ordre libère dans la nature des officiers et des soldats mécontents qui savent combattre et qui savent où se trouvent les armes en Irak, mais les États-Unis balaièrent ce danger du revers de la main (Byman 2008, 625). Combiné à l'inaction des Américains qui ne veulent ou qui ne peuvent pas remplacer les institutions gouvernementales irakiennes, la dissolution des forces de sécurité irakiennes crée un vacuum d'autorité en Irak (Ricks 2007, 151). Bref, les troupes américaines ne sont pas prêtes à assumer les fonctions du gouvernement qu'elles viennent de renverser (Melton 2009, 118).

4. La vraie guerre commence...

Malgré le fait que le président Bush ait annoncé que les combats avaient cessé en Irak, des loyalistes du régime Baath, des prisonniers libérés par Saddam Hussein avant l'invasion et des combattants islamistes prennent les armes contre la coalition (Boot 2006, 404). La violence se répand particulièrement à l'ouest et au nord-ouest de Bagdad dans ce que l'on appelle le triangle sunnite (Metz 2008, 147). Le journaliste Thomas Ricks rapporte qu'en raison du faible nombre de troupes engagées dans l'invasion, certaines villes et provinces irakiennes ont volontairement été évitées par l'assaut de la coalition. Ainsi, dans des villes comme Falloujah et dans la province d'Al-Anbar, les habitants veulent continuer le combat parce qu'ils n'ont pas le sentiment d'avoir été vaincus (Ricks 2007, 142).

En juin 2003, l'administration Bush est prévenue de la formation d'une insurrection, mais ces informations seront rejetées par le secrétaire à la défense

Rumsfeld (Metz 2008, 147). Plus tard dans l'été, au mois d'août, des attentats sont perpétrés contre l'ambassade de Jordanie et contre le quartier général de l'ONU. Toujours plus tard dans l'année, devant une hausse de la violence et des attaques perpétrées contre les troupes américaines, Bob Woodward, le journaliste du Washington Post, soutient que le président Bush continue à nier la réalité d'une insurrection en Irak, une décision qui sera néfaste pour la conduite de l'occupation de l'Irak (Woodward 2006, 266-267).

Les sunnites irakiens seront les instigateurs de l'insurrection. Ces derniers se rebellent contre la coalition parce que la dé-Baathification et la dissolution des forces de sécurité irakiennes sont considérées comme une humiliation et qu'elles signifient la perte de leurs privilèges en tant que dirigeants de l'Irak (Galbraith 2006, 122). Ils perçoivent les Américains comme des alliés des chiites au pouvoir et prennent les armes contre un régime collaborateur imposé par une puissance étrangère (Pirnie et O'Connell 2008, 25). Ainsi, leur premier but est d'expulser les Américains d'Irak pour ensuite lutter contre le pouvoir chiite (Hashim 2006, 121).

Malgré la capture de Saddam Hussein en décembre 2003, l'insurrection sunnite prend de l'ampleur au printemps 2004 avec la bataille pour la ville de Falloujah. Quatre employés de la compagnie de sécurité privée Blackwater sont pris en embuscade et sont battus, démembrés, brûlés et suspendus à un pont de la ville (Ricks 2007, 332). Le président Bush, Paul Bremer et le commandant des forces américaines Ricardo Sanchez sont provoqués par cette attaque si bien qu'ils ordonnent de nettoyer la ville contre l'avis des généraux des marines qui favorisent des contre-attaques plus ciblées et moins lourdes (Malkasian 2008a, 290). L'assaut des marines constitue un exemple classique de

bataille conventionnelle où les forces américaines feront l'usage de l'artillerie, des blindés et d'appuis aériens (Malkasian 2008a, 291). Cependant, l'attaque aliène la population irakienne et les pertes civiles sont exploitées par la propagande de l'insurrection (Malkasian 2008a, 291). Devant les protestations du monde arabe, les États-Unis mettent fin à l'assaut et se retirent en signant un cessez-le-feu avec les insurgés qui infligent une défaite politique aux Américains. Ces derniers devront reprendre la ville en novembre 2004. Au même moment de la bataille de Falloujah, le chef chiite Moqtada Al-Sadr lance un soulèvement de ses milices chiites à Bagdad et dans plusieurs villes au sud de la capitale.

Le 28 juin 2004, la CPA transfère le pouvoir au premier ministre irakien Iyad Allawi le 28 juin, mais cette passation du pouvoir ne fait pas diminuer l'insurrection qui gagnera en intensité. En effet, les attaques d'insurgés passent de 1750 en juin et juillet à 3000 au mois d'août avant de baisser légèrement à 2500 attaques en octobre 2004 (Woodward 2006, 336). En 2005, l'insurrection est alimentée entre autres par les rivalités sectaires comme le démontre l'élection boycottée par les sunnites et remportée par les chiites (Ricks 2007, 413). Durant cette année, les attaques continuent : de 1700 en avril à 2000 en mai pour passer à plus de 3000 en octobre et pour finir à 2500 en décembre (Woodward 2006, 397, 398, 422, 435).

À ce moment, certains observateurs estiment que l'Irak dérive de plus en plus vers une guerre civile entre ces deux confessions religieuses. Cette impression se confirmera avec l'attentat dirigé contre la mosquée chiite Askariya dans la ville sainte chiite de Samarra en février 2006. Abu Musab al-Zarqawi, leader d'Al-Qaïda en Irak est responsable de cet attentat qui vise à provoquer des violences sectaires (Woodward

2008, 35). L'Irak entre alors pleinement dans une guerre civile quand les chiites prennent les armes pour répondre aux agressions sunnites (Pirnie et O'Connell 2008, 16). À partir de ce moment, les rues de Bagdad deviennent un lieu d'affrontements pour les milices sunnites et chiites qui s'activent à nettoyer ethniquement les différents quartiers de Bagdad. On note environ 450 incidents sectaires pour le mois de mars 2006 qui font 1800 morts dans la population irakienne et 330 incidents en avril 2006 qui ont causé 1300 morts (Woodward 2006, 477). Aussi, les attaques des insurgés contre la coalition menée par les États-Unis et la population demeurent élevées avec près de 600 à 700 attaques par semaine pour 3500 attaques en mai 2006 (Woodward 2006, 472). Elles augmenteront à plus de 900 par semaine au mois d'août de la même année (Woodward 2008, 37-38).

5. L'échec des forces américaines à mater l'insurrection

Dès le début, l'Armée et les marines n'ont pas les capacités ni l'entraînement nécessaires pour la contre-insurrection (Metz 2008, 152). C'est pour cette raison qu'ils ne sont pas passés à une stratégie de contre-insurrection au commencement du soulèvement sunnite (Metz 2008, 154). La culture militaire de l'Armée américaine est en effet orientée vers la guerre conventionnelle, qui privilégie les solutions employant la force armée⁴ (Hashim 2006, 275). La plupart des soldats américains engagés en Irak font partie d'unités de combat. Ils ont développé lors de leur entraînement une mentalité qui les prépare à tuer ou à être tués. C'est pour cette raison que lors d'une situation

⁴ *Kinetic solutions* (Traduction de l'auteur).

incertaine, ils sont portés à utiliser la force armée, qui comporte son lot de risques de dommages collatéraux pour la population irakienne (Melton 2009, 122).

De 2003 à 2006, la plupart des unités américaines vont réagir aux attaques insurgées en répondant avec des opérations conventionnelles. Elles mèneront des raids lourdement armés souvent basés sur des informations partielles dans l'objectif de capturer ou d'éliminer des chefs de l'insurrection (Malkasian 2008a, 289). Malheureusement, plusieurs de ces raids ont mené à la détention d'innocents et à la destruction de maison appartenant à des proches de combattants insurgés pour les dissuader de rejoindre l'insurrection, ce qui a eu pour effet d'aliéner la population irakienne (Malkasian 2008a, 289). De plus, malgré les succès tactiques américains d'élimination des insurgés (Metz 2008, 163), l'insurrection est en mesure de remplacer facilement ses pertes autant à l'intérieur de la population irakienne, irritée par les actions américaines, que par l'afflux de combattants étrangers qui entrent au pays pour se joindre aux attaques contre la coalition (Pirnie et O'Connell 2008, 37).

6. Quelques succès américains de contre-insurrection

Bien que les États-Unis aient connu plusieurs difficultés à vaincre l'insurrection irakienne, certaines unités, par leur propre initiative, ont mené des campagnes de contre-insurrection qui ont remporté d'étonnants succès.

Par exemple, à Mosul, en 2003-2004, contrairement à plusieurs unités américaines, la 101^e division aéroportée du général Petraeus n'a pas pris de pauses dans ses opérations après les combats, ce qui lui a permis d'éviter que les insurgés puissent

prendre l'initiative (Ricks 2007, 228). Également, c'est l'une des premières unités américaines à avoir embrassé les tactiques de la contre-insurrection en Irak. En effet, elle préconise des opérations visant le cœur et l'esprit de la population et qui tentent d'éviter de créer plus d'ennemis qu'elles n'en éliminent (Ricks 2007, 229-230).

Le deuxième succès de contre-insurrection des Américains provient du 3^e régiment de cavalerie blindée (RCB) du colonel H.R. McMaster à Tall Afar en 2005. Avant le déploiement de son régiment, le colonel a encouragé ses hommes à se concentrer sur la complexité de la culture irakienne et à considérer la population irakienne comme la clé de leur campagne de contre-insurrection (Ucko 2009, 75; Ricks 2007, 420). Après le nettoyage de Tall Afar, McMaster établit 29 avant-postes dans toute la ville pour tenir les zones nettoyées d'insurgés au lieu de retraiter dans des bases américaines isolées de la population irakienne comme le font la majorité des unités américaines en Irak (Malkasian 2008a, 298). Il invite même la population sunnite, méfiante devant le gouvernement irakien dominé par les chiites, à participer aux efforts de police (Ricks 2007, 423).

À Ramadi en 2006, dans la province d'Al-Anbar, la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée du colonel Sean MacFarland arrive en poste à un moment où une guerre « secrète » fait rage entre certains chefs tribaux et des membres d'Al-Qaïda (Ricks 2009, 63). Le colonel MacFarland prend un risque et saisit l'opportunité de venir en aide aux cheiks sunnites, opposés aux États-Unis et au gouvernement irakien, en faisant de leur protection une priorité (Ricks 2009, 64). En revanche, ces cheikhs délaissent les attaques contre les Américains pour les joindre dans la lutte contre Al-Qaïda. Cette nouvelle alliance controversée fera baisser la violence dans cette région.

Ces efforts, de même que ces résultats liés à la contre-insurrection, s'expliquent par la décentralisation du commandement américain qui est vitale pour la guerre conventionnelle : les commandants de brigades et de bataillons sont en mesure de poursuivre les opérations de la manière dont ils l'entendent (Malkasian 2008a, 300). Ils témoignent aussi de la capacité de certains officiers et de certaines unités américaines d'innover et de créer de nouvelles capacités de contre-insurrection.

7. Le *Surge*

2006 est l'année où l'administration Bush concède qu'elle est en train de perdre la guerre en Irak (Ricks 2009, 32). Sa volonté de transférer le pouvoir aux Irakiens et de mener des élections dans l'espoir de faire diminuer la violence s'avère être un échec. En effet, les élections ne font qu'alimenter les violences sectaires et ne permettent pas d'amorcer un processus de réconciliation nationale entre les sunnites, les chiites et les Kurdes. La violence atteint des sommets durant l'année 2006 où l'ONU estime que 34 452 Irakiens ont perdu la vie (Robinson 2008, 15).

Parallèlement à la transition du pouvoir aux Irakiens, le général George Casey, commandant des troupes américaines en Irak de 2004 à 2007, favorise une transition de la sécurité aux nouvelles forces armées irakiennes (Malkasian 2008a, 294). Il est convaincu que la présence américaine en Irak est un irritant pour la population, et que le meilleur moyen de faire diminuer la violence est de retirer les unités américaines des rues irakiennes (Ricks 2009, 33-34). Pour lutter contre les insurgés, il souhaite engager des troupes irakiennes qui remplaceraient les forces de combat américaines et qui

permettraient ainsi un retrait rapide des États-Unis de l'Irak (Malkasian 2008a, 296-297). Malheureusement, lors de deux opérations destinées à nettoyer des quartiers de Bagdad détenus par les milices sunnites et chiites baptisées opération *Together Forward* durant l'été 2006, les forces irakiennes sont incapables de tenir les zones nettoyées (Malkasian 2008a, 302). La transition de la sécurité aux Irakiens est un échec de plus pour les États-Unis.

Vers la fin de l'année 2006, les États-Unis connaîtront une réorientation stratégique majeure menée par l'ancien vice-chef d'état-major de l'Armée américaine à la retraite, le général Jack Keane. Convaincu que les Américains se dirigent vers une défaite catastrophique en Irak, le général Keane rencontre Donald Rumsfeld pour lui faire part de ses inquiétudes devant la stratégie poursuivie par l'administration Bush (Woodward 2008, 130). Dans cette rencontre du 19 septembre, il lui suggère d'augmenter le nombre de troupes américaines en Irak, particulièrement à Bagdad, et d'employer des tactiques de contre-insurrection qui ont fait leurs preuves. Or, il se bute au manque d'ouverture du secrétaire à la défense (Ricks 2009, 89). Ce dernier sera remplacé par Robert Gates après les élections de mi-mandat de 2006. Keane aura plus de chance avec le président qu'il rencontre en décembre 2006. Avec l'aide de l'historien Frederick Kagan de l'*American Enterprise Institute* (AEI), Keane réussit à convaincre le président Bush d'envoyer des troupes supplémentaires à Bagdad et d'abandonner l'objectif d'éliminer le plus grand nombre d'insurgés pour se concentrer sur la protection de la population irakienne (Robinson 2008, 32-33).

Le 5 janvier 2007, le président George W. Bush annonce la nomination du général David Petraeus à la tête des forces américaines en Irak. Ce dernier avait été

affecté au *Combined Arms Center* (CAC) du *Training and Doctrine Command* (TRADOC) pour l'entraînement et l'éducation des forces américaines en 2005. Son projet le plus important aura été de rédiger le nouveau manuel de l'Armée et des marines pour la contre-insurrection, le *Field Manual 3-24* (Robinson 2008, 27). L'expertise du général Petraeus sur le sujet et son expérience concluante avec la 101^e division aéroportée à Mosul en 2003-2004 en font un candidat de choix pour la nouvelle campagne de contre-insurrection américaine à Bagdad de 2007 qui sera appelée le *Surge* (Metz 2008, 182).

Le *Surge* est présenté le 10 janvier 2007 par le président Bush qui s'adresse à la nation pour annoncer la nouvelle stratégie américaine en Irak. Il consiste à déployer cinq brigades de combat de l'Armée à Bagdad et deux bataillons de marines dans la province d'Al-Anbar, soit environ 20 000 hommes. Ses objectifs sont plus limités que les autres stratégies américaines depuis le début de l'occupation. Les États-Unis abandonnent l'idée de créer un État démocratique irakien pour se concentrer à faire diminuer la violence pour enclencher un processus de réconciliation nationale (Malkasian 2008a, 304; Ricks 2009, 164).

Selon le général Petraeus, la nouvelle contre-offensive américaine pour reprendre la ville de Bagdad aux mains des insurgés aura comme priorité de sécuriser la population irakienne et de retarder la transition de la sécurité aux forces irakiennes (Ricks 2009, 128). Les soldats américains quitteront les bases isolées américaines pour s'établir dans les rues de Bagdad pour protéger les civils irakiens (Ricks 2009, 165). Leur meilleure tactique, selon un soldat américain en poste durant le *Surge*, sera de se rapprocher de la population irakienne (Ricks 2009, 168).

Cependant, en se déployant dans les quartiers de Bagdad, les forces américaines entrent dans les places fortes détenues par les insurgés qui répondent en haussant leurs attaques contre les États-Unis avec de nouvelles armes et de nouvelles tactiques plus létales (Ricks 2009, 171). Les pertes américaines augmentent en flèche durant la première moitié de 2007, mais certains officiers américains se consolent de voir que les civils irakiens sont épargnés par cette contre-offensive des insurgés (Ricks 2009, 193). Par contre, à partir de juillet 2007, les pertes et les attaques contre les soldats américains diminuent et un semblant de vie normale commence à s'installer dans les rues irakiennes (Ricks 2009, 201). De 3000 par mois durant l'automne 2006 à 1500 en avril 2007, les attaques d'insurgés tombent à un nombre allant de 300 à 600 à partir de septembre 2007 ainsi que pour les mois suivants (Ucko 2009, 125).

Selon Thomas Ricks, le *Surge* constitue un succès partiel (2009, 296). Tactiquement, les Américains ont réussi à faire diminuer la violence et à reprendre l'initiative des mains des insurgés. Par contre, stratégiquement, le processus politique reste embourbé par le sectarisme des différentes forces politiques irakiennes (Ricks 2009, 296). Néanmoins, pour l'instant, le *Surge*, mené par le général Petraeus, représente un spectaculaire revirement de situation pour les États-Unis qui se dirigeait vers une autre défaite similaire à celle du Vietnam, une trentaine d'années auparavant. Ce revirement aura été rendu possible par l'innovation dont ont fait preuve les soldats et les officiers américains qui ont lutté pour s'adapter à la guerre irrégulière.

CHAPITRE 3 : L'INNOVATION MILITAIRE PAR LA BASE :
L'ADAPTATION À LA CONTRE-INSURRECTION DE L'ARMÉE ET DES
MARINES EN IRAK

Nous estimons que le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection de l'Armée américaine et du Corps des marines en Irak est le résultat d'un processus qui provient à la fois du sommet de l'organisation militaire américaine et de la base de cette dernière. Dans ce chapitre, nous analyserons l'adaptation tactique des unités américaines à la contre-insurrection sur le terrain en Irak.

Dans un premier temps, nous décrirons l'obstacle majeur au changement qu'est le syndrome de la contre-insurrection qui afflige l'Armée et les marines et ses effets sur la culture militaire américaine.

Par la suite, nous présenterons plus en profondeur les cas réussis de campagne de contre-insurrection des États-Unis en Irak identifiés précédemment. Il s'agit de la 101^e division aéroportée déployée à Mosul en 2003-2004; du 3^e régiment de cavalerie blindée (RCB) à Tall Afar en 2005 et de la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée à Ramadi. Nous rajouterons les cas du 3^e bataillon du 6^e régiment de marine et du 1^{er} bataillon du 7^e régiment de marine à Al-Qaim en 2005-2006 ainsi que de la 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie à Ramadi en 2006.

Également, nous aborderons la formation d'une communauté d'experts spécialisés dans la contre-insurrection ainsi que leur influence sur les unités engagées sur le terrain par la diffusion de leurs connaissances relatives à la contre-insurrection et par la rédaction du manuel de contre-insurrection *Field Manual 3-24*.

Nous terminerons avec l'uniformisation du processus d'innovation militaire qui se répandra à toutes les unités de l'Armée et des marines lors du *Surge* en 2007.

1. Les obstacles à la contre-insurrection

En étudiant le processus d'innovation militaire des forces américaines en Irak, nous constatons une résistance devant les pratiques de contre-insurrection par plusieurs officiers et soldats américains. Cette résistance peut s'expliquer à notre avis par le facteur suivant : le syndrome de la contre-insurrection des États-Unis qui oriente la culture militaire américaine vers la guerre conventionnelle.

1.1 Le syndrome de la contre-insurrection

Tout d'abord, l'Armée américaine est affligée par ce que David H. Ucko nomme le syndrome de la contre-insurrection. En effet, selon lui, les États-Unis ont historiquement négligé les missions de contre-insurrection même s'ils ont souvent été appelés à en conduire tout au long de leur histoire (Ucko 2009, 25). Ces dernières sont une tradition historique américaine comme en font foi les opérations des milices irrégulières continentales contre l'Armée britannique durant la guerre d'indépendance (Hoffman 2005, 919). Malgré des recours fréquents à la contre-insurrection, les États-Unis n'ont jamais institutionnalisé les leçons apprises par leurs forces armées dans le cadre de conflits irréguliers tout au cours de leur histoire (Ucko 2008, 292). De cette manière, lors de chaque décennie, les Américains ont appris des leçons lors de petites guerres (*small wars*) et les ont oubliées pour les réapprendre plus tard (Hoffman 2005, 915).

C'est après la guerre du Viêt Nam que le syndrome de la contre-insurrection a frappé le plus durement l'Armée américaine. Démoralisés par cet échec cuisant, plusieurs officiers en viennent à la conclusion qu'ils ne devraient plus jamais combattre d'insurrection (Corum 2007, 128). Un officier américain résume bien cette pensée par la phrase suivante : « I will be damned if I will permit the U.S. Army, its institutions, its doctrine, and its traditions to be destroyed just to win this lousy war. » (Cassidy 2008, 33). L'expérience du Viêt Nam est donc contraire à tout ce que représente l'Armée américaine. Par conséquent, les leçons de la guerre ne sont pas conservées ni intégrées dans les mémoires institutionnelles de l'organisation militaire américaine (Cassidy 2008, 99).

Le fait d'avoir juré de ne plus jamais lutter contre une insurrection influencera la réflexion de l'Armée américaine après le Viêt Nam. En effet, Ucko soutient qu'en raison de leur désintérêt pour la contre-insurrection, les Américains croient qu'ils sont dans la possibilité de l'éviter (Ucko 2009, 25). Ainsi, après la fin de la Guerre froide, ils retrouvent leur paradigme de prédilection qui est celui de la *Big war* ou de la guerre conventionnelle qui implique d'affronter un ennemi organisé de manière conventionnelle (Cassidy 2008, 101). Les opérations militaires comme *Desert Storm* après la Guerre froide seront élevées au rang de modèle du futur de la guerre, tandis que les opérations en Somalie et dans les Balkans seront traitées comme des anomalies.

1.2 La culture militaire conventionnelle américaine

Le syndrome de la contre-insurrection de l'Armée la conditionne à préférer le paradigme de la guerre conventionnelle. Avant tout, elle se perçoit comme une force configurée pour des opérations majeures de combats contre les forces armées d'autres

États (Ucko 2009, 26). Son entraînement est organisé dans ce sens de même que son système d'approvisionnement d'équipement et son système de promotion des officiers supérieurs (Rotmann, Tohn et Wharton 209, 35). De plus, elle étudie et planifie des opérations pour le type de conflits qu'elle désire combattre, soit les guerres conventionnelles (Lewis 2007, 388). En revanche, elle ne reconnaît pas l'importance des menaces irrégulières, qui sont les plus susceptibles d'être rencontrées dans l'environnement stratégique de la guerre contre le terrorisme (Melilo 2006, 22; Lewis 2007, 388).

Comme la guerre conventionnelle est sa priorité et conformément au syndrome de la contre-insurrection, l'Armée américaine n'est pas organisée pour la contre-insurrection. Cette dernière ainsi que les opérations de stabilisation et de reconstruction sont des tâches qui doivent être laissées aux forces spéciales ou aux troupes spécialisées de l'Armée de réserve (Aylwin-Foster 2005, 33). Si jamais elle se retrouvait impliquée dans des opérations de contre-insurrection ou de maintien de la paix, l'Armée juge que l'entraînement pour les opérations de combat suffirait à ses soldats pour réagir plus facilement dans ces situations moins violentes (Gordon 2006-2007, 71; Betz 2007, 223).

La culture militaire conventionnelle américaine conditionnera les unités américaines à mettre à profit leur entraînement conventionnel même après la fin des opérations de combat en Irak. Contrairement à ce que les officiers américains pensaient, il est difficile pour les soldats américains de délaissier leurs réflexes conventionnels, tel que mentionné dans le chapitre 2. Ainsi, lors de la phase de stabilisation de l'opération *Iraqi Freedom*, l'Armée américaine considère les opérations offensives et la destruction des forces insurgées comme étant la solution pour n'importe quelle situation (Aylwin-

Foster 2005, 29). Les actions tactiques et opérationnelles des unités américaines seront marquées par une brutalité maladroite à l'endroit de la population irakienne (Chin 2007, 2). Dans une critique acerbe de la conduite américaine en Irak, le brigadier-général britannique Nigel Aylwin-Foster avance que les forces américaines ont abusé de l'usage de la force armée sous prétexte que ne pas le faire encouragerait la résistance des insurgés et démontrerait une absence de détermination des États-Unis (Aylwin-Foster 2005, 30).

L'emploi indiscriminé de la force armée par les Américains en Irak après les opérations de combats peut s'expliquer par l'entraînement des commandants de l'Armée américaine de la génération post-Viêt Nam. Ceux-ci, conformément au paradigme de la guerre conventionnelle qui habite l'Armée américaine, voient leurs zones d'opération comme étant dénuées de présence civile où la force armée peut être utilisée à volonté contre l'ennemi (Sepp 2007, 219). Ignorer la présence de la population irakienne augmente le risque de dommages collatéraux, qui contribue à provoquer du ressentiment contre la présence américaine en Irak.

Également, la protection des troupes est un aspect problématique de la culture militaire conventionnelle américaine que l'on retrouve dans les actions des unités américaines en Irak de 2003 à 2006. Celle-ci se fait au détriment de la population civile. Comme dans une bataille conventionnelle, les commandants américains mettent l'accent sur la protection de leur force et sur l'élimination de l'ennemi sans se préoccuper des civils (Zambernardi 2010, 27). Cependant, les Irakiens s'attendaient à ce que les forces américaines s'occupent de leur sécurité parce que l'armée et la police irakiennes en étaient incapables (Sepp 2007, 219). De cette manière, plusieurs Irakiens se sont méfiés

des soldats américains qui étaient censés les protéger et ont limité leurs contacts avec ces derniers. Ceux-ci ont alors développé une vision négative de la population irakienne qui est perçue comme une menace et ont eux aussi limité leurs contacts avec les civils irakiens (Kilcullen 2009, 124).

L'usage de la force armée et la protection des troupes de la part des forces américaines s'avèreront nuisibles pour lutter contre l'insurrection parce qu'ils aliènent la population irakienne. Dans une campagne de contre-insurrection, la population est l'objectif prioritaire. Ne pas les protéger ou les brusquer par l'emploi de la force armée les conduit soit à chercher la protection de groupes insurgés ou à rejoindre ces derniers. En somme, les opérations des unités américaines marquées par une orientation conventionnelle seront contre-productives et contribueront à alimenter l'insurrection plutôt qu'à l'éliminer.

2. Les campagnes de contre-insurrection américaines en Irak, 2003-2006

Nous avons vu précédemment que l'Armée américaine et les marines poursuivent pour la plupart des opérations conventionnelles contre l'insurrection irakienne qui ne parviennent pas à faire diminuer la violence dans le pays. Devant cette situation, plusieurs soldats et officiers américains remettront en question leur entraînement et leur pensée conventionnelle pour tenter de trouver des solutions au problème des insurgés irakiens. Certaines unités parviendront à s'adapter aux conditions de la contre-insurrection sur le terrain en créant de nouvelles tâches et de nouvelles procédures qui leur permettront de combattre plus efficacement les groupes insurgés en

Irak, produisant du même coup de nouveaux cas d'innovation militaire en temps de guerre. Nous présenterons d'abord les cas énumérés dans l'introduction de ce chapitre pour ensuite expliquer comment les unités sont parvenues à innover.

2.1 La 101^e division aéroportée à Mosul, 2003-2004

Le premier cas de contre-insurrection recensé en Irak est celui de la 101^e division aéroportée du général David Petraeus, déployée à Mosul dans le nord de l'Irak en 2003-2004. En réalité, il s'agirait plutôt du premier cas d'opération de stabilisation et de reconstruction parmi toutes les unités engagées dans l'opération *Iraqi Freedom*.

Contrairement aux autres divisions américaines, la 101^e aéroportée ne prend pas de pauses après les combats de manière à éviter que les combattants qui prennent les armes peu après la chute de Saddam Hussein puissent saisir l'initiative (Ricks 2007, 228). Également, le général Petraeus désire créer un sentiment chez les habitants de Mosul afin que ces derniers sentent qu'ils ont leur place dans le nouvel Irak (Ricks 2007, 231). Les opérations entreprises par ses unités se font avec le minimum de violence pour éviter de créer plus d'ennemis qu'elles en éliminent (Ricks 2007, 229-231). De plus, il encourage ses hommes à agir en gardant toujours à l'esprit la question suivante « What have you done for Iraqis today? », l'objectif étant de démontrer à la population irakienne qu'ils étaient là en tant que libérateurs et non en tant qu'occupants (Robinson 2008, 69).

Par la suite, Petraeus engage ses hommes dans la phase de reconstruction à redoubler d'ardeur pour dépenser des fonds dans des projets pour la remise sur pied de l'économie et de la société irakienne (Robinson 2008, 69). Avec l'aide du *Commander's*

Emergency Response Program (CERP)⁵, les hommes de la 101^e division entreprennent des projets locaux économiques, d'infrastructures et de gouvernance, comme la construction d'écoles et de cliniques (Robinson 2008, 69). Enfin, la 101^e division tiendra des élections locales pour inclure des chefs sunnites dans le nouveau processus politique irakien (Malkasian 2008a, 289-290).

Les opérations de la division du général Petraeus représentent des exemples classiques de tentatives de gagner l'esprit et le cœur de la population, principe clé de n'importe quelle campagne de contre-insurrection. La 101^e est probablement l'une des seules divisions de l'Armée américaine qui a été en mesure de délaissier ses réflexes de la guerre conventionnelle pour embrasser l'état d'esprit approprié pour les opérations de stabilisation et de reconstruction. Nous pouvons supposer que si toutes les divisions américaines avaient opéré comme la 101^e à la fin des combats en 2003, les États-Unis auraient peut-être eu moins de difficultés à contrer la formation d'une insurrection.

Le principal responsable de ce cas d'innovation est le général David Petraeus. Il est probablement l'un des seuls officiers qui n'est pas pris par l'euphorie de la victoire contre le régime de Saddam Hussein. Par sa question « Tell me how this ends? » à un reporter intégré à sa division, le général démontre qu'il n'est pas convaincu de la victoire rapide des États-Unis en Irak (Robinson 2008, 68). Il comprend que les opérations d'après-guerre seront déterminantes pour l'avenir de l'Irak en raison de son expérience dans les opérations de maintien de la paix en Haïti en 1995 (Robinson 2008, 63).

⁵ Le CERP est constitué de fonds monétaires octroyés aux commandants militaires américains pour être dépensés rapidement dans des petits projets économiques et politiques qui profitent immédiatement aux communautés locales (Robinson 2008, 69).

2.2 Le 3^e régiment de cavalerie blindée à Tall Afar, 2005

Le premier véritable cas de contre-insurrection des États-Unis en Irak est celui du 3^e RCB commandé par le colonel H. R. McMaster dans la ville de Tall Afar en 2005. À la manière du général Petraeus, l'homme clé derrière le changement du 3^e RCB est le colonel McMaster. Ce dernier réalise que son unité entraînée pour la guerre conventionnelle doit modifier son approche pour son prochain déploiement. Les soldats du 3^e RCB devront embrasser les principes de la contre-insurrection. McMaster insiste auprès de ses hommes pour mettre l'accent sur la population irakienne et non sur l'ennemi (Ricks 2007, 420). De plus, tous les prisonniers insurgés capturés seront dorénavant traités professionnellement pour éviter les abus (Ricks 2007, 420). Le colonel insiste aussi pour que tous les membres partagent le même état d'esprit par rapport à la contre-insurrection et ira même jusqu'à congédier un commandant de bataillon qui ne juge pas le changement nécessaire (Ricks 2007, 420-421).

Sur le terrain, le 3^e RCB opère de manière méthodique. Au lieu de préconiser une attaque frontale contre la ville de Tall Afar similaire à la première bataille de Falloujah en avril 2004, le colonel McMaster s'organise pour démanteler les infrastructures des insurgés en périphérie. Ainsi, les sanctuaires insurgés qui se trouvent dans le désert sont éliminés et des opérations près de la frontière syrienne sont menées pour prévenir les renforcements de combattants étrangers (Ricks 2007, 422). Le 3^e RCB prend ensuite contact avec des chefs locaux pour s'excuser des erreurs commises précédemment par les Américains et pour améliorer la coopération avec ces derniers (Ricks 2007, 422). Des barrières seront également installées autour de la ville pour contrôler et surveiller les mouvements de population (Ricks 2007, 422).

Une fois sa préparation terminée, McMaster fait évacuer les civils de la ville pour éviter les pertes collatérales avant de lancer son assaut (Gibson 2006, 52). La bataille visera à nettoyer de façon systématique, rapide et précise les zones insurgées de la ville. Après les combats, le 3^e RCB entreprend une phase de stabilisation en déployant 29 avant-postes de combat dans toute la ville pour la tenir contre un éventuel retour des insurgés (Malkasian 2008a, 298). À partir de ces avant-postes, le colonel McMaster envoie ses soldats saturer les quartiers de la ville de patrouilles conjointes américano-irakiennes pour assurer la protection de la population civile (Malkasian 2008a, 298). Enfin, pour la phase de reconstruction, le 3^e RCB invite les sunnites à joindre les forces de sécurité irakiennes et entreprend la mise en place d'un conseil de ville appuyé par un maire actif (Ricks 2007, 423).

Le cas du 3^e RCB à Tall Afar constitue le premier cas de réussite américaine en Irak de contre-insurrection. Les hommes du colonel McMaster sont les premiers à employer avec succès les principes classiques du *clear-hold-build*. Ceux-ci impliquent de nettoyer les zones tenues par les insurgés, de les tenir et de construire par la suite des institutions locales qui seront durables (United States, Dept. Of The Army 2007, 174-182). En somme, la campagne du 3^e RCB à Tall Afar sera reprise comme exemple de la possibilité pour les forces américaines de réussir des campagnes de contre-insurrection.

2.3 Les marines à Al-Qaim, 2005-2006

Notre prochain cas de campagne de contre-insurrection concerne les opérations des marines en 2005-2006 dans la ville d'Al-Qaim, située à proximité de la frontière syrienne dans le nord-ouest de l'Irak dans la province d'Anbar. L'unité qui y est déployée est le 3^e bataillon du 6^e régiment de marine commandé par le lieutenant-

colonel Dale Alford. Ce dernier dispose d'une vaste expérience des guerres irrégulières et de la contre-insurrection acquise en Afghanistan en 2004. Il désire appliquer à Al-Qaim les leçons qui ont été apprises là-bas (Russell 2011, 65).

Après avoir nettoyé la ville en novembre durant l'opération *Steel Curtain*, le lieutenant-colonel Alford vise comme objectif lors de la phase de stabilisation que les Irakiens choisissent les Américains plutôt que les insurgés (Russell 2011, 66). Pour y parvenir, il disperse ses troupes dans la ville en construisant des avant-postes rudimentaires dans la ville pour accroître la présence des troupes américaines et irakiennes. Il est d'avis qu'une présence importante de ses soldats dans les rues d'Al-Qaim dissuaderait les actions des insurgés et démontrerait aux civils irakiens qu'ils ne retraiteraient plus dans leurs grandes bases à l'extérieur des villes (Russell 2011, 66). Ensuite, grâce aux patrouilles conjointes américano-irakiennes, le 3^e bataillon est en mesure de développer des relations avec les habitants détenant des renseignements qui permettront aux commandants d'avoir une meilleure connaissance de leur zone d'opération (Russell 2011, 66). Il réussit aussi à s'allier à la tribu Albu Mahal, en conflit contre les combattants d'Al-Qaïda dans la région, qui fournit respectivement près de 700 et 400 membres à l'Armée et à la police irakienne (Malkasian 2008a, 299).

L'approche du 3^e bataillon pour la ville d'Al-Qaim se base sur un équilibre approprié entre les opérations armées et non-armées⁶. Ses opérations employant la force armée comprennent la formation des forces de sécurité irakiennes de même que des opérations agressives contre les insurgés (Russell 2011, 66). Il mène également des opérations impliquant des affaires civiles, des projets de reconstruction ainsi que l'aide

⁶ *Kinetic and non-kinetic operations* (Traduction de l'auteur).

au développement d'une gouvernance locale efficace (Russell 2011, 66). On note entre autres des projets pour l'électricité, l'eau potable, les écoles, les égouts et la collecte des ordures (Russell 2011, 67).

Le 3^e bataillon du 6^e régiment à Al-Qaim sera remplacé au printemps 2006 par le 1^{er} bataillon du 7^e régiment de marine du lieutenant-colonel Nick Marano, qui en est à son troisième déploiement en Irak. Il souhaite poursuivre les efforts du 3^e bataillon pour consolider les gains de ce dernier dans la phase de stabilisation.

Le 1^{er} bataillon du 7^e régiment de marine reprendra sensiblement les mêmes tactiques de l'unité qu'il remplace, mais il améliorera ses techniques de collecte de renseignement et de patrouille. Le renseignement fera l'objet d'efforts particulièrement soutenus basés sur la nouvelle technologie, des programmes informatiques et de bases de données pour mieux saisir la complexité de l'environnement dans lequel le bataillon opère (Russell 2011, 69).

En remplaçant le 3^e bataillon du 6^e régiment de marine, les soldats du 1^{er} bataillon procèdent au recensement et à l'enregistrement de tous les véhicules des villages qui se retrouvent sous leur contrôle (Russell 2011, 69). De cette façon, ils sont en mesure d'identifier les véhicules qui ne sont pas de la région et qui peuvent être considérés comme suspects. Après, les renseignements récoltés seront introduits dans la base de données de la police COPLINK, qui fournira ensuite aux commandants du bataillon un portrait plus complet pour ses opérations armées et non-armées (Russell 2011, 69-71).

Pour les patrouilles, un aspect intéressant du pré-déploiement du 1^{er} bataillon est qu'il fait appel aux expertises de certains services de polices américains. Ceux-ci aideront les hommes du bataillon du lieutenant-colonel Marano à développer les tactiques, les techniques et les procédures des policiers pour l'observation, le profilage et l'interrogation (Russell 2011, 71). Cet entraînement conduira les marines à penser comme des policiers et à développer les réflexes des policiers en patrouille plutôt qu'en soldats dans une guerre conventionnelle. À Al-Qaim, les soldats de Marano interagiront plus facilement avec la population locale qui se sentira plus en sécurité et qui sera plus apte à donner des renseignements aux unités en patrouille (Russell 2011, 74).

2.4 La 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie et de la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée à Ramadi, 2005-2006

Le dernier cas que nous présenterons, la campagne de contre-insurrection à Ramadi en 2006, est similaire à celui d'Al-Qaim. C'est-à-dire que nous sommes en présence d'une unité qui établit les bases de l'adaptation qui seront ensuite reprises et améliorées par l'unité qui lui succède. Ainsi, la 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie jettera les bases sur lesquelles la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée s'appuiera pour produire le deuxième succès de contre-insurrection des États-Unis en Irak

La 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie qui se déploie à Ramadi en juillet et en août 2005 est une unité entraînée pour le combat conventionnel comme toutes les unités engagées en Irak. Par contre, contrairement au 3^e RCB ou aux deux bataillons de marine à Al-Qaim, la 2^e brigade n'a pas d'expérience en contre-insurrection, n'a reçu aucune formation à ce sujet avant d'être déployée et n'a comme expérience que son entraînement aux États-Unis (Russell 2011, 98). Elle constituera un exemple parfait

d'unité qui passe simultanément de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection lors du même déploiement.

Bien rapidement, après des semaines à subir les attaques des insurgés à Ramadi, le colonel John Gronski, commandant de la 2^e brigade, réalise que la force armée représente seulement une partie de la puissance de combat de son unité nécessaire contre les insurgés (Russell 2011, 2011). La 2^e brigade amorce alors une transition du champ de bataille conventionnel à un *full-spectrum environment*⁷ (Russell 2011, 102). Des relations avec la population locale, inexistantes au début du déploiement, sont établies (Russell 2011, 103). Le colonel Gronski encourage ses hommes à considérer une approche ne s'appuyant pas sur la force armée dans leurs opérations et à adopter la philosophie « Don't do harm » (Russell 2011, 103). Cette dernière se traduit par une réduction des tirs de contre-batterie et des tirs d'interdiction de terrain qui affligent la population de Ramadi (Russell 2011, 104). En terminant, la 2^e brigade quitte ses bases à l'extérieur de la ville pour rejoindre des avant-postes autour et à l'intérieur de celle-ci (Russell 2011, 108).

La 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée, commandée par le colonel Sean MacFarland, remplacera la 2^e brigade du colonel Gronski à partir de juin 2006. La réussite de la brigade de MacFarland à Ramadi s'appuiera sur les progrès effectués par la 2^e brigade. Contrairement à celle-ci, les soldats de la 1^{ère} brigade possèdent de l'expérience en Irak par leur participation à des opérations contre les soulèvements chiites de 2003-2004. Certains de ses officiers ont connu les opérations de maintien de la paix dans les Balkans et la brigade est restée quatre mois à Tall Afar à partir de janvier

⁷ Cet environnement envisage toute une étendue d'opérations qui ne se limitent pas qu'à la force armée.

2006 à la suite de la campagne du 3^e RCB. De cette façon, les hommes de Macfarland connaissent les conditions auxquelles ils seront confrontés à Ramadi.

Comme McMaster, le colonel MacFarland souhaite reprendre la ville sans la détruire. Son plan consiste à disperser ses forces dans des avant-postes de combat dans les endroits où les insurgés sont les plus forts afin de reprendre Ramadi un quartier à la fois (Smith et MacFarland 2008, 43; Russell 2011, 113). Une fois le quartier sécurisé, les unités américaines procèdent à l'entraînement des forces de police locales (Smith et MacFarland 2008, 43). En répandant ainsi ses forces, le colonel MacFarland est en mesure d'isoler les insurgés en leur interdisant l'accès aux infrastructures clés de la ville et en sécurisant les lignes de communications majeures (Russell 2011, 113).

La construction d'avant-postes de combat a été vitale pour la campagne de la 1^{ère} brigade à Ramadi. Les méthodes du 1^{er} bataillon du 37^e régiment blindé du lieutenant-colonel V. J. Tedesco se sont avérées tellement efficaces qu'elles ont été envoyées au général Petraeus en 2007. Les procédures du 1^{er} bataillon pour la construction d'avant-postes seront répandues à toutes les unités américaines lors du *Surge* (Russell 2011, 119).

Après le nettoyage de la ville, MacFarland donne priorité à la recherche et à la protection de chefs locaux qui ont du pouvoir et de l'influence sur les habitants de la cité (Smith et MacFarland 2008, 43). Ces cheikhs sont nécessaires pour recruter suffisamment d'hommes pour les forces de police locales sans lesquelles il est impossible pour les troupes américaines de tenir la ville contre les groupes insurgés (Smith et MacFarland 2008, 43). En revanche, ils demandent aux forces américaines de

rester dans la ville pour les aider dans leur lutte contre Al-Qaïda et pour gagner leur coopération. Au lieu de les laisser seuls pour se défendre, MacFarland leur promet de rester jusqu'à ce que les combattants d'Al-Qaïda soient vaincus (Smith et MacFarland 2008, 44). Ainsi, les soldats de la 1^{ère} brigade quittent les bases qui se trouvent à l'extérieur de la ville pour gagner les avant-postes afin de démontrer aux cheikhs qu'ils sont là pour rester (Ricks 2009, 65-66).

2.5 La phase de reconstruction

Avant de passer à l'explication de l'adaptation de ces unités à la contre-insurrection, nous désirons nous attarder sur l'aspect le plus critique d'une opération de contre-insurrection, la phase de reconstruction. Les unités que nous avons présentées ont pour la plupart entrepris des projets de reconstruction pour offrir des services essentiels à la population irakienne comme l'approvisionnement en eau potable ou en électricité. Également, le recrutement et l'entraînement des forces de polices locales ont été nécessaires pour assurer la sécurité de la population. Finalement, les officiers chargés des affaires civiles de ces unités ont aidé les chefs locaux à développer une gouvernance locale responsable.

Malgré tous ces efforts, le colonel Sean MacFarland rappelle que la phase de reconstruction est la partie la plus compliquée d'une campagne de contre-insurrection (Smith et MacFarland 2008, 51). Même si elles sont souvent appelées à accomplir des tâches profitant à la population (United States, Dept. Of The Army 2007, 179), les forces américaines ne sont pas nécessairement les plus adéquates pour s'engager dans la construction d'une nouvelle société. Les organisations internationales comme l'ONU et les organisations non-gouvernementales ont l'expérience et les capacités appropriées

pour ce type de missions, mais sont incapables d'opérer en raison de l'insécurité causée par les violences. De plus, reconstruire une société est une opération très coûteuse qui nécessite des ressources importantes et une volonté de s'engager à long terme. Nous verrons dans le prochain chapitre que l'administration Bush n'a jamais été favorable au *nation-building* et que cette vision se répercutera sur le processus de reconstruction de l'Irak.

Enfin, le succès ou non de la phase de reconstruction d'une campagne de contre-insurrection ne dépend pas nécessairement de l'action des forces américaines ou de leurs capacités de contre-insurrection. C'est plutôt la légitimité et les actions du gouvernement, dans ce cas-ci, le gouvernement irakien, qui dicteront si les résultats seront concluants ou non. Selon le lieutenant-colonel Chris Gibson, pour être accepté par la population, le gouvernement doit être à l'écoute de ses citoyens, être compétent et être en mesure de répondre à leurs besoins essentiels (Gibson 2006, 54). De cette façon, ce sont les citoyens qui jugeront s'il est légitime ou non. Les soldats américains ne peuvent que l'aider à le devenir et n'ont que peu de contrôle sur ce dernier. Si le gouvernement irakien ne parvient pas à paraître légitime aux yeux de la majorité des Irakiens, la reconstruction sera un échec malgré tous les efforts déployés par les forces américaines.

2.6 Comment ces unités se sont adaptées à la contre-insurrection?

L'Armée américaine qui intervient en Irak à partir de 2003 est entraînée et équipée pour la guerre conventionnelle. Elle n'a pas non plus de doctrine de stabilisation et de contre-insurrection à jour. En effet, selon son étude sur les doctrines de l'Armée lors de l'invasion, Michael Wagner estime que la doctrine liée aux opérations de stabilisation est inadéquate pour répondre aux défis auxquels font face les forces

terrestres et qu'elle n'est d'aucune aide pour guider les soldats lors de décisions tactiques (Wagner 2008, 504). Alors, comment les unités que nous avons présentées sont parvenues à innover et à s'adapter à la contre-insurrection?

Il faut répondre que malgré ses penchants pour la guerre conventionnelle, l'Armée américaine a certaines qualités qui lui ont permis de développer des capacités de contre-insurrection. Tout d'abord, l'Armée a comme tradition de favoriser l'autonomie de décision à la base du commandement (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 36). De cette façon, les commandants sur le terrain sont en mesure d'opérer de la manière dont ils l'entendent. Aucun des commandants des unités ayant mené des campagnes réussies n'a rencontré d'opposition ou de microgestion provenant des échelons supérieurs (Russell 2011, 74). De plus, l'absence de doctrine de contre-insurrection leur a permis de trouver leur propre solution au problème que posaient les insurgés (Russell 2011, 206-207).

Par la suite, le processus d'innovation est mené par des officiers créatifs et innovateurs (Russell 2011, 59). Nous pouvons prendre comme exemple le général David Petraeus. Il est considéré comme un agent de changement pragmatique qui est toujours à la recherche de nouvelles et de meilleures façons de mener ses opérations et ses tâches quotidiennes (Robinson 2008, 65). Les officiers innovateurs sont aussi prêts à prendre des risques. Dans un article publié dans la revue *Military Review*, le colonel MacFarland explique son succès à Ramadi par sa prise de risque pour obtenir des résultats (Smith et MacFarland 2008, 52), notamment en s'alliant à d'anciens membres de l'insurrection qui avaient attaqué les forces américaines dans le passé. Également, il tire comme leçon de

ses opérations à Ramadi qu'il est vital de toujours trouver de nouvelles façons d'attaquer l'ennemi (Smith et MacFarland 2008, 52).

Les expériences passées lors de conflits irréguliers, d'opérations de maintien de la paix ou lors de missions précédentes en Irak ont façonné le processus d'innovation militaire. D'une part, plusieurs des officiers innovateurs ont servi dans les opérations de maintien de la paix dans les années 1990 en Somalie, en Bosnie et à Haïti, ce qui leur confère une expérience inestimable dans plusieurs aspects de la gouvernance et de la politique locale (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 39). D'autre part, certaines unités avec de l'expérience du terrain en Irak qui ont commis des erreurs lors de leurs tours précédents apprennent de leurs leçons et adoptent les solutions qu'elles jugent optimales lors de leur déploiement suivant (Burton et Nagl 2008, 310).

Il ne faudrait pas oublier la part des officiers subalternes et des soldats américains dans le processus d'innovation militaire en Irak. Ces derniers constatent que leur entraînement et leur doctrine ne correspondent pas à la réalité vécue en Irak (Kilcullen 2010, 19). Ils sont donc plus ouverts à questionner et à débattre de leurs méthodes tactiques et opérationnelles conventionnelles pour lutter contre les insurgés et à employer de nouvelles approches tandis que leurs supérieurs, pour la plupart, s'en remettent à la guerre conventionnelle (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 40).

En somme, les unités américaines ont prouvé qu'elles étaient capables d'innover et de s'adapter aux conditions de la contre-insurrection en dépit du syndrome de la contre-insurrection et de la culture militaire conventionnelle américaine. Ces adaptations tactiques sont des réponses à des manques au sein de l'organisation militaire qui se

révèlent au contact de l'ennemi (Russell 2011, 191-192). Par ailleurs, elles permettent le développement de nouvelles capacités de contre-insurrection qui n'existaient pas au début du déploiement de ces unités (Russell 2011, 191-192).

3. La formation d'une communauté d'experts et d'officiers spécialisés dans la contre-insurrection

Parallèlement au processus d'innovation des unités américaines sur le terrain, nous remarquons la formation d'une communauté d'experts et d'officiers spécialisés dans la contre-insurrection. Celle-ci a influencé l'apprentissage des unités et des soldats américains en Irak (Ucko 2008, 294). Cette communauté réunit une pléiade d'experts qui détiennent des doctorats sur le sujet, qui ont de l'expérience dans les guerres irrégulières ou qui croient que ces dernières seront plus fréquentes dans l'avenir et que les États-Unis devront apprendre à leur faire face (Ucko 2008, 294). Elle comprend entre autres le général David Petraeus, l'ancien membre des forces spéciales américaines Kalev I. Sepp, David Kilcullen, un anthropologue membre de l'Armée australienne et le lieutenant-colonel John A. Nagl, auteur du livre *Learning to Eat Soup with a Knife : Counterinsurgency lessons from Malaya and Vietnam*.

La communauté d'experts en contre-insurrection est ce que nous pouvons qualifier en relations internationales de communauté épistémique. Il s'agit d'un réseau de professionnels dont l'expertise et la connaissance sont reconnues dans un domaine particulier et qui détient l'autorité pour développer des politiques ou pour s'exprimer sur les enjeux qui lui touchent (Haas 1992, 3). Devant l'incertitude causée par une

problématique, les décideurs politiques vont faire appel à ces spécialistes pour obtenir des explications relatives à certains enjeux (Haas 1992, 12-13). Ainsi, en Irak, la communauté de contre-insurrection remplira ce rôle en aidant l'Armée et les marines à maîtriser les complexités de la guerre irrégulière.

3.1 La diffusion du savoir lié à la contre-insurrection

La communauté d'experts en contre-insurrection diffuse son savoir dans le but d'amorcer une révision de l'approche poursuivie par les États-Unis dans le conflit. En publiant des articles dans les revues militaires professionnelles telles que *Military Review*, *Parameters* et la *Marine Corps Gazette*, elle cherche d'abord à faire redécouvrir la contre-insurrection aux militaires américains.

Plusieurs de ces articles portent sur les principes de base et sur les impératifs de la contre-insurrection (Taillat 2008, 787). Kalev I. Sepp en présente dans son article « Best Practices in Counter-insurgency ». Il est d'avis que plusieurs pratiques de contre-insurrection qui ont connu du succès dans le passé peuvent être appliquées en Irak pour vaincre l'insurrection (Sepp 2005, 8). Eliot Cohen, Conrad Crane, Jan Horvath et John Nagl en rajoutent en avançant dans « Principles, Imperatives, and Paradoxes of Counterinsurgency » que les campagnes de contre-insurrection réussies sont toutes basées sur les mêmes principes (2006, 49).

D'autres articles présentent des recommandations ou des conseils qui se basent sur l'expérience du terrain en Afghanistan et en Irak. Ils s'adressent pour la plupart aux soldats et aux sous-officiers qui se préparent à être déployés. Dans son article intitulé « Learning Counterinsurgency : Observations from Soldiering in Iraq », le général

Petraeus leur offre une série de quatorze leçons tirées de ses observations en Irak (Petraeus 2006, 46). David Kilcullen fait de même avec son article « "Twenty-Eight Articles" : Fundamentals of Company-level Counterinsurgency » (2006). Bref, que ce soit en exposant des principes qui ont fait leurs preuves dans le passé ou en se basant sur des expériences récentes, les articles qui présentent une série de recommandations aux soldats américains permettent de leur offrir des réponses aux problèmes de la contre-insurrection (Kilcullen 2010, 21).

La diffusion du savoir de la contre-insurrection par la publication d'articles alimente aussi le débat sur l'approche américaine en Irak. L'une de ses critiques les plus virulentes vient du brigadier-général anglais Nigel Aylwin-Foster. En plus de leur tendance à utiliser la force armée dans presque n'importe quelle situation, il leur reproche de manquer de sensibilité culturelle (Aylwin-Foster 2005, 28). En revanche, certains membres de la communauté proposent d'autres possibilités à l'approche des États-Unis en Irak. Le major-général Peter Chiarelli et le major Patrick Michaelis, forts de leur expérience à Bagdad, affirment dans leur article « Winning the Peace, The Requirement for Full-Spectrum Operations » que le mode de pensée militaire classique des Américains n'est plus adéquat (2005, 4). Pour eux, les forces américaines ne peuvent plus se contenter de penser seulement en matière de force armée, elles doivent s'ouvrir au spectre complet des opérations, qui comprennent entre autres les affaires civiles (Chiarelli et Michaelis 2005, 15-16).

3.2 La rédaction et la publication du nouveau manuel de contre-insurrection FM 3-24

La rédaction et la publication du manuel de contre-insurrection de l'Armée et des marines FM 3-24 sont la plus importante réalisation de la communauté d'experts en

contre-insurrection. En effet, le processus de rédaction est sous la supervision de son membre le plus influent, le général David Petraeus, qui est responsable du *Combined Arms Center* (CAC) à Fort Leavenworth au Kansas. Il est appuyé dans cette démarche par deux autres membres de la communauté, l'historien Conrad Crane et John Nagl. Par son poste au CAC, Petraeus est en position pour influencer le futur de plusieurs officiers et soldats américains au niveau de leur éducation, de leur doctrine, de leur entraînement et de leur pensée à propos la contre-insurrection (Ucko 2009, 75).

Le *Field Manual 3-24* est l'un des événements les plus marquants des efforts d'adaptation à la contre-insurrection des États-Unis en Irak avant 2007. D'une part, il vient combler un vide dans la doctrine de l'Armée et des marines en étant le premier manuel dédié à la contre-insurrection depuis 1980 (United States, Dept. Of The Army 2007, xlv). D'autre part, il est conçu de manière à aider l'Armée et le Corps des marines à se préparer adéquatement aux prochaines campagnes de contre-insurrection et aux efforts des États-Unis en Afghanistan et en Irak (United States, Dept. Of The Army 2007, xvii). Contrairement aux articles publiés dans les revues militaires professionnelles, les manuels produits par l'Armée ont une plus grande portée parce qu'ils sont intégrés directement dans l'éducation et l'entraînement des soldats et des marines.

Le FM 3-24 offre d'abord une meilleure compréhension et une appréciation plus réaliste par les Américains de ce que comportent les opérations de contre-insurrection (Ucko 2009, 109). Il abandonne l'approche indirecte de l'ancien manuel de contre-insurrection des années 1980 basée sur le soutien de conseillers militaires américains aux forces de sécurité locales d'un État aux prises avec une insurrection. Il propose

plutôt une approche basée sur la protection et sur l'appui de la population locale (United States, Dept. Of The Army 2007, xxv). Pour ce faire, il s'inspire fortement du paradigme classique de la contre-insurrection développé à partir des expériences britanniques et américaines des années 1960 (Taillat 2008, 787). Les théoriciens classiques comme David Galula et leurs idées seront repris par les auteurs du manuel. Les expériences de contre-insurrection du passé et les succès récents des États-Unis en Irak seront aussi repris (Taillat 2008, 789).

Dans son contenu, le manuel présente dans le premier chapitre une série de paradoxes à propos de la nature complexe de la contre-insurrection. Parmi ceux-ci, nous retrouvons les suivants : « Sometimes the more you protect your force, the less secure you may be », « Sometimes the more force is used, the less effective it is », « The more successful the counterinsurgency is, the less force can be used and the more risk must be accepted » et « Some of the best weapons do not shoot » (United States, Dept. Of The Army 2007, 48-49). Ces exemples invitent les soldats à adopter un état d'esprit différent de la guerre conventionnelle (United States, Dept. Of The Army 2007, 47-48). De plus, ils les appellent à penser de façon indépendante plutôt que de chercher des réponses déjà prescrites (Ucko 2009, 111).

Le manuel présente également les principes clés de la contre-insurrection. Il insiste sur l'unité d'effort, qui doit être présente à tous les échelons de l'organisation en campagne de contre-insurrection (United States, Dept. Of The Army 2007, 39). Nous verrons à la prochaine section que l'une des difficultés rencontrées par les Américains à mettre en échec l'insurrection découle du fait qu'il n'y a pas de centralisation des opérations américaines. Par la suite, le manuel reprend le *Clear-Hold-Build* du 3^e RCB à

Tall Afar pour en faire le modèle tout indiqué pour mener des opérations de contre-insurrection. Dans un autre ordre d'idées, le FM 3-24 rappelle que les forces américaines doivent mettre l'accent sur la collecte de renseignements (United States, Dept. Of The Army 2007, 79). Ces derniers sont vitaux pour comprendre l'environnement opérationnel dans lequel les soldats sont appelés à se retrouver (United States, Dept. Of The Army 2007, 79). Finalement, le nouveau manuel de contre-insurrection appelle les forces américaines à se préparer à accomplir une série de tâches autres que le combat (Ucko 2009, 110). Dans une zone de guerre, l'Armée américaine est probablement la seule organisation qui dispose des capacités nécessaires pour répondre aux besoins fondamentaux de la population civile (United States, Dept. Of The Army 2007, 68).

4. L'uniformisation du processus d'innovation militaire de la contre-insurrection lors du *Surge*

L'adaptation à la contre-insurrection par l'Armée américaine et les marines est un processus qui a été mené par l'initiative de certains officiers innovateurs. Le problème est que ces réussites ne sont que des succès locaux qui ont peu de répercussions sur l'effort des États-Unis en Irak. Le processus d'adaptation à la contre-insurrection sera complété à la fois par la publication du *Field Manual 3-24* en décembre 2006 et par la nouvelle stratégie de contre-insurrection annoncée pour 2007 par l'administration Bush. Ceux-ci entraînent l'uniformisation de l'effort de guerre américain pour la première fois depuis l'invasion de l'Irak en 2003.

4.1 Les opérations de contre-insurrection des forces américaines pendant le Surge

En 2007, tous les membres de l'Armée américaine et des marines poursuivent la même stratégie de la même manière (Ricks 2009, 201). Les soldats américains mettent tous en application la nouvelle doctrine de contre-insurrection ainsi que les capacités développées lors des campagnes de contre-insurrection américaine précédentes.

Lors du *Surge*, les forces américaines ont toutes comme priorité de protéger la population irakienne. Le colonel James Rainey, commandant d'un bataillon de la 1^{ère} division de cavalerie en 2004-2005 rapporte dans le livre *The Gamble* du journaliste Thomas Ricks que : « The biggest difference is, we have doctrine now. Everyone's doing it now, protecting the population. » (Ricks 2009, 201). Pour y parvenir, les unités du *Surge* déployées dans Bagdad quittent les grandes bases américaines isolées à l'extérieur des villes pour rejoindre des avant-postes de combat (Ucko 2009, 126). De 35 à 100 hommes s'installent dans des bâtiments vides de Bagdad (Ricks 2009, 165).

À partir de leurs avant-postes, les soldats américains se retrouvent 24 heures sur 24 et sept jours sur sept dans les rues de Bagdad (Sills 2009, 100). Ils sont encouragés par leurs commandants à sortir de leurs véhicules et à marcher dans les rues parmi les gens (Ricks 2009, 166). Avec le temps, ils sont en mesure de se familiariser avec l'endroit où ils patrouillent régulièrement et de savoir ce qui est à sa place et ce qui ne l'est pas (Ricks 2009, 176). Ils développent ainsi la mentalité de policiers en patrouille, à la manière du 1^{er} bataillon du 7^e régiment de marine à Al-Qaim.

En plus de patrouiller, les soldats américains ont comme objectif de contrôler la population irakienne. Ils utilisent des recensements, des barrières de ciment et des

couvre-feux pour contrôler le mouvement des gens des secteurs pour lesquels ils sont responsables (Crider 2009, 84). Certaines unités vont même jusqu'à aller dans toutes les maisons du secteur pour rencontrer les familles qui y résident (Crider 2009, 84). De cette façon, les troupes américaines sont capables de nouer des liens avec les Irakiens et de leur offrir un sentiment de sécurité (Ucko 2009, 126). En plus, le contrôle de la population irakienne élimine ou réduit les contacts de celle-ci avec les insurgés (Crider 2009, 84; Ucko 2009, 126).

Par ailleurs, l'état d'esprit des soldats américains par rapport à l'emploi de la force armée change. Ils comprennent l'impact négatif des dommages collatéraux sur l'effort de contre-insurrection américain en Irak et font maintenant preuve de plus de discrimination et de retenue dans leurs opérations (Kuehl 2009, 76). Ils adoptent pour la plupart la maxime suivante : « protect the innocent, punish the deserving » (Ricks 2009, 168).

Le 15 juin 2007, les États-Unis lancent une série d'opérations majeures pour nettoyer Bagdad et ses environs de la présence des insurgés. Les soldats exécuteront le *Clear-Hold-Build* à la manière du 3^e RCB. Ils nettoient d'abord les zones insurgées simultanément pour éviter que les insurgés puissent se déplacer vers des zones sûres (Kilcullen 2009, 144). Une fois les zones nettoyées, des forces de sécurité locales viables de la police et de l'Armée irakienne s'établissent pour les tenir (Kilcullen 2009, 144). Par exemple, à Al-Rashid, le 1^{er} escadron léger du 4^e régiment de cavalerie recrute des hommes âgés de 18 à 30 ans pour assurer la sécurité de la population ainsi que des infrastructures de leurs quartiers (Sills 2009, 104-105). Cette expérience concluante sera reprise partout à Bagdad et dans les autres villes irakiennes. Les hommes recrutés seront

baptisés les Fils de l'Irak (*Sons of Iraq*) et serviront de forces de police irrégulières. Enfin, une variété de projets est entreprise pour améliorer la qualité de vie des habitants des différents quartiers de Bagdad (Sills 2009, 103).

4.2 La validation du nouveau manuel de contre-insurrection

La hausse de troupes à Bagdad en 2007 parviendra à stabiliser la situation en Irak et à améliorer la sécurité dans le pays. Une partie de ce succès sera attribuée à la doctrine de contre-insurrection du FM 3-24. En effet, plusieurs officiers écrivent des articles dans la revue *Military Review* pour partager leur expérience du *Surge*. Parmi ceux-ci, nous retrouvons le lieutenant-colonel Dale Kuehl du 1^{er} bataillon du 5^e de cavalerie déployé à Ameriyah, le major Thomas Sills et le lieutenant-colonel James Crider du 1^{er} escadron de reconnaissance léger du 4^e régiment de cavalerie à Al-Rashid dans le sud de Bagdad. Ils affirment tous les trois que leur succès se base sur le nouveau manuel de contre-insurrection de l'Armée. Pour le lieutenant-colonel Kuehl, les auteurs du manuel ont raison lorsqu'ils avancent que le soutien de la population est vital pour la réussite d'une opération de contre-insurrection (Kuehl 2009, 72). Le major Sills ajoute que l'application des principes contenus dans le manuel pour protéger la population explique le succès de son unité dans sa lutte contre Al-Qaïda dans ce secteur (Sills 2009, 98).

La publication du FM 3-24 fait en sorte que les pratiques de contre-insurrection du processus d'innovation militaire amorcé par le 3^e RCB se répandent à toutes les unités américaines engagées en Irak à partir de 2007. Le succès de ces dernières pendant le *Surge* valide le contenu du manuel de contre-insurrection de même que les opérations de contre-insurrection américaines entreprises quelques années auparavant et complète

le processus d'innovation militaire par la base. À la fin du *Surge*, l'Armée américaine et les marines ont complété leur transition de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection.

5. Conclusion

Nous avons comme objectif dans ce chapitre d'analyser la contre-insurrection américaine en Irak comme un processus d'innovation provenant de la base de l'organisation militaire américaine. Nous avons émis comme hypothèse que les troupes américaines innoveraient et s'adaptent à la contre-insurrection en explorant de nouvelles tactiques et techniques développées au contact de l'ennemi devant la perspective d'une défaite militaire. À la suite de l'échec de leurs opérations conventionnelles contre les insurgés durant la période allant de 2003 à 2005, presque toutes les unités américaines que nous avons présentées s'ouvrent à la perspective de les abandonner pour adopter des pratiques de contre-insurrection. Le 3^e RCB en 2005 sera la première unité à les explorer. Ainsi, comme l'avait prédit Eliot A. Cohen, le changement chez les forces américaines s'est produit en réaction aux problèmes tactiques que posaient les forces insurgées en Irak (Cohen 2004, 401).

L'exploration et l'adoption de la contre-insurrection auront été possibles parce que l'organisation militaire américaine favorise l'apprentissage. Dans un premier temps, elle ne menace pas de punir les officiers qui explorent des solutions non-orthodoxes comme la contre-insurrection. C'est l'une des conditions nécessaires identifiées par Cohen pour faciliter une innovation par la base (Cohen 2004, 401). Ensuite, la

décentralisation du commandement américain en Irak, une autre condition essentielle à l'innovation par la base selon Theo Farrell (2010, 572-573), a permis aux officiers américains d'opérer de la manière dont ils l'entendaient pour répondre aux problèmes de l'insurrection irakienne. Enfin, l'Armée et les marines sont ouverts aux conseils de la communauté d'experts en contre-insurrection et acceptent d'employer leurs idées sur le terrain.

Notre dernière hypothèse prévoyait, à l'instar de James Russell, que les capacités de contre-insurrection développées en Irak par les forces américaines se répandraient à travers toute l'organisation militaire américaine. Ainsi, les campagnes réussies du 3^e RCB, des marines à Al-Qaim, de la 2^e brigade de la 28^e division d'infanterie et de la 1^{ère} brigade de la 1^{ère} division blindée deviennent des modèles que l'on souhaite reproduire à travers tout l'Irak. Elles seront employées par toutes les unités américaines engagées lors du *Surge* en 2007. De plus, nous estimons que les nouvelles capacités de contre-insurrection des troupes américaines en Irak seraient institutionnalisées dans une nouvelle doctrine. Elles seront reprises par les auteurs du *Field Manual 3-24* pour produire la nouvelle doctrine de contre-insurrection de l'Armée et du Corps des marines.

CHAPITRE 4 : L'INNOVATION MILITAIRE PAR LE SOMMET : LE CHANGEMENT STRATÉGIQUE AMÉRICAIN DE 2006

Dans le chapitre précédent, nous avons abordé le passage de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection par l'Armée américaine et les marines comme un processus d'innovation militaire en provenance de la base de l'organisation militaire américaine. Dans ce chapitre, nous analyserons la transition vers la contre-insurrection comme un processus en provenance du sommet des forces armées américaines. À la manière de Stephen Rosen, nous croyons que l'adaptation à la contre-insurrection par les États-Unis en Irak est le résultat d'un changement dans les objectifs stratégiques américains au cours de la guerre d'Irak et d'une réorganisation des opérations militaires américaines en fonction de ceux-ci.

Pour le démontrer, nous observerons l'évolution de la stratégie américaine de l'invasion en 2003 jusqu'au *Surge* en 2007. Nous débiterons par les promesses stratégiques offertes par la transformation et nous verrons comment celles-ci produiront le contraire de l'effet escompté. Ensuite, nous présenterons les réponses américaines durant les premières années de l'insurrection irakienne. Par la suite, nous déterminerons les obstacles au changement stratégique durant les trois années de statu quo de l'approche américaine en Irak. Nous nous pencherons aussi sur l'année 2006, qui s'avèrera cruciale pour le changement stratégique de l'administration Bush. Finalement, nous présenterons plus en détail le *Surge*, la nouvelle stratégie de contre-insurrection américaine en 2007.

1. Les fausses promesses de la transformation

En 2006, en Irak, les violences sectaires semblent être hors de contrôle et le processus de démocratisation de la société irakienne stagne. Les États-Unis se retrouvent alors dans une situation critique. Pour comprendre comment les Américains y sont parvenus, il faut remonter à 2001. Il s'agit de l'année où l'administration Bush entre au pouvoir en promouvant la transformation comme vision de la guerre future. Celle-ci est prônée en grande partie par le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld.

1.1 La transformation

Rumsfeld arrive au Pentagone avec l'idée de transformer les forces américaines selon les possibilités offertes par les technologies de la RMA. Pour lui, l'environnement stratégique a changé et les forces américaines doivent le faire également. Pour défendre les États-Unis, elles devront être aptes à être rapidement déployées partout dans le monde, être parfaitement intégrées et elles devront frapper rapidement, et ce, avec des effets dévastateurs (Rumsfeld 2002, 27). La transformation se fonde sur plusieurs concepts. Le premier est celui de la *Network-Centric Warfare* (NCW). Il permet aux forces armées dispersées géographiquement d'agir comme un système bien intégré qui permet de faire feu avec précision sans avoir à manœuvrer pour se rapprocher de la cible (Osinga 2010, 25). Les *Effects-Based Operations* (EBO) constituent un autre concept de la transformation. Ils visent à produire une variété d'effets politiques et militaires qui ne visent pas uniquement la destruction physique de l'ennemi (Osinga 2010, 27). Il peut s'agir d'effets psychologiques ou systémiques. Par la suite, le *Shock and Awe* concerne l'emploi de la supériorité de renseignements procurée par les technologies de l'information pour neutraliser les capacités de commandement, de logistique et

d'organisation de la société ennemie (Kagan 2003, 8). Il conduit l'ennemi à accepter les buts stratégiques américains en créant chez lui un sentiment d'impuissance qui le pousserait à la reddition (Tomes 2005, 37-38). Enfin, les *Rapid Decisive Operations* complètent l'éventail de concepts liés à la transformation. Elles promettent une guerre de manœuvre rapide fondée sur la précision et qui est concentrée sur la logistique et sur la protection des forces contre une multitude de menaces (Ahrari 2010, 234).

Avec tous ces concepts, la transformation devient la nouvelle théorie de la victoire de l'administration Bush. Elle tire avantage des technologies de la RMA pour réduire ou faire disparaître l'incertitude entourant le brouillard de la guerre. Elle offre ainsi la possibilité d'avoir un portrait clair de la situation sur le champ de bataille : on peut frapper l'ennemi partout où il se trouve parce qu'on est capable de le repérer (Loo 2009, 192). Il en résulte alors une augmentation de la létalité des forces américaines (Loo 2009, 192). De cette manière, en permettant aux forces américaines d'être plus rapides, plus agiles, plus létales et moins lourdes, la transformation laisse croire que la guerre pourra être menée rapidement et qu'elle sera peu coûteuse en hommes et en matériel.

C'est avec cet état d'esprit que l'administration Bush envahit l'Irak en 2003. L'opération *Iraqi Freedom* est alors considérée comme un succès qui valide la théorie de Rumsfeld. Cependant, la transformation a seulement permis aux États-Unis de remporter une bataille, pas la guerre. Il s'agit en vérité d'un succès tactique et non d'un succès stratégique.

1.2 L'American Way of War

La croyance de l'administration Bush en une victoire rapide par la transformation en avril 2003 la rend victime de la vision (ou l'absence de) stratégique de l'*American Way of War*. Souvent au cours de leur histoire, les Américains ont cru que la destruction des forces ennemies et de ses habiletés de commandement et de contrôle était la clé pour remporter la victoire dans une guerre au détriment des objectifs politiques (Kagan 2003, 4; Lessard 2005, 37). La prise de la capitale de l'ennemi forcerait ce dernier à entamer les négociations d'après-guerre (Echevarria 2004,1).

Il existe dans le mode de guerre américain une confusion entre le fait de gagner une bataille et le fait de gagner la guerre (Echevarria 2004, 2). On croit que remporter une bataille accomplirait les buts politiques recherchés (Echevarria 2004, 2). La pensée stratégique américaine sépare ainsi le politique du militaire sans considérer la guerre comme étant un instrument au service du premier (Record 2005, 24). De cette manière, les opérations militaires ont tendance à être perçues comme une fin en soi plutôt qu'un moyen d'y parvenir (Echevarria 2004, 13).

Avant l'invasion de 2003, les Américains croyaient que la transformation et les technologies de la RMA élimineraient la nécessité de lier les actions tactiques et opérationnelles sur le terrain avec la stratégie militaire et politique (Schnaubelt 2007, 104). Cependant, l'écrasante victoire militaire sur le champ de bataille de Bagdad ne s'est pas traduite par une victoire de la guerre (Loo 2009, 207). Contrairement à ce que l'on pensait, la technologie n'a pas réussi à produire de victoire stratégique en Irak (Schnaubelt 2007, 104).

Les fausses promesses de victoire rapide et peu coûteuse font en sorte que les dimensions politique et stratégique de la guerre ne sont pas abordées par l'administration Bush. Elle est convaincue que la prise de Bagdad signifierait la fin du conflit en Irak. C'est pour cette raison qu'elle se préoccupe peu du type de conflit dans lequel elle s'engage.

1.3 Le changement de régime

En envahissant l'Irak, l'objectif des États-Unis est de renverser le régime de Saddam Hussein et de le remplacer par un système démocratique libéral (Corum 2008, 182). Si elle sait qu'elle veut établir une démocratie irakienne, l'administration Bush n'a par contre jamais vraiment envisagé les façons et les moyens d'y parvenir (Corum 2008, 182). Cette absence de plans ou de directives sur le futur de l'Irak témoigne de l'ignorance de ce que comporte le changement de régime.

En effet, changer de régime signifie qu'il faut remplacer ce dernier par un autre qui s'avère viable (Kagan 2003, 10; Record 2005, 25). Et qui dit changement de régime dit guerre offensive, donc guerre d'occupation. Cette dernière nécessite l'imposition d'un nouveau régime de gouvernance pour la population de l'État occupé (Melton 2009, 19-20). Les forces armées de l'envahisseur seront appelées à remplir les fonctions d'une armée d'occupation qui comportent notamment l'établissement d'un gouvernement militaire, de la loi martiale et de l'ordre (Melton 2009, 26). Quand la situation d'après-guerre sera stabilisée, il sera alors possible de commencer à construire le nouveau régime.

Changer de régime représente donc une opération de *nation-building*. Le problème est que le président Bush et le secrétaire à la défense Rumsfeld sont contre l'emploi des troupes américaines à cet effet (Kagan 2003, 5). De plus, la transformation préconise un faible nombre de troupes déployées au sol tandis que les opérations de *nation-building* ont un besoin important de troupes terrestres (Metz et Millen 2005, 42). Également, les forces américaines n'ont ni l'entraînement, ni la doctrine ni la structure de force pour occuper un pays en raison de l'orientation conventionnelle de la transformation (Melton 2009, 9).

1.4 L'après-guerre

L'administration républicaine sous-estime beaucoup les difficultés d'un changement de régime si bien qu'elle ne prépare pas réellement de plans pour l'après-guerre. Un enthousiasme démesuré habite le secrétaire à la défense Rumsfeld et ses assistants quant à la préparation de l'invasion (Dennison 2006-2007, 6). Seules les prévisions les plus optimistes sont retenues. On croit que l'empreinte légère de la transformation et que la rapidité des opérations diminuerait le sentiment d'occupation des Irakiens. L'administration Bush pense que ses soldats seront reçus avec des fleurs (Dennison 2006-2007, 18) et qu'ils seront accueillis en libérateurs (Bensahel 2006, 456). Elle croit que le gouvernement irakien continuerait de fonctionner même après le remplacement des ministres et des conseillers du parti Baath (Bensahel 2006, 457) et que la reconstruction du pays serait facile en raison des importantes réserves pétrolières irakiennes.

Toutes ces prévisions se révéleront fausses. La reconstruction de l'Irak s'avère beaucoup plus compliquée en raison de la méfiance des Irakiens et de l'absence de

gouvernement irakien. En plus, la destruction des infrastructures irakiennes prévue par le *Shock and Awe* de la transformation nuit à la reconstruction parce qu'elles sont vitales et nécessaires pour cette dernière (Housenick 2008, 93). Ainsi, comme le secrétaire d'État Colin Powell l'avait prévu, les États-Unis se retrouvent en « possession » de l'Irak à la fin des combats en avril 2003 (Rose 2010, 264).

Les promesses d'une guerre de courte durée de la transformation sont donc illusoires. La prise de Bagdad ne met pas fin à la guerre et la société irakienne ne se démocratise pas comme les États-Unis l'envisageaient. Ces derniers devront se charger de construire une nouvelle société irakienne, même s'ils prévoyaient quitter le pays rapidement. Le chaos de l'après-guerre offrira l'opportunité aux combattants irakiens de fomenter une insurrection.

2. Les réponses américaines à l'insurrection irakienne, 2003-2006

À partir de l'été 2003, les États-Unis sont confrontés aux attaques d'insurgés irakiens en plus d'avoir à rebâtir un nouvel État. En se préparant à envahir l'Irak, les Américains n'ont jamais réellement pensé que les Irakiens pouvaient choisir de continuer le combat par la guérilla (Hendrickson et Tucker 2005, 18). C'est la raison pour laquelle ils se préparent à quitter le pays pour l'automne 2003.

2.1 Les premières réponses américaines

Au commencement de l'insurrection, les États-Unis n'ont pas réellement de réponses aux attaques des insurgés si ce n'est que d'en nier l'évidence. D'une part, malgré les violences, Donald Rumsfeld maintient que la guerre est terminée. Cette

attitude se transmet à toute la chaîne de commandement (Ricks 2007, 168). D'autre part, il blâme les anciens du régime et des criminels pour les troubles de l'après-guerre (Metz 2008, 155). L'attitude de Rumsfeld laisse entendre que la menace d'une insurrection n'est pas dangereuse et qu'elle pourra être facilement éliminée.

Du côté du haut commandement américain, nous notons l'absence de plan stratégique concret pour mettre fin aux violences. Les officiers américains préfèrent se rabattre sur les solutions tactiques du mode de guerre américain (Metz 2008, 155). Ainsi, pour 2003-2004, les États-Unis chassent les terroristes et les anciens du régime Baath par des opérations agressives (Metz 2008, 155; Finlan 2005, 11). À la manière du *Shock and Awe*, les Américains croient que l'élimination des chefs de l'insurrection provoquerait la fin de la résistance des combattants insurgés (Finlan 2005, 11).

On assiste alors à l'application des principes stratégiques jominiens⁸ sur lesquelles s'appuie l'*American Way of War*. Selon ces derniers, pour vaincre l'ennemi, il faut l'annihiler (Nagl 2002, 18). Il s'agit donc d'une stratégie conventionnelle d'attrition de l'adversaire (Nagl 2002, 198). Pour mesurer les progrès de la lutte contre l'insurrection, la mesure d'efficacité stratégique utilisée sera le nombre de morts chez les combattants insurgés (Woodward 2006, 320).

Malgré les opérations agressives contre l'insurrection, les États-Unis sont dans l'impossibilité de freiner les attaques des groupes insurgés. Le commandant des forces américaines en Irak, le général Ricardo Sanchez, est dépassé par les événements. Il ne dévie pas de ses opérations conventionnelles et ne produit pas de plans de contre-

⁸ Antoine-Henri de Jomini est l'un des théoriciens classiques de la guerre, au même titre que son contemporain Carl Von Clausewitz. Son livre *Précis de l'art de la guerre* a fortement influencé la pensée stratégique américaine.

insurrection (Ricks 2007, 173; West 2006, 4; Malkasian 2008a, 289). Ce manque de résolution témoigne de la faiblesse des actions américaines aux yeux des insurgés, comme en fait foi le cessez-le-feu de la première bataille de Falloujah. Les leaders de l'insurrection croient alors en l'imminence d'un succès militaire contre les forces américaines et que celles-ci se retireraient rapidement pour laisser un gouvernement irakien trop faible pour se défendre lui-même (Malkasian 2006, 377-378). C'est en partie pourquoi les attaques des insurgés gagnent en intensité à partir de 2004.

2.2 L'approche indirecte du général Casey

L'année 2004 est considérée par plusieurs analystes comme étant une année perdue pour la lutte contre l'insurrection irakienne (Taillat 2008, 780). L'arrivée aux commandes du général George Casey en août en remplacement du général Sanchez modifiera quelque peu l'approche américaine pour l'Irak. Convaincu que la présence américaine est un irritant pour les Irakiens, il favorise une stratégie de contre-insurrection préconisant une approche indirecte. Cette dernière comporte l'entraînement des forces de sécurité irakiennes avec l'aide de conseillers militaires américains et un retrait des forces américaines des villes irakiennes (Malkasian 2008b, 80). Par contre, elle ne préconise pas de protéger la population irakienne. Dans la transition de la sécurité aux Irakiens, la mesure d'efficacité stratégique sera le nombre de soldats et de policiers irakiens entraînés (Robinson 2008, 12). Par contre, les forces américaines continuent de favoriser les opérations offensives contre les groupes insurgés le temps de se retirer de l'Irak.

L'approche indirecte prônée par le général Casey sera un échec. Carter Malkasian, dans une étude sur les opérations américaines dans la province d'Anbar en

2005, affirme que les violences n'ont pas baissé à la suite du retrait des forces américaines dans cette région. Les substituts des troupes américaines que sont les forces de sécurité irakiennes et la technologie ne permettent pas de vaincre les insurgés (Malkasian 2008b, 90). Ceux-ci profitent de l'absence des soldats américains pour contrôler la population de la province d'Anbar, pour s'organiser librement et pour intimider les forces de sécurité locales (Malkasian 2008b, 90).

L'administration Bush publiera pour la première fois en novembre 2005 sa stratégie pour l'Irak dans le document intitulé *National Strategy for Victory in Iraq*. Elle comprend d'abord le *Clear-Hold-Build* inspiré de l'expérience du 3^e RCB. Les forces américaines nettoieront les zones contrôlées par les insurgés, les tiendront pour ensuite construire des institutions irakiennes durables (Woodward 2006, 418). Ensuite, elle reprend l'approche indirecte de transfert de la responsabilité de la sécurité aux Irakiens du général Casey. Le président Bush expose sa stratégie par la formule suivante : « as the Iraqi forces stand up, we will stand down » (Robinson 2008, 19).

Plusieurs problèmes affectent cette stratégie de l'administration Bush. Premièrement, le *Clear-Hold-Build* représente plus une façon de mener une opération de contre-insurrection qu'une stratégie de contre-insurrection. En plus, les États-Unis manquent de ressources pour mener suffisamment d'opérations de nettoyage (Robinson 2008, 19). Ensuite, les soldats ou les policiers irakiens ne sont pas capables de tenir les zones nettoyées comme le démontrent les échecs des opérations *Together Forward* durant l'été 2006 (Malkasian 2008a, 302). Enfin, cette stratégie ne répond pas aux causes politiques du conflit (Robinson 2008, 19).

3. Les obstacles aux changements stratégiques dans l'administration Bush

De 2003 à 2006, les États-Unis ont poursuivi une approche en Irak qui a donné très peu de résultats. En effet, durant cette période, la violence n'a jamais cessé d'augmenter. Les Américains ont d'abord essayé d'éliminer l'insurrection en capturant ou en tuant ses chefs et ses combattants pour ensuite transférer la responsabilité de la sécurité aux forces irakiennes. L'administration n'a jamais réellement dévié de la voie qu'elle s'était tracée en dépit d'un manque de résultats probants. Qu'est-ce qui explique les obstacles aux changements stratégiques au sein de l'administration Bush?

3.1 Le syndrome de la pensée de groupe

Dans un premier temps, nous croyons que le président et son administration sont affectés par le syndrome de la pensée de groupe (*groupthink*) pour la période allant de 2003 à 2006. Il s'agit d'un syndrome qui provoque la détérioration de la pensée critique d'un groupe, qui conduit vers l'unanimité ou le consensus et qui élimine la possibilité d'étudier les alternatives possibles pour une décision politique (Cashman 1993, 112).

Le syndrome de la pensée de groupe est plus susceptible de survenir dans de petits groupes (Cashman 1993, 113). L'administration Bush est à risque puisque ses décisions stratégiques sont le fruit d'un petit cercle de conseillers (Corum 2008, 199). De plus, la majorité de ses membres sont des néoconservateurs. L'homogénéité idéologique qui règne au sein de l'administration fait en sorte que l'atmosphère est moins propice pour aborder le changement à propos de certaines de ses décisions politiques.

Au cours de la guerre en Irak, on observe chez le président et son administration une caractéristique du syndrome de la pensée de groupe, l'optimisme exagéré. En effet, l'administration Bush est persuadée qu'elle ne peut avoir tort et que ses décisions sont toujours justes. D'abord, le président est un homme extrêmement positif et convaincu. Dans une entrevue accordée au journaliste Bob Woodward, il confie à ce dernier qu'il ne peut pas douter parce que le faire se répercuterait à travers toute son administration (Woodward 2006, 325-326). De plus, selon sa conseillère et sa secrétaire d'État Condoleezza Rice, il demande que ses subordonnés soient eux-mêmes optimistes et ne tolère pas les gens qui doutent (Woodward 2008, 107). En terminant, le président est profondément convaincu de la justesse de sa cause. S'il croit qu'elle l'est, il est persuadé qu'elle sera un succès (Woodward 2008, 407). Dans l'esprit du président, la démocratie en Irak triomphera uniquement parce qu'il s'agit d'une cause juste.

D'un côté, l'ambiance optimiste qui règne au sein de la Maison Blanche fait en sorte que les bonnes nouvelles sont souvent exagérées (Woodward 2006, 226). Par exemple, le journaliste Thomas Ricks du Washington Post fait état d'une conférence de presse réunissant le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld, le général Ricardo Sanchez et Paul Bremer à l'automne 2003 à Bagdad à propos de la couverture de l'Irak post-Saddam Hussein. En dépit de la montée de la violence et de la présence de plus en plus importante de combattants islamistes étrangers à cette époque, les trois hommes assurent que la situation est sur la bonne voie et que les progrès de la démocratisation en seulement quatre mois sont phénoménaux (Ricks 2007, 242-243).

D'un autre côté, l'optimisme du président entraîne les gens porteurs de mauvaises nouvelles à lui cacher la vérité et à embellir la situation. C'est le cas du

général Jay Garner, ancien dirigeant de l'OHRA, qui revient aux États-Unis après un court séjour à Bagdad en 2003. Il se plaint devant son supérieur, Rumsfeld, des erreurs commises par Paul Bremer et la CPA en Irak, mais est incapable de le faire devant le président en raison de l'attitude joviale et bon enfant de ce dernier (Woodward 2006, 221-226). Au lieu de lui dire la vérité, Garner préfère lui dresser un portrait rose de la situation en Irak.

Par la suite, l'optimisme de l'administration Bush le conduit à refuser les questions controversées dirigées contre ses décisions et à supprimer la dissidence. Un premier exemple est celui de Tom Warrick, un agent du département d'État qui est l'auteur d'une étude sur le futur de l'Irak durant les préparatifs de l'invasion. Ses travaux traitent des problèmes relatifs à l'occupation de l'Irak (Hendrickson et Tucker 2005, 8; Woodward 2006, 126-129). On lui refuse d'aller travailler pour Jay Garner et l'OHRA parce que ses propos ne soutiennent pas la vision optimiste de l'administration pour l'Irak (Woodward 2006, 129). Également, lors d'une rencontre en novembre 2003 avec un membre de la CIA leur annonçant qu'une insurrection gagnait en intensité en Irak, Bush et Rumsfeld remettent en question ses paroles et s'entêtent à nier la réalité (Woodward 2006, 266-267).

En somme, le syndrome de la pensée de groupe affecte sérieusement la prise de décision de l'administration Bush. Selon le journaliste Bob Woodward, le débat au sein de l'administration n'est pas ouvert et les alternatives ne sont pas étudiées parce que la certitude est demandée (Woodward 2008, 431). En plus, Thomas Ricks estime que les membres de l'administration refusent d'admettre leurs erreurs ou de les corriger (Ricks 2007, 408). De cette manière, souvent au cours de la guerre, l'administration poursuit

une décision sans dévier de la voie tracée parce que le faire validerait les critiques (Rose 2010, 271). Dans ces conditions, il est impossible d'envisager des décisions qui marqueraient un changement dans l'approche poursuivie depuis le début de la guerre parce que le contexte ne s'y prête pas.

3.2 Le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld

L'autre obstacle majeur au changement stratégique dans l'administration Bush est le secrétaire à la défense Donald Rumsfeld (Ricks 2009, 58). Ses relations acrimonieuses avec les militaires et sa fixation sur la transformation éliminent toute possibilité de changement de la stratégie américaine pour l'Irak.

Dans un premier temps, Rumsfeld pense que le Pentagone et l'Armée américaine sont des dinosaures incapables de voir au-delà de leurs visions traditionnelles et qu'ils n'ont pas la volonté de changer (Lewis 2007, 416). C'est pour cette raison qu'il politise le haut commandement militaire. Il écarte ou pousse à la retraite tous les officiers qui ne pensent pas en fonction de la transformation pour les remplacer par ceux qui épousent ses idées (Corum 2008, 195). Plusieurs officiers sont offusqués par la manière dont il se prend pour les plier à sa volonté et ils tolèrent mal le manque de discussion et de dissension à propos de la transformation (Rose 2010, 267; Corum 2008, 196). Dans un discours très acerbe, le brigadier-général à la retraite Mitchell Zais lui reproche de favoriser la Marine et l'Armée de l'air au détriment de l'Armée et des marines, qui sont confrontés aux combats les plus durs sur le terrain (Zais 2007, 107). De cette façon, en s'entourant d'hommes qui lui sont favorables, Rumsfeld éloigne ou ignore des officiers qui comprennent la réalité dans laquelle les États-Unis se trouvent en Irak.

Ensuite, en raison de sa fixation dogmatique sur la transformation, Rumsfeld écarte tout ce qui ne se rattache pas à cette dernière. Tout d'abord, pour Rumsfeld, tout ce qui n'est pas dans sa lignée n'a pas à être financé (Metz 2008, 88). Ainsi, il considère les efforts de *nation-building* comme des freins à la transformation (Kitfield 2009). Également, avant l'invasion, Rumsfeld rebute toutes les critiques à propos du faible nombre de troupes américaines engagées sous prétexte que la guerre serait courte et que l'invasion n'aurait pas besoin d'un grand nombre de soldats (Corum 2008, 197). Au cours de l'été 2003, après les fins des combats, il cherche à réduire le nombre de soldats américains d'Irak en dépit des problèmes de violence croissants dans tout le pays (Woodward 2006, 248). Tout au long de l'insurrection, il s'obstine à refuser une augmentation des forces américaines pour lutter contre les groupes insurgés. David Satterfield, un agent du département d'État, soutient que le général Casey a été pressé par Rumsfeld de réduire le nombre de troupes américaines en Irak parce que la présence de 150 000 soldats trois années après la fin des combats représentait un affront à sa vision des forces américaines (Woodward 2008, 63). Comme la contre-insurrection est à l'opposé de ce que représente la transformation, il est facile de comprendre pourquoi Rumsfeld refuse de s'engager dans un effort de longue haleine qui nécessite l'emploi de beaucoup de soldats.

En somme, pour pouvoir amorcer une révision de la stratégie américaine en Irak, l'administration Bush devra éliminer les deux obstacles qui se dressent devant elle. Elle devra donc s'ouvrir les yeux devant la réalité de la situation irakienne et admettre qu'elle ne donne pas les résultats escomptés. Quant à Rumsfeld, sa présence au Pentagone

empêche littéralement toute possibilité de changement stratégique. Son remplacement sera primordial pour y parvenir.

4. 2006 : le changement de cap stratégique de l'administration Bush

2006 sera l'année déterminante pour le processus d'innovation militaire en temps de guerre des États-Unis en Irak. C'est au cours de cette année que l'administration Bush prend conscience que les objectifs stratégiques qu'elle poursuit depuis les débuts de l'occupation ne donnent aucun résultat tangible. En son sein, on craint de se diriger vers une défaite militaire et politique majeure. Dans une entrevue accordée à Bob Woodward, le président Bush admet qu'au mois de juin 2006, il réalise que la guerre n'est pas en train d'être gagnée (Woodward 2008, 12). Il se rend compte aussi que son héritage politique est indissociable du résultat de la guerre en Irak (Metz 2008, 180). À partir de ce moment, le président semble s'ouvrir à un changement de stratégie.

La mise en branle d'une réorganisation de la stratégie américaine en Irak devant la perspective d'une défaite militaire représente une explication courante de la théorie réaliste en relations internationales. Le modèle d'innovation militaire des relations civils-militaires de Barry Posen s'appuie en partie sur cette dernière. La crainte de perdre la guerre ou le déséquilibre de la puissance qui en découle suffisent pour briser l'inertie qui freine le changement. Dans le cas de l'Irak, l'idée de perdre l'une des manches les plus importantes de la guerre contre le terrorisme permet de diminuer l'optimisme exagéré de l'administration Bush.

4.1 L'échec des mesures d'efficacité stratégique de l'approche indirecte

En 2006, l'administration Bush et le commandement militaire américain admettent que la stratégie pour l'Irak ne fonctionne tout simplement pas (Ricks 2009, 57). En effet, les mesures d'efficacité stratégiques qui lui sont associées sont inadéquates. Premièrement, l'utilisation du *body count* et de l'attrition de l'ordre de bataille⁹ de l'ennemi comme indicateur de progrès est inappropriée dans une guerre irrégulière (Clancy et Crosset 2007, 90). En effet, dans une contre-insurrection, il est difficile de déterminer les pertes ennemies parce que les insurgés ne portent pas d'uniforme et ne s'identifient peut-être pas comme combattant (Schroden 2009, 719). De plus, les groupes insurgés n'ont pas d'ordre de bataille au même titre que les armées conventionnelles. Il est donc presque impossible de juger de l'effet d'attrition des opérations dirigées contre leurs forces (Schroden 2009, 719). Dans un autre ordre d'idées, le *body count*, bien que privilégié par le président Bush, est une mesure honnie par les officiers supérieurs américains parce qu'elle leur rappelle l'échec du Viêt Nam (Woodward 2008, 96).

Ensuite, la deuxième mesure d'efficacité stratégique, le nombre de policiers et de soldats des forces de sécurité irakiennes formés, s'avère être aussi inadéquate que la première. Au début de l'année 2006, l'armée irakienne compte dix divisions. Cette bonne mesure quantitative cache le fait que les troupes irakiennes souffrent d'un mauvais entraînement, d'équipements déficients et d'un manque de conseillers (Malkasian 2008a, 300-301). Encore une fois, Donald Rumsfeld est à blâmer pour cette situation parce que, malgré son désir de voir les soldats irakiens prendre la relève des

⁹ L'ordre de bataille représente la taille de l'armée, sa composition et ses capacités (Clancy et Crosset 2007, 90).

soldats américains pour quitter rapidement l'Irak, il démontre peu d'intérêt pour leur entraînement (Corum 2008, 215). Également, le caractère majoritairement chiite de l'armée irakienne est problématique parce qu'elle est considérée comme une menace par la population sunnite et qu'elle est accusée de représenter un gouvernement chiite à Bagdad (Malkasian 2008a, 301). En plus, on lui reproche de refuser de s'en prendre aux milices chiites responsables d'un grand nombre d'actes violents à Bagdad et dans la province de Diyala (Malkasian 2008a, 301). En somme, malgré un bon nombre de soldats, les divisions de l'armée irakienne sont de piètre qualité et sont incapables de prendre le relais des forces américaines pour la responsabilité de la sécurité.

4.2 Les initiatives de changement stratégique américaines

Le changement décisif de la stratégie surviendra après les élections américaines de mi-mandat en novembre où les démocrates, pour la plupart farouchement contre la guerre en Irak ou contre sa conduite par l'administration républicaine, s'emparent du Congrès. À partir de ce moment, plusieurs initiatives sont organisées pour débattre de la stratégie américaine en Irak. Plusieurs groupes y participent autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'administration Bush. Nous retrouvons notamment le *National Security Council*, l'*Iraq Study Group* de James Baker et de Lee Hamilton, le Conseil des Colonels de même que le général à la retraite Jack Keane et l'*American Enterprise Institute* (AEI).

Les propositions débattues par ces différents groupes peuvent se retrouver dans les quatre options proposées par le Conseil des Colonels, un groupe de seize colonels avec l'expérience de l'Irak réunis par le chef d'état-major interarmes Peter Pace pour débattre de l'approche américaine en Irak (Robinson 2008, 26). La première option

envisagée est celle du *Go Big* (Robinson 2008, 27). Elle comporte un influx massif de troupes américaines en Irak, mais cette option est impossible parce que l'Armée manque de soldats disponibles (Robinson 2008, 27). La deuxième option est un retrait des États-Unis d'Irak. C'est l'option que privilégie l'*Iraq Study Group* et le département d'État (Rose 2010, 271; Woodward 2008, 262). La troisième option vise à retirer la majorité des forces américaines d'Irak, mais en laissant quelques conseillers pour la supervision des forces de sécurité irakiennes (Robinson 2008, 27). La dernière est une combinaison de la première et de la troisième option. Elle comprend une hausse de troupes à court terme pour contrôler les violences sectaires pour ensuite procéder à un retrait progressif des forces américaines (Robinson 2008, 27).

Le chef d'état-major Pace rétrécit les choix qu'il présentera au président à deux options : retirer les soldats américains d'Irak pour se concentrer sur l'entraînement des forces irakiennes ou sécuriser la population irakienne par une hausse importante de troupes parce que les forces de sécurité irakiennes sont incapables de s'attaquer au problème des violences sectaires (Metz 2008, 181). Ces dernières troublent le président Bush. En décembre, il confie à ses conseillers lors d'une rencontre qu'il ne peut pas laisser les troupes américaines opérer sans y réagir (Robinson 2008, 28). De plus, il considère absurde de quitter l'Irak sans la victoire (Woodward 2008, 264). Son choix s'arrêtera sur le *Surge* comme nouvelle stratégie en Irak que nous aborderons dans la section suivante.

4.3 L'initiative du général Keane et de l'AEI

Selon Thomas Ricks, le choix du président Bush a été grandement influencé par le général Jack Keane, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 2. Inquiet de la

conduite de la guerre et persuadé qu'elle est un échec, le général à la retraite se sert de sa position comme membre du *Defense Policy Board* pour essayer de changer l'état d'esprit au sein de l'administration Bush.

En décembre 2006, quelques mois après être allé rencontrer le secrétaire à la défense Rumsfeld, Keane est invité à l'AEI par plusieurs analystes et militaires critiques de la conduite de la guerre pour participer à un exercice visant à trouver des alternatives à l'approche américaine en Irak (Ricks 2009, 95). L'AEI propose d'utiliser l'expérience du 3^e RCB et de l'appliquer au reste du pays (Ricks 2009, 96). Ses analystes sont en mesure d'estimer correctement le nombre de brigades nécessaires de l'Armée et des marines à envoyer pour sécuriser l'Irak (Ricks 2009, 97; Woodward 2008, 277). Le général Keane est tellement impressionné par l'analyse de l'AEI qu'il l'emploiera dans sa rencontre du 11 décembre 2006 avec le président.

Cette rencontre est déterminante pour le choix du *Surge* par le président Bush. Son conseiller à la sécurité nationale, Stephen Hadley, organise cette réunion avec cinq experts de l'extérieur de l'administration dans l'objectif qu'ils puissent partager leur point de vue sur la stratégie avec le président Bush et le vice-président Dick Cheney (Woodward 2008, 279). Les cinq experts réunis sont le général Jack Keane, les généraux à la retraite Barry McCaffrey et Wayne Downing de même que les experts universitaires Eliot Cohen et Stephen Biddle.

Durant la rencontre, Keane avise d'entrée de jeu le président qu'il est clair que les forces américaines n'ont jamais eu la mission de défaire l'insurrection (Robinson 2008, 32). Également, il souligne l'importance de la sécurité en Irak et qu'une

dégradation de cette dernière entraînerait la formation d'une guerre civile (Woodward 2008, 280). Il ajoute que pour vaincre les insurgés, il faut que les forces américaines sécurisent la population irakienne dans le cadre d'une stratégie de contre-insurrection. Il insiste aussi sur le fait qu'il ne s'agit pas simplement d'envoyer plus de troupes en Irak, il faut aussi savoir comment les utiliser (Woodward 2008, 280). Il croit aussi que l'Armée et les marines sont en mesure de fournir les troupes nécessaires pour un *Surge*. Selon un agent de la Maison Blanche présent durant la rencontre, la présentation du général Keane a profondément influencé le président et son administration en leur donnant une vision pour la suite des événements (Robinson 2008, 35). Il croit que sans la crédibilité et les explications du général Keane, il n'y aurait pas eu de *Surge* (Robinson 2008, 35).

4.4 Le remplacement de Rumsfeld par Robert Gates au poste de secrétaire à la défense

En plus de choisir le *Surge*, le président Bush procède à une autre décision majeure, le remplacement de Donald Rumsfeld par Robert Gates au poste de secrétaire à la défense. Rumsfeld devient le bouc émissaire de la conduite de la guerre en Irak et de la défaite républicaine aux élections de mi-mandat. Son remplacement signifie aussi la disparition de la plus grande résistance quant à un changement stratégique en Irak et à l'abandon de la transformation pour la contre-insurrection.

La nomination de Robert Gates à la tête du Pentagone est un vent de fraîcheur pour les militaires américains. Il est l'opposé de son prédécesseur : il est pragmatique plutôt qu'entêté, il est ouvert au débat au lieu de le refuser et il ne craint pas d'exercer son autorité (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 43). De plus, Gates encourage la critique au lieu de la rebuter (Rotmann, Tohn et Wharton 2009, 43). Peu de temps après avoir été

nommé, il s'active à chercher des généraux versés dans la contre-insurrection pour leur donner de l'influence (Woodward 2008, 285).

En somme, après trois années de guerre infructueuses, l'administration Bush entreprend un processus de révision stratégique qui la conduit à adopter le *Surge*. Le choix d'une stratégie de contre-insurrection et le remplacement de Rumsfeld par Gates annoncent la fin de la guerre courte que les États-Unis poursuivaient depuis 2003. En 2007, le général Petraeus lancera la première campagne de contre-insurrection majeure pour reprendre l'Irak des mains des insurgés.

5. La nouvelle stratégie de contre-insurrection américaine : le *Surge*

Nous avons mentionnée dans la section précédente que le processus de révision stratégique de l'administration Bush abandonne la stratégie d'une guerre de courte durée pour le *Surge*. Le modèle d'innovation en temps de guerre de Stephen Rosen prévoit qu'une innovation militaire se produira lorsque de nouveaux objectifs stratégiques seront poursuivis par une organisation militaire. Ils entraîneront ensuite une réorganisation des opérations militaires. Pour l'Irak, le *Surge* signifie l'abandon d'une stratégie de guerre conventionnelle pour une stratégie de contre-insurrection.

5.1 Les objectifs politiques du Surge

Le *Surge* entraîne de nouveaux objectifs politiques et militaires. Du côté politique, les États-Unis diminuent leurs attentes par rapport à la démocratisation de la société irakienne. En dépit des discours, l'administration Bush est consciente qu'une

réplique de la démocratie américaine est impossible pour le moment et elle se satisfait de poursuivre le but d'un État irakien stable et en paix (Ricks 2009, 155).

Le nouvel objectif stratégique vise à donner du répit aux politiciens irakiens pour leur permettre de répondre aux causes du conflit que sont les violences sectaires (Metz 2008, 185). Pour y arriver, le plan de campagne américain proposé par le *Joint Strategic Assessment Team*¹⁰ assemblé par le général Petraeus prévoit la mise en place d'un processus de réconciliation à la base entre les différents groupes qui composent la société irakienne (Kilcullen 2009, 133). Il s'agit aussi de mettre ces derniers en position pour négocier un accord de partage du pouvoir politique pour l'année 2008 (Kilcullen 2009, 133).

Également, le plan politique pour le *Surge* cherche à créer les conditions qui font en sorte que les forces armées américaines puissent se retirer de l'Irak (Hastings Dunn et Futter 2010, 200). Le gouvernement irakien devra donc être capable de fonctionner par lui-même et de s'occuper de ses propres responsabilités (Dunn et Futter 2010, 200). En 2007, le gouvernement est incapable d'assumer plusieurs responsabilités, notamment celle de la sécurité. Les troupes américaines s'en occuperont le temps que les forces de sécurité irakiennes soient réellement prêtes à prendre le relais. Enfin, les États-Unis feront pression sur Nourri Al-Maliki pour que celui-ci élimine les éléments sectaires de son gouvernement afin qu'il soit représentatif de tous les Irakiens et non plus seulement des chiites (Robinson 2008, 115).

¹⁰ Le *Joint Strategic Assessment Team* est un groupe chargé de développer un plan de campagne civil-militaire durant le *Surge*. Il comprend des experts militaires, diplomatiques, de contre-insurrection, de développement et de renseignement (Kilcullen 2009, 133).

5.2 Les objectifs militaires du Surge

Du côté militaire, la stratégie conventionnelle est remplacée par une stratégie centrée sur la population irakienne (Kilcullen 2009, 128). On applique alors ce que plusieurs analystes stratégiques comme Andrew Krepinevich pressent les États-Unis de faire depuis longtemps : abandonner l'élimination des insurgés pour se concentrer à offrir sécurité et opportunités à la population irakienne (Krepinevich 2005, 88-89).

Lors du *Surge*, les soldats américains prennent la responsabilité de la sécurité de la population irakienne au lieu de se concentrer sur l'entraînement des forces de sécurité irakiennes (Malkasian 2008a, 304). Ces dernières n'ont pas été en mesure d'accomplir les tâches qui leur avaient été assignées lors des opérations des années précédentes. Réalisant qu'elles ne sont pas encore autonomes, le président Bush, dans son discours sur le *Surge* le 10 janvier 2007, annonce que les forces américaines les aideront à sécuriser les villes irakiennes et à regagner la confiance de la population (Kilcullen 2009, 128).

La poursuite d'une stratégie de contre-insurrection centrée sur la population implique que les troupes américaines se retrouvent en compétition avec les groupes insurgés pour gagner le soutien de la population irakienne (Kilcullen 2009, 129). Il est vital pour défaire les insurgés de la soustraire aux contacts répétés avec ces derniers (Robinson 2008, 123). Ils seront alors plus faciles à éliminer parce qu'ils seront coupés de leurs sources d'approvisionnements (Nagl 2002, 28). En fournissant protection et services aux civils irakiens, les forces américaines gagneront leurs appuis et modifieront l'environnement permissif dans lequel les insurgés opèrent (Robinson 2008, 123). Ainsi,

les États-Unis pourront détourner l'allégeance des Irakiens envers les insurgés vers celle du gouvernement de Nourri Al-Maliki (Robinson 2008, 123).

La stratégie de contre-insurrection prévoit aussi une ouverture aux groupes qui désirent se réconcilier avec le gouvernement irakien (Kilcullen 2009, 133). Même si plusieurs insurgés qui rejoignent le camp américain ont du sang sur les mains, les Américains jugent qu'il est plus facile de gagner leur appui que d'essayer de les éliminer jusqu'au dernier. Le général Petraeus l'indique en affirmant que « you can't kill your way out of an insurgency » (Robinson 2008, 97).

5.3 Le plan de sécurité de Bagdad

Avec ce changement stratégique, les États-Unis modifient leurs opérations militaires en fonction de la contre-insurrection¹¹. Le *Surge* devient ainsi la première campagne de contre-insurrection américaine unifiée depuis les débuts de la guerre en Irak en 2003. C'est le lieutenant-général Raymond Odierno, commandant du *Multi-National Corps-Iraq*, qui conçoit la manière dont seront employées les forces américaines déployées en renfort en 2007. Son plan pour reprendre la ville de Bagdad consiste en une stratégie sur deux fronts. Il utilise la moitié des brigades du *Surge* pour éliminer les forces d'Al-Qaïda dans les zones agricoles des faubourgs entourant la ville (West 2009, 4). Ces dernières sont des sanctuaires pour les combattants terroristes et des repaires pour la fabrication d'engins explosifs improvisés (Robinson 2008, 104). En occupant les alentours de Bagdad, Odierno a la possibilité de sécuriser les approches de la ville par le sud, le nord et l'est et ainsi prévenir les attaques et les renforts des insurgés (Robinson 2008, 104).

¹¹ La réorganisation des opérations militaires au niveau tactique des unités américaines en fonction de la contre-insurrection lors du *Surge* est abordée dans la dernière section du chapitre 3.

L'autre moitié des brigades du *Surge* sera déployée à l'intérieur de Bagdad où l'on assiste à une hausse importante du nombre de soldats américains et de soldats irakiens (Ucko 2009, 114). La ville est divisée en dix districts de sécurité où un bataillon américain est jumelé à une brigade irakienne pour y mener des opérations conjointes (Robinson 2008, 122). Ces soldats supplémentaires sont nécessaires pour fournir aux habitants de Bagdad un sentiment réel et immédiat de sécurité (Kilcullen 2009, 130).

Une fois installées dans les quartiers de Bagdad, les forces mixtes américano-irakiennes lancent des opérations simultanées de *clear-hold-build* pour les nettoyer de combattants insurgés. Contrairement aux années précédentes, les forces américaines reçoivent la permission de pénétrer dans les quartiers tenus par les milices chiites et d'y opérer (Ucko 2009, 115). Enfin, une fois les zones nettoyées, les unités américaines, sous l'ordre du général Petraeus, recrutent des forces de sécurité locales irrégulières parmi les populations des quartiers libérés (West 2009, 4).

5.4 Les nouvelles mesures d'efficacité stratégique du Surge

La nouvelle stratégie de contre-insurrection et les opérations militaires entreprises en fonction de cette dernière durant le *Surge* entraînent l'élaboration de nouvelles mesures d'efficacité stratégique pour remplacer le *body count* et le nombre de soldats et de policiers irakiens entraînés. Les indicateurs de progrès employés durant le *Surge* abandonnent le nombre de pertes chez les soldats américains et irakiens pour se concentrer sur les pertes des civils irakiens (Ricks 2009, 156). Comme la priorité des forces américaines en 2007 est de protéger la population irakienne, cet indicateur est facilement en mesure de décrire si les opérations entreprises atteignent les objectifs poursuivis (Schroden 2009, 719).

Le nombre d'attaques initiées par les insurgés est une autre mesure qui est utilisée par les Américains pendant le *Surge*. Il faut noter qu'elle était déjà à l'emploi durant les autres phases de la guerre en Irak. Par contre, durant cette période, les Américains poursuivaient des opérations conventionnelles et non de contre-insurrection. Le niveau de violence déterminé par le nombre d'attaques à travers le temps est une mesure couramment utilisée dans les guerres irrégulières, à condition que les opérations soient ajustées en fonction de ces dernières. À partir de 2007, les attaques contre les forces américaines seront considérées comme une mesure de succès puisqu'elles ne sont pas dirigées contre la population irakienne (Ricks 2009, 172).

Ces deux mesures d'efficacité stratégique s'avèreront adéquates pour lutter contre les groupes insurgés irakiens. Les opérations de contre-insurrection des forces américaines entreprises lors du *Surge* parviennent à faire diminuer la violence dans Bagdad et dans la majorité du pays, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 2. La baisse du nombre d'attaques insurgées et du nombre de morts chez les civils à partir de l'été 2007 témoigne de la validité des deux mesures d'efficacité stratégique employées durant la campagne de contre-insurrection de 2007.

6. Conclusion

L'objectif de ce chapitre était d'analyser la contre-insurrection en Irak par les forces américaines comme un processus d'innovation militaire en temps de guerre par le sommet. Nous avons basé notre hypothèse sur le modèle théorique d'innovation en temps de guerre de Stephen Rosen. Ainsi, le processus d'innovation militaire de la contre-insurrection par les forces armées américaines s'achève avec le *Surge*. Les États-

Unis délaissent une stratégie conventionnelle soutenue par des mesures d'efficacité inadéquates pour une stratégie de contre-insurrection plus indiquée. Cette dernière entraîne la mise en place de mesures d'efficacité stratégique valides et d'une réorganisation des opérations des unités américaines en fonction de la contre-insurrection. Le processus d'innovation militaire provenant du sommet de l'organisation militaire américaine vient ainsi compléter le processus d'innovation militaire par la base abordé dans le chapitre 3.

CONCLUSION

Notre mémoire avait comme objectif de répondre à la question suivante : comment les armées innovent en temps de guerre? Nous y avons répondu en étudiant le cas du passage de la guerre conventionnelle à la guerre de contre-insurrection des forces américaines de l'Armée et du Corps des marines en Irak pour la période allant de 2003 à 2007. Dans le premier chapitre, nous avons convenu que l'adaptation des États-Unis à la contre-insurrection pouvait être étudiée comme un processus simultané d'innovation provenant à la fois de la base et du sommet de l'organisation militaire américaine.

Nous avons d'abord analysé la transition de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection comme un processus d'innovation par la base en étudiant plusieurs cas d'unités américaines innovatrices. Nous avons démontré que ces dernières ont développé de nouvelles capacités de contre-insurrection parce que leurs capacités de base pour la guerre conventionnelle étaient inadéquates et ne suffisaient pas à vaincre les groupes insurgés. Elles les ont donc progressivement abandonnées pour des capacités de contre-insurrection, mieux adaptées aux conditions de la guerre en Irak. Les unités innovatrices de l'Armée et des marines ont pu expérimenter et innover parce qu'elles sont des organisations qui favorisent l'apprentissage. Enfin, leur succès aura permis d'institutionnaliser cette innovation dans une nouvelle doctrine de contre-insurrection.

Nous avons ensuite considéré la contre-insurrection américaine comme un processus d'innovation par le sommet en nous basant sur le modèle théorique d'innovation en temps de guerre de Stephen Rosen. En observant l'évolution de la stratégie de l'administration du président Bush entre 2003 et 2006, nous avons conclu que la contre-insurrection est une innovation qui est le fruit d'un changement stratégique

dans la lutte contre l'insurrection irakienne. À partir du moment où le président décida que les forces armées américaines poursuivraient une stratégie de contre-insurrection basée sur la protection de la population, l'Armée et les marines ont réorganisé leurs opérations en fonction de cette dernière. Ils ont également mis en place de nouvelles mesures d'efficacité stratégique appropriées pour la contre-insurrection.

À la lumière de nos résultats, il est difficile de considérer un de ces processus comme étant plus important que l'autre. À notre avis, les deux processus par la base et par le sommet sont complémentaires et expliquent chacun une partie du processus d'innovation militaire de la contre-insurrection. Cependant, il faut reconnaître que le processus provenant de la base de l'organisation militaire américaine s'est amorcé bien avant celui en provenance du sommet. En effet, ce sont les soldats des unités innovatrices qui se rendent compte que leur entraînement pour la guerre conventionnelle ne fonctionne pas pour vaincre les insurgés. Ainsi, bien avant que le haut commandement américain et la Maison-Blanche prennent des mesures radicales contre l'insurrection, les unités innovantes sont les premières à réagir aux problèmes auxquels elles sont confrontées.

Par contre, avant la réorganisation de la stratégie américaine en Irak, les capacités de contre-insurrection sont seulement présentes au sein des unités innovatrices. Plusieurs unités américaines opèrent encore de façon conventionnelle à cette époque. C'est le *Surge* de même que le manuel de contre-insurrection qui uniformiseront l'effort de guerre américain en Irak. Sans le premier et malgré la nouvelle doctrine de contre-insurrection, il est fort possible que les capacités de contre-insurrection ne se soient jamais répandues à tous les niveaux de l'organisation militaire américaine. Les forces

américaines auraient quitté l'Irak comme elles l'avaient fait au Viêt Nam trente ans auparavant en renforçant leur syndrome de la contre-insurrection. Au contraire, le *Surge* a permis de valoriser les succès des unités innovantes en les prenant comme exemple de ce qui pouvait être accompli par les forces américaines en Irak. En somme, la contre-insurrection est une innovation qui s'est développée à la base pour remonter au sommet pour ensuite descendre de ce dernier jusqu'à la base.

1. Quelques éclaircissements de la part des autres modèles théoriques

Certains des modèles théoriques d'innovation militaire énumérés dans le premier chapitre peuvent éclairer le processus d'innovation de la contre-insurrection. L'étude de Kimberly Marten Zisk sur le changement doctrinal peut être retenue. Selon elle, le changement se produit quand des experts civils s'ajoutent à une communauté politique de défense parce qu'ils ont généralement des points de vue différents des militaires et qui sont généralement favorables à l'innovation. Nous pouvons l'adapter au processus de révisions stratégique de l'administration Bush. En effet, en 2006, le conseiller en sécurité nationale du président, Stephen Hadley, a invité des experts externes comme Eliot A. Cohen, Stephen Biddle et l'AEI à rencontrer le président pour échanger sur la stratégie américaine en Irak (Woodward 2008, 9). En s'ouvrant aux opinions externes, nous supposons que l'administration Bush a réussi à diminuer le syndrome de la pensée de groupe au sein de ses membres.

Le modèle intraservice de Stephen Rosen est également utile pour comprendre comment la contre-insurrection a été institutionnalisée au sein de l'Armée américaine.

En 2008, le général Petraeus est promu au CENTCOM. Fort de sa notoriété en tant que commandant des forces américaines en Irak lors du *Surge*, il est chargé de superviser un comité de promotion et en profite pour nommer H.R McMaster et Sean MacFarland, deux des officiers les plus innovateurs en matière de contre-insurrection, au poste de brigadier-général (Ricks 2009, 275-276). Ces deux nominations annoncent un changement générationnel au sein du leadership de l'Armée américaine où la génération post-Guerre froide entraînée pour la guerre conventionnelle est progressivement remplacée par la génération de la guerre contre le terrorisme, qui est plus versée dans la guerre irrégulière.

Par contre, les luttes idéologiques sont encore vives au sein de l'Armée. Nous assistons maintenant à un débat qui fait rage entre la théorie de la contre-insurrection et la théorie de la guerre conventionnelle. La charge contre la contre-insurrection est menée en grande partie par le colonel Gian Gentile. Pour ce dernier, l'Armée américaine doit s'organiser pour la guerre, ce qui équivaut selon lui à combattre lors d'engagements à haute intensité (Gentile 2009a, 457). Elle n'a pas à être optimisée pour la contre-insurrection ni à atteindre d'équilibre entre les deux spectres de la guerre conventionnelle et de la guerre irrégulière (Gentile 2009a, 457). Le colonel Gentile soutient aussi que l'Armée a développé un dogmatisme par rapport à la contre-insurrection, si bien qu'elle ne pense maintenant qu'en fonction de cette dernière et qu'elle ne s'ouvre plus aux alternatives (Gentile 2009b, 7-8). Michael J. Mazaar, quant à lui, avance que l'Armée doit se concentrer avant tout sur ce qu'elle fait de mieux, c'est-à-dire combattre lors d'une guerre conventionnelle (Mazaar 2008, 46).

La communauté de la contre-insurrection réplique à la communauté de la guerre conventionnelle en affirmant que l'Armée américaine doit être apte à répondre à toutes les situations qu'elle pourrait rencontrer, y compris les guerres d'insurrection (Nagl et Burton 2009, 92). Elle doit s'entraîner à gagner les conflits qu'elle est susceptible de rencontrer maintenant et dans le futur, et ceux-ci, pour la plupart, sont ou seront des insurrections (Horowitz et Shalmon 2009, 31). Si elle se concentre sur ce qu'elle fait de mieux, on oublie que l'ennemi peut choisir une myriade d'approches asymétriques comme l'insurrection pour contourner la supériorité militaire des États-Unis (Nagl et Burton 2009, 472).

Par ailleurs, le modèle interservice ne s'applique pas à la contre-insurrection. En effet, la contre-insurrection est une mission destinée uniquement aux soldats des forces terrestres. De plus, elle est très éloignée des missions traditionnelles de l'Armée de l'air et de la Marine. De son côté, le modèle culturel nous semble peu approprié pour l'étude de la contre-insurrection parce qu'il s'agit d'un cas qui ne correspond pas aux trois processus de changement culturel identifiés par Farrell et Terriff.

2. Nos conclusions à propos de l'innovation militaire en temps de guerre

À partir de notre étude sur la contre-insurrection américaine en Irak, nous pouvons tirer certaines conclusions à propos de l'innovation militaire. Dans un premier temps, nous confirmons ce qu'avancent Barry Posen, Stephen Rosen et Theo Farrell, c'est-à-dire qu'en temps de guerre, autant à la base qu'au sommet, le changement est provoqué par l'absence de réussites sur le terrain ou par la peur de perdre la guerre. En

d'autres termes, si nos capacités de base ne fonctionnent pas sur le terrain ou que notre stratégie nous conduit vers la défaite, il faut les modifier ou les changer pour répondre au problème posé par l'ennemi et gagner la guerre.

La deuxième conclusion que nous pouvons tirer à propos de la contre-insurrection en Irak est qu'une organisation militaire peut innover en apprenant de ses erreurs si elle favorise l'apprentissage. Les États-Unis ont commis plusieurs erreurs dans leur lutte contre l'insurrection irakienne, mais les officiers innovateurs ont osé essayer de nouvelles pratiques et ont reçu l'appui de leurs supérieurs pour les expérimenter. De cette manière, ils ont été en mesure de comparer entre leurs capacités de base et leurs nouvelles capacités de contre-insurrection et de choisir celles qui offraient la meilleure possibilité de vaincre les insurgés.

Une autre de nos conclusions se base sur nos observations du cas d'innovation américain en Irak ainsi que les autres qui ont été recensés dans le premier chapitre. Ainsi, dans la majorité des cas, nous remarquons que nous pouvons associer les modèles d'innovation en temps de paix au processus d'innovation par le sommet et associer les modèles d'innovation en temps de guerre au processus d'innovation par la base. En temps de paix, les officiers supérieurs et les politiciens sont les seuls à pouvoir faire changer les choses au sein d'une organisation militaire en instaurant leurs nouvelles théories de la guerre. C'est pour cette raison que nous estimons que nous retrouvons peu de cas d'innovation provenant de la base en temps de paix.

En temps de guerre, la théorie développée par le sommet d'une organisation militaire sera véritablement testée au contact de l'ennemi. De cette manière, les soldats

sur le terrain sauront si elle est valide ou si elle doit être abandonnée au profit d'une théorie plus adéquate. Dans la situation d'urgence qu'est le combat, ils sont plus aptes à réagir devant des performances non-optimales que le sommet de la hiérarchie militaire. C'est pourquoi nous croyons que les innovations en temps de guerre proviennent majoritairement de la base d'une organisation militaire.

Cette tentative d'association des modèles en temps de paix au processus par le sommet et des modèles en temps de guerre au processus par la base ne se veut pas exclusive. Dans cette étude, nous avons démontré qu'elle était à la fois un cas d'innovation militaire en temps de guerre par la base et par le sommet. Néanmoins, les cas d'innovation en temps de paix semblent majoritairement provenir du sommet tandis que ceux en temps de guerre trouvent leur origine à la base. Cette observation pourrait fournir des pistes de recherche intéressantes pour de futures études sur l'innovation par la base.

Il faut aussi souligner l'importance des officiers innovateurs au sein des unités engagées sur le terrain. Ceux-ci sont souvent ignorés dans les études sur l'innovation militaire au profit des officiers supérieurs, des politiciens ou des officiers *mavericks* comme le soutient Barry Posen (1984). Cependant, nous estimons qu'ils ont une influence plus directe que ces derniers sur le processus d'innovation militaire. Nous retrouvons chez eux des qualités qui favorisent le changement comme la créativité, le pragmatisme et l'audace. Nous croyons qu'il est possible de retrouver des officiers innovateurs comme les colonels McMaster et MacFarland dans d'autres cas d'innovation militaire par la base.

Le cas de l'Irak nous démontre également que l'influence sur le processus d'innovation militaire peut se trouver en dehors des cercles militaires et politiques. En effet, les théoriciens universitaires de la communauté épistémique de la contre-insurrection et des cercles de réflexion militaire (*think-tanks*) comme l'AEI ont tous contribué au processus d'innovation en temps de guerre en fournissant conseils et informations aux forces armées américaines dans le cadre de la guerre d'Irak. Ainsi, nous avançons que l'innovation peut être favorisée par l'ouverture des organisations militaires aux sources de savoir externes.

Enfin, une des particularités du processus d'innovation que nous avons remarqué dans cette étude est que la communauté épistémique de la contre-insurrection a diffusé ses connaissances autant vers le sommet que vers la base de l'organisation militaire américaine. Généralement, les communautés épistémiques prodiguent leurs conseils aux dirigeants au sommet des organisations. Dans le cas de l'Irak, la communauté de la contre-insurrection a également conseillé les soldats à la base des forces américaines. De cette manière, ce cas démontre qu'une communauté épistémique peut influencer à la fois le sommet et la base d'une organisation.

3. Quelques nouvelles pistes de recherche

Notre mémoire nous a permis de valider certaines hypothèses à propos de l'innovation militaire en temps de guerre. Nous pourrions tenter de les appliquer à d'autres cas dans le cadre de futures recherches. Ainsi, nous pourrions approfondir notre recherche sur le cas irakien ou nous pourrions nous attaquer à celui de l'Afghanistan.

Dans son livre *Innovation, Transformation, and War : Counterinsurgency Operations in Anbar and Ninewa Provinces, Iraq, 2005-2007*, James A. Russell a réussi à couvrir en profondeur le processus d'innovation par la base des unités américaines avant le *Surge* (2011). Son livre aura été une source précieuse pour ce mémoire. Il serait bien de compléter sa recherche en étudiant les unités de l'Armée et des marines déployées lors du *Surge* en 2007. Nous pourrions alors comparer leur processus d'innovation avec celui des unités innovatrices. S'agit-il du même processus provenant de la base de l'Armée américaine ou est-ce le haut de la hiérarchie militaire américaine qui est responsable de leur adaptation à la contre-insurrection? Est-ce que la nouvelle doctrine de contre-insurrection a eu un impact sur ce processus? Les témoignages des trois officiers en poste à Bagdad mentionnés dans la section 4 du chapitre 3, Kuehl, Crider et Sills, laissent croire que ce serait une possibilité.

Il existe aussi d'autres cas d'innovation militaire en temps de guerre liés à la contre-insurrection. L'Afghanistan est aux prises avec une insurrection et les États-Unis y interviennent au même titre qu'en Irak. Pouvons-nous recenser des cas d'unités américaines qui se sont adaptées et qui ont développé de nouvelles capacités de contre-insurrection à la suite d'un processus d'innovation par la base ou par le sommet? Encore une fois, est-ce que le nouveau manuel de contre-insurrection a eu un impact significatif sur la conduite de ces unités en Afghanistan? Nous pourrions aussi établir des comparaisons entre les cas de l'Afghanistan et de l'Irak. En effet, le président Barack Obama, à l'instar de son prédécesseur, a procédé à un *Surge* de 30 000 hommes pour l'Afghanistan en 2009. Est-ce que ce dernier s'est accompagné d'un changement stratégique comme celui de l'Irak en 2007? Enfin, nous pourrions vérifier si la

communauté épistémique de contre-insurrection a eu une influence sur les cas d'innovation provenant de l'Afghanistan.

D'autres forces armées occidentales sont également engagées en Afghanistan aux côtés des États-Unis dans le cadre de la Force internationale d'assistance à la sécurité (FIAS) dirigée par l'OTAN. À la manière des forces américaines, les forces de l'Allemagne, du Canada, de la France, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas ont toutes été préparées à la guerre conventionnelle. Face aux insurgés afghans, elles doivent elles aussi s'adapter à la contre-insurrection comme les forces américaines. Par un processus d'innovation provenant de la base de leur organisation militaire, nous supposons qu'elles ont développé des capacités de contre-insurrection en réponse aux problèmes des insurgés afghans.

La présence de plusieurs cas d'innovation militaire au cours de la même guerre par des organisations à la culture militaire différente comporte la possibilité de faire une étude comparative entre celles-ci. Nous pourrions les comparer au niveau de leur culture militaire pour déterminer lesquels de ces pays sont les plus ouverts à la contre-insurrection. Également, nous pourrions nous pencher sur l'influence de leurs réseaux professionnels sur le processus d'innovation. Par ailleurs, une étude comparative nous permettrait de déterminer lesquelles de ces organisations militaires favorisent le plus l'apprentissage. L'intervention des politiciens de chacun de ces pays au cours de la guerre pourrait aussi être abordée.

Une analyse plus détaillée de chacun de ces cas d'innovation serait également intéressante. Dans son article « Improving in War : Military Adaptation and the British

in Helmand Province, Afghanistan, 2006-2009 », Theo Farrell aborde l'adaptation des forces britanniques à la contre-insurrection en Afghanistan (2010). Timo Noetzel fait de même pour les forces armées allemandes dans son article « Germany's Small War in Afghanistan : Military Learning amid Politico-strategic Inertia » (2010) tandis que George Dimitriu et Beatrice de Graal s'occupent du cas des Pays-Bas dans « The Dutch COIN approach : three years in Uruzgan, 2006-2009 » (2010). À notre connaissance, les cas de la France et du Canada n'ont pas encore été étudiés.

L'expérience canadienne en Afghanistan serait particulièrement digne d'intérêt. Il s'agit d'une puissance moyenne qui n'a pas les moyens militaires de la France et de la Grande-Bretagne, encore moins celles des États-Unis, mais qui accepte de prendre en charge une des provinces les moins stables de l'Afghanistan. Nous souhaiterions donc étudier le processus d'innovation par la base de la contre-insurrection des Forces armées canadiennes en Afghanistan. Pour y parvenir, nous ciblerions des régiments canadiens ayant connu plusieurs déploiements à Kaboul ou dans la province de Kandahar comme le Royal 22^e Régiment ou le Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) pour analyser l'évolution de leurs opérations.

En étudiant le cas du Canada, nous tenterions aussi d'observer certains éléments qui pourraient selon nous avoir une influence sur le processus d'innovation des Forces Armées canadiennes. D'abord, le développement d'une nouvelle doctrine serait une possibilité. Par ailleurs, l'influence des États-Unis, l'allié le plus proche du Canada, pourrait en constituer une autre. Également, l'arrivée au pouvoir du Parti conservateur en 2006 et la Stratégie de défense *Le Canada d'abord* pourraient avoir eu un impact sur l'adaptation des Forces armées canadiennes à la contre-insurrection en Afghanistan.

Enfin, l'expérience du Canada dans les missions de maintien de la paix dans les années 1990 pourrait avoir favorisé la transition de la guerre conventionnelle à la contre-insurrection.

Finalement, une nouvelle série d'études sur l'innovation militaire par la base améliorerait notre compréhension de ce qu'elle comporte en temps de guerre. Déjà, Theo Farrell propose un premier modèle d'innovation militaire par la base dans son article « Improving in War : Military Adaptation and the British in Helmand Province, Afghanistan, 2006-2009 » (2010). De nouveaux cas d'innovation militaire pourraient aider à l'approfondir et à le raffiner. De nouvelles études permettraient aussi de mieux saisir comment fonctionnent les mécanismes ou les conditions qui favorisent l'innovation militaire. En somme, nous sommes devant l'opportunité de combler le vide dans la littérature qui existe au sujet de l'innovation militaire par la base.

BIBLIOGRAPHIE

- Adamsky, Dima. 2010. *The Culture of Military Innovation: The Impact of Cultural Factors on the Revolution in Military Affairs in Russia, the US, and Israel*, Stanford, California: Stanford University Press.
- Ahrari, Ehsan. 2010. « Transformation of America's Military and Asymmetric Warfare », *Comparative Strategy* 29 (No 3), 223-244.
- Armacost, Michael A. 1969. *The Politics of Weapon Innovation: The Thor-Jupiter Controversy*, New-York: Columbia University Press.
- Arquilla, John. 2008. *Worst Enemy: the Reluctant Transformation of the American Military*, Chicago: Ivan R. Dee.
- Avant, Deborah D. 1994. *Political Institutions and Military Change: Lessons from Peripheral Wars*, Ithaca, New-York: Cornell University Press.
- Aylwin-Foster, Nigel. 2005. « Changing the Army for Counterinsurgency Operations », *Military Review* 85 (No 6: Novembre-Décembre), 27-40.
- Bensahel, Nora. 2006. « Mission Not Accomplished: What Went Wrong with Iraqi Reconstruction », *The Journal of Strategic Studies* 29 (No 3: Juin), 453-473.
- Betz, David. 2007. « Redesigning Land Forces for Wars Amongst the People », *Contemporary Security Policy* 28 (No 2: Août), 221-243.
- Boot, Max. 2006. *War Made New: Technology, Warfare, and the Course of History, 1500 to Today*, New-York: Gotham Books.
- Burton, Brian et John A. Nagl. 2008. « Learning as we go: the US army adapts to counterinsurgency in Iraq, July 2004-December 2006 », *Small Wars and Insurgencies* 19 (No 3: Septembre), 303-327.
- Byman, Daniel. 2008. « An Autopsy of the Iraq Debacle: Policy Failure or Bridge Too Far? », *Security Studies* 17 (No 4: Octobre), 599-643.
- Cashman, Greg. 2000. *What causes war?: an introduction to theories of international conflict*. Lanham, Cumnor Hills: Lexington Books.
- Cassidy, Robert M. 2008. *Counterinsurgency and the Global War on Terror: Military Culture and Irregular War*, Stanford, California: Stanford University Press.
- Chiarelli, Peter W. et Patrick R. Michaelis. 2005. « Winning the Peace: The Requirement for Full-Spectrum Operations », *Military Review* 85 (No 4 : Juillet-Août), 4-17.
- Chin, Warren. 2007. « Examining the Application of British Counterinsurgency Doctrine by the American Army in Iraq », *Small Wars & Insurgencies* 18 (No 1), 1-26.

- Clancy, James et Chuck Crosset. 2007. « Measuring Effectiveness in Irregular Warfare », *Parameters* 37 (No 2: Été), 88-100.
- Cohen, Eliot A. 2004. « Change and Transformation in Military Affairs », *The Journal of Strategic Studies* 27 (No 3: Septembre), 395-407.
- Cohen, Eliot A., Conrad Crane, Jan Horvath et John A. Nagl. 2006. « Principles, Imperatives, and Paradoxes of Counterinsurgency », *Military Review* 86 (No 2: Mars-Avril), 49-53.
- Corum, James S. 2007. « Rethinking US Army Counter-Insurgency Doctrine », *Contemporary Security Policy* 28 (No 1: Avril), 127-142.
- Corum, James S. 2008. *Bad Strategies: How Major Power Fail in Counterinsurgency*, Minneapolis: Zenith Press.
- Crider, James R. 2009. « A View From Inside the Surge », *Military Review* 89 (No 2: Mars-Avril), 81-88.
- Dennison, Clayton. 2006-2007. « Operation Iraqi Freedom: What Went Wrong? A Clausewitzian Analysis », *Journal of Military and Strategic Studies* 9 (No 3: Printemps), 1-34.
- Dimitriu, George et Beatrice de Graaf. 2010. « The Dutch COIN Approach: Three Years in Uruzgan, 2006-2009 », *Small Wars and Insurgencies* 21 (No 3: Septembre), 429-458.
- Dunn, David H. et Andrew Futter. 2010. « Short-Term Tactical Gains and Long-Term Strategic Problems: The Paradox of the US Troop Surge in Iraq », *Defence Studies* 10 (No1: Mars-Juin), 195-214.
- Echevarria, Antulio J. 2004. « Toward an American Way of War », *Strategic Studies Institute*, U.S. Army War College, Carlisle, PA.
- Farrell, Theo. 2002. « World Culture and the Irish Army , 1922-1942 », dans Theo Farrell et Terry Terriff (dir.), *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, Boulder, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 69-90.
- Farrell, Theo et Terry Terriff. 2002. « The Sources of Military Change », dans Theo Farrell et Terry Terriff (dir.), *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, Boulder, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 3-20.
- Farrell, Theo et Terry Terriff. 2010. « Military Transformation in NATO: A Framework for Analysis », dans Terry Terriff, Frans Osinga et Theo Farrell (dir.), *A Transformation Gap? American Innovations and European Military Change*, Stanford, California: Stanford University Press, 1-13.
- Farrell, Theo. 2010. « Improving in War: Military Adaptation and the British in Helmand Province, Afghanistan, 2006-2009 », *Journal of Strategic Studies* 33 (No 4: Août), 567-594.

- Finlan, Alastair. 2005. « Articles: Trapped in the Dead Ground: US Counter-Insurgency Strategy in Iraq », *Small Wars and Insurgencies* 16 (No 1: Mars), 1-21.
- Galbraith, Peter W. 2006. *The End of Iraq: How American Incompetence Created a War Without End*, New-York: Simon and Schuster.
- Gentile, Gian P. 2009a. « The Imperative for an American General Purpose Army that Can Fight », *Orbis: A Journal of World Affairs* 53 (No 3: Été), 457-470.
- Gentile, Gian P. 2009b. « A Strategy Of Tactics: Population-centric COIN and the Army », *Parameters* 39 (No 3: Automne), 5-17.
- Gibson, Chris. 2006. « Battlefield Victories and Strategic Success: The Path Forward in Iraq », *Military Review* 86 (No 5: Septembre-Octobre), 47-59.
- Goldman, Emily O. 2002. « The Spread Of Western Military Models to Ottoman Turkey and Meiji Japan », dans Theo Farrell et Terry Terriff (dir.), *The Sources of Military Change: Culture, Politics, Technology*, Boulder, Colorado: Lynne Rienner Publishers, 41-67.
- Goldman, Emily O. 2006. « Cultural foundations of military diffusion », *Review of International Studies* 32, 69-91.
- Gordon, Michael R. 2006-2007. « Break Point? Iraq and America's Military Forces », *Survival* 48 (No 4: Hiver), 67-82.
- Goya, Michel. 2004. *La chair et l'acier: l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris: Tallandier.
- Grissom, Adam. 2006. « The Future of Military Innovation Studies », *The Journal of Strategic Studies* 29 (No 5: Octobre), 905-934.
- Haas, Peter M. 1992. « Introduction: epistemic communities and international policy coordination », *International Organization* 46 (No 1: Hiver), 1-35.
- Hashim, Ahmed S. 2006. *Insurgency And Counter-Insurgency In Iraq*, Ithaca, New-York: Cornell University Press.
- Hendrickson, David C. et Robert W. Tucker. 2005. « Revisions in Need of Revising: What Went Wrong in the Iraq War », *Survival* 47 (No 2: Été), 7-32.
- Hoffman, Frank G. 2005. « Small Wars Revisited: The United States and Nontraditionnal Wars », *The Journal Of Strategic Studies* 28 (No 6: Décembre), 913-940.
- Horowitz, Michael et Dan Shalmon. 2009. « The Future of War and American Military Strategy », *Orbis: A Journal of World Affairs* 53 (No 2: Printemps), 300-318.
- Housenick, Christopher E. 2008. « Winning Battles but Losing Wars: Three Ways Successes in Combat Promotes Failures in Peace », *Military Review* 88 (No 5: Septembre-Octobre), 91-98.

- Kagan, Frederick W. 2003. « War and Aftermath », *Policy Review* (Août-Septembre), 3-27.
- Kier, Elizabeth. 1995. « Culture and Military Doctrine: France between the Wars », *International Security* 19 (No 4: Printemps), 65-93.
- Kilcullen, David. 2006. « “Twenty-Eight Articles”: Fundamentals of Company-level Counterinsurgency », *Military Review* 86 (No 3: Mai-Juin), 103-108.
- Kilcullen, David. 2009. *The Accidental Guerilla: Fighting Small Wars in the Midst of a Big One*, New-York: Oxford University Press.
- Kilcullen, David. 2010. *Counterinsurgency*, Oxford: Oxford University Press.
- Kitfield, James. 2009. « The Counter-Revolution in Military Affairs », *National Journal*.
- Kuehl, Dale. 2009. « Testing Galula in Ameriyah: The People Are the Key », *Military Review* 89 (No 2: Mars-Avril), 72-80.
- Knox, MacGregor et Williamson Murray. 2001. *The Dynamics of Military Revolution 1300-2050*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Krepinevich, Andrew F. 2005. « How To Win in Iraq », *Foreign Affairs* 84 (No 5: Septembre-Octobre), 87-104.
- Lessard, Pierre. 2005. « Campaign Design For Winning the War...and the Peace », *Parameters* 35 (No 2: Été), 36-50.
- Lewis, Adrian R. 2007. *The American Culture of War: The History of U.S. Military Force From World War II to Operation Iraqi Freedom*, New-York: Routledge, Taylor and Francis Group.
- Loo, Bernard F. W. 2009. « Decisive Battle, Victory and the Revolution in Military Affairs », *The Journal of Strategic Studies* 32 (No 2: Avril), 189-211.
- Malkasian, Carter. 2006. « The Role of Perceptions and Political Reform in Counterinsurgency: The Case of Western Iraq, 2004-2005 », *Small Wars and Insurgencies* 17 (No 3), 367-394.
- Malkasian, Carter. 2008a. « Counterinsurgency in Iraq », dans Daniel Marston et Carter Malkasian (dir.), *Counterinsurgency in Modern Warfare*, Oxford: Osprey Publishing.
- Malkasian, Carter. 2008b. « Did the United States Need More Forces in Iraq? Evidence from Al Anbar », *Defence Studies* 8 (No 1: Mars), 78-104.
- Mazarr, Michael J. 2008. « The Folly of ‘Asymmetric War’ », *The Washington Quarterly* 31 (No 3: Été), 33-53.
- Melillo, Michael R. 2006. « Outfitting A Big-War Military with Small-War Capabilities », *Parameters* 36, (No 3: Automne), 23-35.

- Melton, Stephen L. 2009. *The Clausewitz Delusion: How The American Army Screwed up the Wars in Iraq and Afghanistan (A Way Forward)*, Minneapolis, MN: Zenith Press.
- Metz, Steven et Raymond Millen. 2005. « Intervention, Stabilisation, and Transformation Operations: The Role of Landpower in the New Strategic Environment », *Parameters* 35 (No 1: Printemps), 41-52.
- Metz, Steven. 2008. *Iraq and the Evolution of American Strategy*, Washington, D.C.: Potomac Books.
- Murray, Williamson. 1997. « Thinking About Revolutions in Military Affairs », *Joint Forces Quarterly* 16 (Été), 69-76.
- Nagl, John A. 2002, 2005. *Learning to Eat Soup with a Knife: Counterinsurgency Lessons from Malaya and Vietnam*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Nagl, John A. et Brian M. Burton. 2009. « Dirty Windows and Burning Houses: Setting The Record Straight On Irregular Warfare », *The Washington Quarterly* 32 (No 2), 91-101.
- Noetzel, Timo. 2010. « Germany's Small War in Afghanistan: Military Learning amid Politico-strategic Inertia », *Contemporary Security Policy* 31 (No 3: Décembre), 486-508.
- O'Hanlon, Michael E. 1998. « Beware the RMA'nia! », Paper presented at the National Defense University, 9 septembre 1998, 15 pages.
- Osinga, Frans. 2010. « The Rise of Military Transformation », dans Terry Terriff, Frans Osinga et Theo Farrell (dir.), *A Transformation Gap? American Innovations and European Military Change*, Stanford, California: Stanford University Press, 14-34.
- Petraeus, David H. 2006. « Learning Counterinsurgency: Observations from Soldiering in Iraq », *Military Review* 86 (No 1: Janvier-Février), 45-55.
- Pirnie, Bruce R. et Edward O'Connell. 2008. *Counterinsurgency in Iraq (2003-2006)*, RAND.
- Posen, Barry R. 1984. *The Sources of Military Doctrine: France, Britain and Germany between the World Wars*, Ithaca: Cornell University Press.
- Record, Jeffrey. 2005. « Why the Strong Lose », *Parameters* 35 (No 4: Hiver), 16-31.
- Ricks, Thomas E. 2007. *Fiasco: The American Military Adventure in Iraq*, New-York: Penguin Books.
- Ricks, Thomas E. 2009. *The Gamble: General Petraeus And The Untold Story Of The American Surge in Iraq*, New-York: Penguin Books.

- Robinson, Linda. 2008. *Tell Me How This Ends: General Petraeus And The Search For A Way Out of Iraq*, New-York: Public Affairs.
- Rose, Gideon. 2010. *How Wars End: Why We Always Fight the Last Battle, A History of American Intervention From World War I to Afghanistan*, New-York: Simon and Schuster.
- Rosen, Stephen P. 1991. *Winning the Next War: Innovation and the Modern Military*, Ithaca: Cornell University Press.
- Rotmann, Philipp, David Tohn et Jaron Wharton. 2009. « Learning Under Fire: Progress and Dissent in the US Military », *Survival* 51 (No 4: Août-Septembre), 31-48.
- Rumsfeld, Donald H. « Transforming the Military », *Foreign Affairs* 81 (No 3: Mai-Juin), 20-32.
- Russel, James A. 2011. *Innovation, Transformation, and War: Counterinsurgency Operations in Anbar and Ninewa Provinces, Iraq, 2005-2007*, Stanford, California: Stanford University Press.
- Sapolsky, Harvey M. 1972. *Polaris System Development: Bureaucratic and Programmatic Success in Government*, Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Sapolsky, Harvey M. 2000. « 'On the Theory of Military Innovation' », *Breakthroughs* 9 (No 1), 35-39.
- Sapolsky, Harvey M., Brendan Rittenhouse Green et Benjamin H. Friedman. 2009. « The missing transformation », dans Harvey M. Sapolsky, Brendan Rittenhouse Green et Benjamin H. Friedman (dir.), *US Military Innovation since the Cold War: Creation without Destruction*, London; New-York: Routledge, 1-13.
- Sapolsky, Harvey M., Brendan Rittenhouse Green et Benjamin H. Friedman. 2009. « The RMA and the second interwar period », dans Harvey M. Sapolsky, Brendan Rittenhouse Green et Benjamin H. Friedman (dir.), *US Military Innovation since the Cold War: Creation without Destruction*, London; New-York: Routledge, 182-194.
- Schnaubelt, Christopher M. 2007. « Whither the RMA? », *Parameters* 37 (No 3: Automne), 95-107.
- Sepp, Kalev I. 2005. « Best Practices in Counterinsurgency », *Military Review* 85 (No 3: Mai-Juin), 8-12.
- Sepp, Kalev I. 2007. « From 'Shock and Awe' to 'Hearts and Minds': the fall and rise of US counterinsurgency capability in Iraq », *Third World Quarterly* 28 (No 2), 217-230.

- Sills, Thomas J. 2009. « Counterinsurgency Operations in Baghdad: The Actions of 1-4 Cavalry in the East Rashid Security District », *Military Review* 89 (No 3: Mai-Juin), 97-105.
- Schroden, Jonathan J. 2009. « Measures for Security in a Counterinsurgency », *The Journal of Strategic Studies* 32 (No 5: Octobre), 715-744.
- Smith, Neil et Sean MacFarland. 2008. « Anbar Awakens: The Tipping Point », *Military Review* 88 (No 2: Mars-Avril), 41-52.
- Taillat, Stéphane. 2008. « Adaptation et apprentissage: Les forces terrestres américaines et la contre-insurrection en Irak », *Revue française de science politique* 58 (No 5: Octobre), 773-793.
- Tertrais, Bruno. 1998. « Faut-il croire à la révolution dans les affaires militaires? », *Politique Étrangère* (No 3), 611-629.
- Tomes, Robert. 2005. « Schlock and Blah: Counter-insurgency Realities in a Rapid Dominance Era », *Small Wars and Insurgencies* 16 (No1: Mars), 37-56.
- Ucko, David. 2008. « Innovation or Inertia: The U.S. Military and the Learning of Counterinsurgency », *Orbis: A Journal of World Affairs* 52 (No 2: Printemps), 290-310.
- Ucko, David H. 2009. *The New Counterinsurgency Era: Transforming the U.S. Military for Modern Wars*, Washington, D.C.: Georgetown University Press.
- United States, Dept. Of The Army. 2007. *The U.S Army and the Marine Corps: Counterinsurgency Field Manual*, Chicago: The University Press of Chicago.
- United States, Dept. Of Defense. 2010. « Department of Defense Dictionary of Military and Associated Terms », *Joint Publication 1-02*, 8 novembre 2010, amendé le 31 janvier 2011.
- Wagner, Michael. 2008. « The challenges of Iraq: putting US Army stability operations doctrine to the test », *Small Wars and Insurgencies* 19 (No 4: Décembre), 484-509.
- West, F. J. Bing. 2006. « American Military Performance in Iraq », *Military Review* 86 (No 5: Septembre-Octobre), 2-7.
- West, F. J. Bing. 2009. « Counterinsurgency Lessons from Iraq », *Military Review* 89 (No 2: Mars-Avril), 2-12.
- Woodward, Bob. 2006. *State of Denial: Bush at War, Part III*, New-York: Simon and Schuster.
- Woodward, Bob. 2008. *The War Within: A Secret White House History 2006-2008*, New-York: Simon and Schuster.

- Zais, Mitchell M. 2007. « U.S. Strategy in Iraq », *Military Review* 87 (No 2: Mars-Avril), 105-108.
- Zambernardi, Lorenzo. 2010. « Counterinsurgency's Impossible Trilemma », *The Washington Quarterly* 33 (No 3), 21-34.
- Zisk, Kimberly M. 1993. *Engaging the enemy: organization theory and Soviet military innovation, 1955-1991*, Princeton:Princeton University Press.

